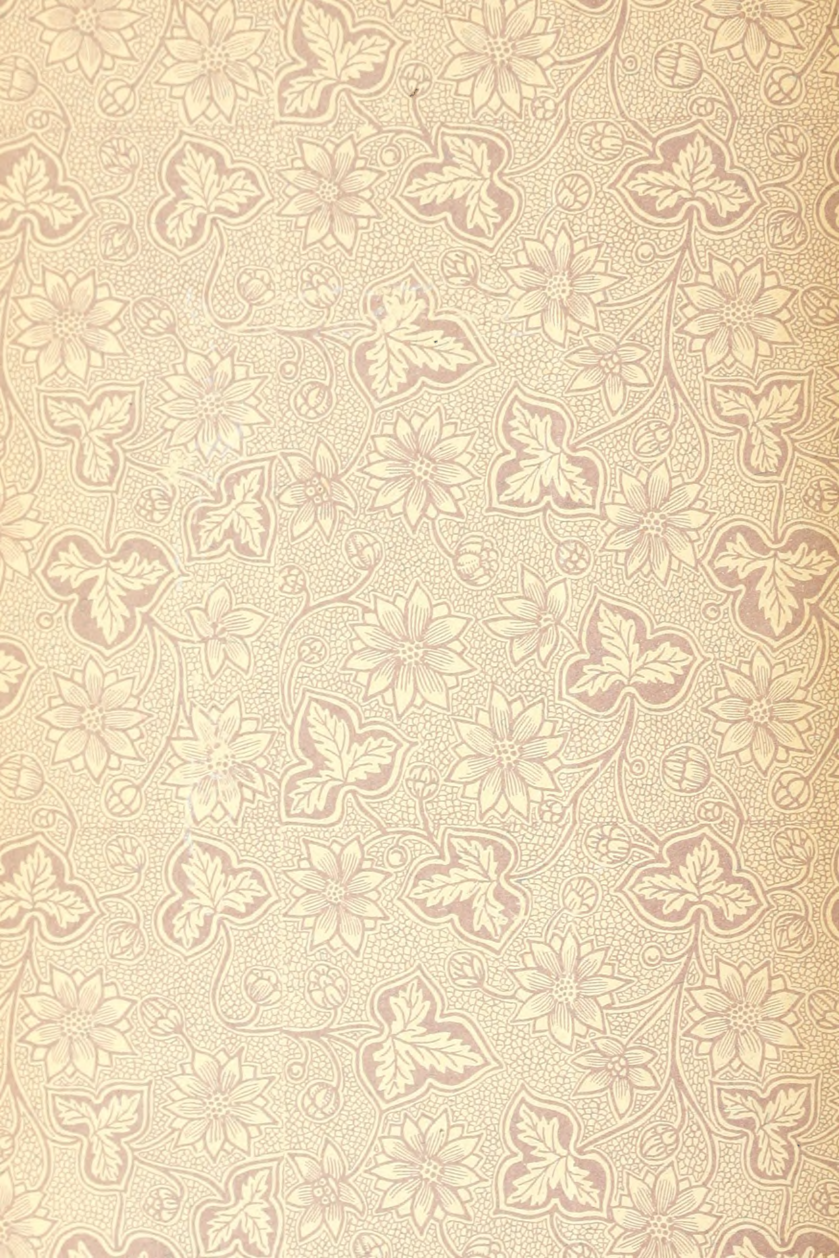

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01734068 8





LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre

de

Crébillon le fils

TABLEAUX DES MŒURS DU TEMPS

DANS LES DIFFÉRENTS AGES DE LA VIE

suivis de

L'HISTOIRE DE ZAÏRETTE

par J. Le Riche de La Popelinière

INTRODUCTION ET ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

GUILLAUME APOLLINAIRE

Ouvrage orné de deux Portraits hors texte

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXXI

L'ŒUVRE DE CRÉBILLON LE FILS

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =

10 exemplaires sur Japon Impérial

═══════ 1 à 10 ═══════

25 exemplaires sur papier d'Arches

═══════ 11 à 35 ═══════


DE CREBILLON Fils

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre

Crébillon le fils

TABLEAUX DES MŒURS DU TEMPS

DANS LES DIFFÉRENTS AGES DE LA VIE

suivis de

L'HISTOIRE DE ZAÏRETTE

par J. Le Riche de La Popelinière

INTRODUCTION, ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

GUILLAUME APOLLINAIRE

Ouvrage orné de deux Portraits hors texte

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXXI

INTRODUCTION

Les *Tableaux des mœurs du temps dans les différents âges de la vie* forment, avec *Daïra,* ce que Monselet (1) a appelé « Les passe-temps de M. de la Popelinière ».

Pour *Daïra* (2), personne ne se donnera la peine d'en contester la paternité à La Riche de La Popelinière.

C'est un roman ennuyeux et fort ennuyeusement écrit. Monselet, qui avait de l'indulgence pour toutes les raretés bibliographiques, en dit beaucoup trop de bien :

« *Daïra* parut pour la première fois en 1760 ; c'est un volume grand in-8°, tiré à très peu d'exemplaires, vingt-cinq, assure-t-on. Les aventures qui y sont racontées ne sortent pas du cadre ordinaire des romans musulmans ; on y rencontre cependant quelques situations pathétiques et un certain art de composition. Bien que la Popelinière eût alors soixante-huit ans et que sa femme adultère fût morte depuis plusieurs années, il ne put s'empêcher, dans les premières lignes de *Daïra*, d'exhaler un reste de colère contre celle qu'il avait tant

(1) *Les Galanteries du XVIIIe siècle,* Paris, 1862.

(2) Il y en a deux éditions, dont la première tirée à très petit nombre :

Daïra. *Histoire Orientale. En quatre Parties. A Paris. De l'Imprimerie de Claude-François SIMON*, Chevalier de l'Ordre de Christ, de *l'Académie des Arcades de Rome, Imprimeur de la Reine et de l'Archevêché, 1760.*

Gr. in-8 de 320 pp. L'exemplaire de la Bib. Nat. porte sur le titre, écrite, sans doute, par La Popelinière lui-même, la mention suivante : *Pour la Marquise de Villeroy.*

Daïra. *Histoire Orientale. En quatre Parties. Tome premier* [*second*]. *A Amsterdam : et se trouve à Paris, chez BAUCHE, Libraire, quai des Augustins, a l'Image Sainte-Genevieve.* M. DCC. LXI.

2 vol. in-12, 203-187 pp. Un des exemplaires de la Bib. Nat. porte sur le titre la mention écrite qui suit : *Ex libris Recollectorum Conventûs regii versalliensis.*

ainsi contre cette petite-fille de Dancourt (1) qui avait hérité de son grand-père l'esprit et la légèreté.

« *Si je voulais*, dit-il, *rappeler ici la fatale année de ma vie où je me suis vu réduit à quitter mes amis, ma famille, ma chère patrie, pour me retirer dans les déserts, il faudrait développer les intrigues secrètes, les manœuvres impies par lesquelles une femme a pu parvenir à renverser un homme d'honneur. Mais je suis le même homme toujours, et s'il a plu au ciel de terminer la vie de cette femme criminelle, je ne la regarde plus sur cette terre que comme la pincée de poussière que je serre en mes doigts. Je lui pardonne, Dieu m'en est témoin, je lui pardonne tous les maux, tous les tourments qu'elle m'a causés ; je ne veux pas même étendre ce sentiment plus loin, de peur qu'il ne s'y répandît malgré moi quelques lumières sur des événements déjà connus, dont on a toujours profondément ignoré les causes, et qui peut-être exciteraient à les rechercher...*

« *Je préviens donc que si j'emploie le loisir que je trouve dans ma retraite à rassembler les choses qu'on va lire, ce n'est que parce qu'elles n'ont aucun rapport avec moi ; je préviens que rien ne m'est plus étranger que toute l'histoire que je vais écrire*, etc., etc.

« Quoi qu'il en dise, on sent que la blessure est toujours saignante chez le pauvre financier. Cette sensibilité sera plus tard une excuse au cynisme et aux écarts que nous aurons à reprendre en lui ; cela ne s'applique pas à *Daïra*, qui n'a rien de bien galant, malgré la réputation que les catalogues lui ont faite, et quoique la scène se passe dans le sérail d'Alep. Une seconde édition en fut publiée l'année suivante en vue du public. »

Quoi qu'en dise l'honnête M. de Cupidon, le principal intérêt de *Daïra* réside dans les quelques lignes qu'il en a citées et qui auraient une importance anecdotique pour le biographe

(1) La Popelinière avait épousé en premières noces une actrice, fille de l'auteur comique Dancourt. Les *Mémoires* de Marmontel rapportent les détails de l'histoire de la cheminée tournante, de l'aventure scandaleuse qui résulta de la liaison de cette dame avec le duc de Richelieu et qui força le financier à se séparer d'elle.

qui voudrait faire revivre le fameux fermier général, son faste et ses mésaventures.

« La Popelinière, dit encore Monselet-Cupidon, a composé beaucoup de prose et de vers. D'abord c'étaient ses propres comédies qu'il faisait représenter sur son théâtre, où naturellement on les trouvait fort bien tournées ; nous croyons qu'elles sont toutes restées manuscrites. Deux ouvrages seulement de La Popelinière ont été imprimés, *Daïra* et les *Tableaux des mœurs du temps.* »

Halte-là ! Pour les *Tableaux des mœurs du temps*, il n'y a aucune certitude qu'ils soient de La Popelinière. Sans doute ont-ils été écrits pour lui et est-il l'auteur de l'ennuyeuse et plate *Histoire de Zaïrette* qui leur fait suite, mais les Dialogues témoignent d'un talent que lui-même ne possédait point.

*
* *

Les seules raisons que l'on ait d'attribuer ces Dialogues au vieux fermier général proviennent de l'article des *Mémoires secrets* qui, à la date du 15 juillet 1763, racontent le scandale causé par la découverte de l'ouvrage après la mort de La Popelinière :

« Tout le monde sait que M. de la Pouplinière visait à la célébrité d'auteur; on connaissait de lui des comédies, des romans, des chansons (1), etc. ; mais on a découvert depuis quelques jours un ouvrage de sa façon qui, quoique imprimé, n'avait point paru : c'est un livre intitulé *Les Mœurs du siècle* en dialogues. Il est dans le goût du *Portier des Chartreux*. Ce vieux paillard s'est délecté à faire cette œuvre licencieuse. Il n'y en a que trois exemplaires existants. Ils étaient sous les scellés. Un d'eux est orné d'estampes en très grand nombre : elles sont relatives au sujet, faites exprès et gravées avec le plus grand soin. Il en est qui ont beaucoup de figures, toutes très finies. Enfin, on estime cet ouvrage, tant pour sa rareté que pour le nombre et la perfection des tableaux, plus de vingt mille écus.

« Lorsqu'on fit cette découverte, Mlle de Vandi, une des

(1) Il aurait composé, d'après une mélodie populaire, l'air célèbre : *O ma tendre Musette*, et quelques autres brunettes.

héritières, fit un cri effroyable et dit qu'il fallait jeter au feu cette production diabolique. Le commissaire lui représenta qu'elle ne pouvait disposer seule de cet ouvrage, qu'il fallait le concours des autres héritiers ; qu'il estimait convenable de le remettre sous les scellés jusqu'à ce qu'on eût pris un parti ; ce qui fut fait. Ce commissaire a rendu compte de cet événement à M. le lieutenant général de police, qui l'a renvoyé à M. de Saint-Florentin. Le ministre a expédié un ordre du roi, qui lui enjoint de s'emparer de cet ouvrage pour Sa Majesté ; ce qui a été fait. »

* * *

Cela ne prouve nullement que La Popelinière ait écrit les *Tableaux des mœurs du temps.*

D'autre part, on le sait, il passait pour n'être point l'auteur des ouvrages qu'il s'attribuait. Au point qu'un mois seulement après sa mort, sa veuve ayant mis au monde un fils, on ne voulut point, et sans doute avec raison, lui en accorder la paternité. Les *Mémoires secrets* rapportent, à la date du 13 janvier 1763, l'épitaphe satirique que l'on fit à ce sujet :

Pour être auteur, ci gît qui paya bien :
C'est la coutume.
L'ouvrage seul qui ne lui coûta rien
C'est son posthume.

La Popelinière faisait travailler des écrivains à ses gages. Que de millionnaires n'en usent pas autrement de nos jours !



Somme toute, les *Tableaux des mœurs du temps* furent trouvés chez La Popelinière, imprimés par son ordre à trois exemplaires et enrichis de figures plus que libres. Ils sont suivis d'une élucubration qui peut fort bien être sortie de la même plume qui écrivit *Daïra ;* rien d'autre, sinon que La Popelinière payait bien pour être auteur. Et les *Tableaux des mœurs du temps* sont, sans aucun doute, un de ces ouvrages bien payés.



Diverses réimpressions des *Tableaux* portent l'indication : *par Crebillon fils.* Il est de fait que ces Dialogues rappellent

le tour de style vif et enjoué de celui qui mérita d'être appelé « le Pétrone français ». On y retrouve son esprit et cette connaissance véritable qu'il avait des âmes. Sa réputation n'a pas diminué. Il semble même qu'elle aille en grandissant. La plupart de ses ouvrages n'ont pas vieilli, et le trait suivant, que l'on m'a rapporté, montre bien l'estime où le tiennent les écrivains d'aujourd'hui. Il y a peu d'années, lorsque M. Pierre Louys devait écrire à un de ses amis qui habitait dans la rue Crébillon, il ne manquait point de modifier l'adresse de la façon suivante : « Rue de Crébillon le fils », ne voulant point que le facteur des postes même pût supposer qu'au détriment du fils, il eût un instant arrêté sa pensée sur le père.

Crébillon le fils est-il l'auteur des *Tableaux?* Il pourrait bien l'être, et en tout cas ils sont dignes de lui. On peut donc, ce semble, imiter les derniers éditeurs de l'ouvrage et sauvegarder une attribution qui honore infiniment un livre, sans diminuer en rien la gloire d'un écrivain.



Les Tableaux des mœurs du temps sont une fidèle image de la société et de la vie privée des Français au moment où ils furent conçus et écrits, c'est-à-dire entre la Régence et l'influence de Mme de Pompadour.

Cependant, les belles œuvres ont toujours un prototype ou œuvre antérieure qui, excitant l'imagination d'un nouvel auteur, provoque la conception de l'œuvre nouvelle. La prototype joue ainsi le rôle fécondant du mâle, tandis que le cerveau de l'écrivain nouveau devient en ce cas la femelle.

Je ne suis pas loin de penser que l'ouvrage qui, pour ainsi dire, a servi de père aux *Tableaux des mœurs du temps* est un recueil de Dialogues anonymes et fort curieux, intitulé *Vénus dans le cloître ou la Religieuse en chemise,* dont la première édition est datée de 1719. Cet ouvrage assez libre avait été écrit contre le catholicisme au profit du protestantisme. Toutefois, il est lestement écrit et non sans grâce et sans esprit. Il ne pouvait que plaire à l'auteur des *Tableaux des mœurs du temps.*

Plusieurs passages de ces derniers présentent une parenté évidente avec certains passages de *Vénus dans le cloître.*

Prenons, par exemple, le *Dialogue V* des *Tableaux*, qui commence ainsi :

Auguste (1). — Ah ! ah ! c'est la belle précieuse... Eh ! bon Dieu ! mademoiselle, d'où me vient tant de bonheur, et à vous tant de hardiesse, de venir dans ma chambre lorsque je suis seule...

Voici, d'autre part, le commencement du *Premier Entretien* de *Vénus dans le cloître* :

Agnès. — Ah Dieu ! sœur Angélique, n'entrez pas dans ma chambre ; je ne suis pas visible à présent. Faut-il ainsi surprendre les personnes dans l'état où je suis ?...

La ressemblance saute aux yeux.

Les deux dialogues continuent, visiblement inspirés l'un de l'autre (on entend bien qu'il ne s'agit ici aucunement de plagiat ni d'imitation servile, d'ailleurs les sujets des deux ouvrages sont différents), et plusieurs fois encore ils se rencontrent.

Voici un autre passage des *Tableaux* :

Auguste. — Les voilà donc, ces belles fesses invisibles pour tout le monde...

Auquel correspond ce passage de *Vénus* :

Angélique. — Oh ! le voilà donc à découvert, ce beau visage toujours voilé !...

Et encore dans les *Tableaux* :

Thérèse. — Ah ! peste d'Auguste ! comme tu me fais des attouchements sur les fesses ! comme tu me manies !... comme tu me tapes !... Finis donc, finis donc !

Passage imité de celui-ci, de *Vénus dans le cloître* :

Agnès. — Eh bien ! as-tu assez contemplé cet innocent outragé ? Oh Dieu ! comme tu le manies ! Laisse-le en repos...

Prenons cette fois un passage plus long dans les deux ouvrages. On verra mieux par quel mécanisme mental et par quel art délicat le nouvel auteur renouvela la matière de son modèle.

Citons d'abord les *Tableaux* :

Auguste. — Est-ce que tu veux me voir ? Je ne suis pas mal faite. Tiens, me voilà debout. Allons, baise-moi. Ah ! petite novice, tu me trousses tout doucement.

Thérèse. — Attends, attends ! tourne-moi le dos, j'en viendrai bien à bout.

Auguste. — Fort bien, vraiment, fort bien ! Voilà mon derrière, le voilà lui-même ; il prend le frais. Cela est délicieux. Ah ! ah ! tu te mets à genoux ?

(1) C'est, dans les *Tableaux*, un nom féminin.

Thérèse. — Oui, pour mieux voir. Ah! Auguste, que tu es bien faite!

Auguste. — Lève donc, innocente; tu ne vois pas ma chute de reins... là!... bon!... Ah! que j'ai frais! que cela me fait plaisir! Tu me baises mes fesses! je t'en sais bon gré!

Thérèse. — Me permets-tu de te donner un peu le fouet à la lavande?

Auguste. — Oh! tant que tu voudras! C'est ce qu'il me faut. Attends que je me couche à demi sur le pied du lit. Me voilà bien. Trousse, trousse, je ne veux rien te cacher... Me trouves-tu bien?... Oui, car tu me baises... Allons, allons, quelques petits coups!

Thérèse. — Non, je ne saurais m'y résoudre; j'aime cent fois mieux te caresser!

Auguste. — Relevons-nous donc...

Voici maintenant le passage correspondant de *Vénus dans le cloître :*

Angélique. — Hélas! mon enfant, la demande que tu me fais ne me surprend point; nous sommes toutes formées de même pâte. Tiens, je me mets dans ta posture. Bon, lève ma jupe et ma chemise le plus haut que tu pourras.

Agnès. — J'ai grande envie de prendre ma discipline et de faire en sorte que ces deux sœurs jumelles n'aient rien à me reprocher.

Angélique. — Ouf! ouf! ouf! comme tu y vas! ces sortes de jeux ne me plaisent que quand ils ne sont pas violents. Trêve, trêve!

*
* *

Si l'on voulait rechercher tous les ancêtres des *Tableaux*, il faudrait d'abord remonter à l'ouvrage qui a inspiré *Vénus dans le cloître;* c'est, à n'en pas douter, la *Satire sotadique* de Chorier dont les Dialogues ont été inspirés avant tout par les *Ragionamenti* de l'Arétin et par ce petit Dialogue en prose faussement intitulé *La Puttana errante* qui n'est pas de l'Arétin bien qu'on le lui ait attribué. Les *Dialogues putanesques* d'Arétin ont pour prototype immédiat les Dialogues espagnols intitulés la *Lozana Andaluza*, par Francisco Delicado, et peut-être aussi (malgré sa publication postérieure) le dialogue italien du *Zoppino*, que j'attribue au même prêtre espagnol.

La Lozana Andaluza ayant été écrite parce que Delicado voulait doter sa nation d'un ouvrage préférable à la *Célestine*, qu'il ne goûtait point, c'est à cette tragi-comédie espagnole, qui fut imprimée pour la première fois dans les dernières années

du XVe siècle, qu'il convient de faire remonter l'origine des dialogues légers intitulés *Tableaux des mœurs du temps* et qui sont une des productions les plus spirituelles et les plus gracieuses du XVIIIe siècle français.

Au demeurant, la filiation est si certaine que l'auteur des *Tableaux* en donne d'autres preuves que les données historiques que j'avance. Excité à écrire par le plaisir que lui avait causé *Venus dans le cloître*, il n'ignorait pas sans doute les *Dialogues de Chorier*, mais il s'est attaché à s'en écarter, car ils étaient trop connus de son temps et pouvaient lui paraître alors fades et sans vérité, bien qu'ils soient tout le contraire. Toutefois, par la force des choses, et pour employer le jargon scientifique aujourd'hui à la mode, par une sorte d'atavisme littéraire, il en est venu, sans connaître (1) les écrits de l'Arétin, à composer certains passages qui rappellent les *Ragionamenti*. Une citation prouvera ce que j'avance. C'est au *Dialogue X* des *Tableaux* :

Chonchette. — Ça ne fait rien ; il n'est pas besoin qu'on en ait (2), mais il faut faire accroire aux hommes qu'on en a. Il n'y a que ça qui les touche. Il faut leur reprocher tout ce qu'ils font, comme si on craignait qu'ils ne changent. Il faut les quereller ; il y en a même qui demandent à être battus. Et puis après ça, on s'apaise un peu ; on se laisse approcher ; l'amoureux vous embrasse, vous fait cent baisers ; vous lui en rendez autant avec des invectives ; il s'enhardit, il vous met la main sous les jupes ; vous vous défendez ; il vous trousse ; vous criez un peu ; il vous jette sur le lit ; vous croisez les jambes, vous gigotez ; tout en même temps vous le chatouillez, vous le pincez ; pendant qu'il se tourmente pour vous le mettre, vous l'égratignez, vous le mordez ; quand il entre, vous vous jetez de côté ; quand il y est une fois, vous vous trémoussez encore davantage ; et enfin, quand vous voyez que les yeux lui coulent et qu'il souffle en respirant, vous faites mine d'en faire de même : il faut alors souffler aussi, et puis se pâmer comme si on perdait connaissance... Voilà des façons qu'il faut avoir quand on veut persuader à un quelqu'un qu'on l'aime bien et qu'on a du tempérament. Et il y en a bien d'autres ; mais, dame ! ce sont des bottes secrètes.

Ne croirait-on pas entendre une franche coquine des *Ragionamenti ?...*

C'est que les *Tableaux des mœurs du temps* sont l'expres-

(1) Au XVIIIe siècle on connaissait fort mal l'Arétin.
(2) De la jalousie.

sion française de préoccupations psychologiques et sociales dont nous pouvons suivre la trace jusqu'au xve siècle en Espagne, d'une part, et dont il serait aisé, d'autre part, d'indiquer les modifications jusqu'à nos jours où il faudrait rejoindre les Romans et les Dialogues de M. Abel Hermant, qui sont parmi les meilleures productions littéraires de notre temps, et n'ont pas une autre origine.



Le morceau de roman mahométan qui se trouve à la suite des *Tableaux*, et qui est intitulé *Histoire de Zaïrette* (1), est suffisamment ennuyeux, malgré la licence dont il déborde pour que nous ne tentions point d'en dépouiller M. de la Popelinière. Ce morceau conçu, par un flagellant à l'imagination sénile, ne saurait avoir qu'un intérêt anecdotique (et encore ne sait-on rien de certain là-dessus) qu'a indiqué Monselet :

« Il y est encore question de l'Orient et des sérails. Zaïrette est — fille de la Fortune et de l'Amour, c'est-à-dire d'un homme opulent et d'une actrice de théâtre. — Ce sont les expressions de la Popelinière ; elles nous donnent à penser qu'il pourrait bien y avoir quelque petite vengeance sous ce récit. S'agirait-il d'une fille de Mlle Gaussin, la *Zaïre* de Voltaire ? »

S'agit-il, en effet, d'une fille de Mlle Gaussin-Zaïre ? Faut-il voir dans l'*Histoire de Zaïrette* une longue et lourde plaisanterie touchant le goût de cette demoiselle pour le plaisir. Elle avait pu l'hériter de sa mère qui en avait toujours montré beaucoup. On lui reprochait d'avoir de nombreux amants et elle répondait :

« Que voulez-vous ? Cela leur fait tant de plaisir, et il m'en coûte si peu ! »

Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de Zairette* est fastidieuse et ceux qui auront été charmés par les *Tableaux des mœurs du temps* feront bien de la passer.

G. A.

(1) Ce n'est nullement, comme on pense, la *Bibliographie des livres relatifs à l'amour*, une suite de *Daïra*.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

Un manuscrit indiqué comme l'original des *Tableaux des mœurs du temps* figure sur le

Catalogue de curiosités bibliographiques, livres rares, précieux et singuliers. Manuscrits, pièces historiques, Autographes anciens et modernes, *recueillis par le Bibliophile voyageur*. La Vente aura lieu le jeudi 16 mars 1837, et jours suivants, etc., rue des Beaux-Arts, nº 6, salle de M. Leblanc, libraire ; par le ministère de Me Pierret, commissaire-priseur, boulevard Poissonnière, nº 14. A Paris, chez Leblanc, libraire, rue des Beaux-Arts, 6, 1837.

Le manuscrit est décrit de la façon suivante au nº

348. *Tableaux des mœurs du temps*, dans les différents âges de la vie : Dialogues (XVII) suivis de l'*Histoire de Zairette*, ou Description des scènes du sérail de l'empereur Mouphack (par De la Pouplinière), in-fol. v. m.

Manuscrit original de l'Édition dudit ouvrage, exécutée sous les yeux de l'auteur, tirée à *un seul* exemplaire, de format in-4, lequel existe maintenant dans la bibliothèque du Prince Galitzin, et dont la description détaillée se trouve dans un catalogue publié à Moscou en 1820 par G. de Laveau.

Ce singulier Manuscrit est précédé d'un beau portrait de La Pouplinière qui nous paraît être dû au burin du célèbre Wille. A la suite du volume, on a placé la notice sur La Pouplinière (par M. Audiffret) extraite de la Biographie des frères Michault et l'article extrait du Dictionnaire des anonymes (par Barbier) sur les ouvrages de La Pouplinière.

Aujourd'hui ce manuscrit serait la propriété de M. Pierre L.... qui possède bien d'autres raretés bibliographiques. Il ne m'a pas été donné d'examiner ce manuscrit, cependant on m'a affirmé que son texte présente de notables différences avec le texte que l'on a imprimé.

*
* *

On ne connaît qu'un seul exemplaire imprimé de la première édition des *Tableaux*. L'impression eut lieu vers 1760 d'après les uns, vers 1750 d'après les autres, et à la mort de La Popelinière il passa sans doute dans les mains du roi Louis XV, puis dans celle du duc de La Vallière. Il appartint ensuite au marquis de Paulmy. On le retrouva, après cela, dans le catalogue de la vente de livres précieux du prince Michel Galitzin (Moscou, 1820).

Brunet ajoute : « Cinq ans après la publication de ce catalogue, les livres précieux du prince Galitzin furent envoyés à Paris pour y être livrés aux enchères publiques. Les *Tableaux des mœurs du temps* faisaient partie de cet envoi ; mais, ayant été vendu à l'amiable et à très haut prix à un amateur français, cet ouvrage n'a pas dû être compris dans le catalogue des livres du prince russe, publié pour la vente qui s'est faite le 3 mars 1825. » Il figura en 1844 au catalogue de la Bibliothèque J. G. (nº 529) et était mis à prix pour la somme de 5,000 francs. Il appartint ensuite au baron Jérôme Pichon, président de la Société des Bibliophiles français, qui en refusa, dit Monselet, « trois mille francs ». Il entra ensuite dans la riche bibliothèque d'un Anglais, M. Frédéric Henkey (1), qui habitait à Paris et est l'un des auteurs de l'*École des Biches*. Il passa de là dans le *grenier* de M. Cousin et parut, en 1891, à sa vente, où il fut acquis pour la somme de 20,200 francs par un amateur étranger.

(1) La plus grande partie des livres de M. Henkey, homme si maigre qu'il devait marcher avec des béquilles à cause de sa grande faiblesse, et si amateur de livres sotadiques qu'il mériterait d'être appelé le Don Quichotte des romans obscènes, a passé dans la bibliothèque de M. Ashbee, riche Anglais, qui écrivit trois ouvrages de bibliographie érotique signés du pseudonyme de Pisanus Fraxi. La bibliothèque obscène de M. Ashbee, sans doute la plus riche du monde, a été léguée, en même temps que sa collection d'éditions espagnoles et de traductions du *Don Quichotte*, au Bristish Museum, où elle est présentement.

Cet exemplaire unique est un vol. in-4° relié en maroquin rouge, aux armes parlantes de La Popelinière : un coq répété cinq fois sur chacun des plats. Il porte une note manuscrite de la main de M. de Paulmy :

« Ce livre a été imprimé à un seul exemplaire dans la maison et sous les yeux de M. de La Popelinière, fermier général, connu pour son opulence, son luxe et son goust pour les femmes. A sa mort, il est passé dans les mains du duc de La Vallière, et de là dans les miennes. Son grand mérite consiste dans le fini des miniatures sur vélin, bien au-dessus de ce qu'on trouve ordinairement dans ces sortes de livres. C'est la propre figure de M. de La Popelinière qui est représentée partout, et quant à la femme qui joue le principal rôle, non seulement j'ignore son nom, mais, si je le savais, je ne le dirais pas.

« P. »

Ces miniatures, au nombre de vingt, dont dix-huit seules subsistent, les deux dessins en grisaille qui les accompagnent aujourd'hui ne semblant pas de la même main, sont des chefs-d'œuvre charmants et dont la grâce lubrique est sans doute unique au monde. Elles ont été attribuées tour à tour à Caresme, à Marolles ou à Chardin. Voici ce que dit Gustave Brunet (1) à propos de l'attribution de ces miniatures à Caresme :

« Ce volume s'est trouvé à la vente J. G. (Techener, 1844, n° 529) ; le catalogue annonce que le livre ne sera pas exposé, que la mise à prix sera de 5,000 francs et que les peintures sont attribués à Caresme ; mais nous croyons qu'il y a là une erreur, car Philippe Caresme, né vers 1740, était trop jeune pour avoir travaillé à décorer un volume qui doit avoir été imprimé vers 1750. Observons que, malgré son talent original, Caresme ne figure pas dans les biographies. Nodier possédait de cet artiste, *qui fut, à sa honte, le plus habile des rivaux de Clinchtel*, dix-neuf gouaches accompagnant le très médiocre poème du *Balai* de Du Laurens (149 fr. en 1844, n° 481). On peut consulter, au sujet de ce peintre, une notice de M. P. Mantz dans la *Chronique des arts*. »

(1) *Fantaisies bibliographiques*, Paris, 1863.

Dans son article intitulé *La « Zaïrette » des « Tableaux des mœurs du temps » de La Popelinière* (*Le Livre et l'Image*, 5e livraison, 10 juillet 1893), le baron Roger Portalis conteste ces attributions. Il faudrait chercher, d'après lui, « parmi les miniaturistes comme Rouquet, Pasquier et surtout Bocquet, l'auteur mystérieux d'une des plus curieuses œuvres galantes d'alors. Nous avons vu de ce dernier, qui fut peintre en miniatures de la reine Marie-Antoinette, des portraits de femmes dont la manière se rapproche beaucoup des types du livre ».

Toutes ces miniatures ne sont pas érotiques. Il en est de fort convenables, comme celle qui représente le comte venant faire sa cour à Mlle de Se... à travers les grilles du couvent, celle qui montre Mme de Rastard causant avec sa grosse camuson de marchande, Mme Dodo, celle enfin où l'on voit Zaïrette portée au sérail en palanquin par deux esclaves nègres. Cette dernière miniature a été reproduite en couleurs par M. Vigneron-Viret d'après les procédés de Debucourt et surtout de Janinet. Le travail d'aquateinte auquel s'est livré M. Vigneron-Viret a donné d'excellents résultats. Cette gravure a paru dans le *Livre et l'Image* où elle accompagne l'article déjà cité du baron Roger Portalis. J'ai entendu dire que toutes les planches des *Tableaux* auraient été reproduites par le même procédé.

Les deux autres exemplaires du même ouvrage — signalés par les *Mémoires secrets* — ont disparu, et il est bien possible qu'ils aient été détruits.

*
* *

En 1863, il a été fait une réimpression textuelle, offrant exactement les même titre et texte que l'édition originale. Le vol. comprend 341 pp. Les Dialogues vont jusqu'à la page 285 et l'*Histoire de Zaïrette* va de la page 287 à la page 341. L'ouvrage a été tiré à 150 exemplaires.

Une autre réimpression porte l'indication suivante :

... Paris, imprimerie des ci-devant fermiers généraux, 1867.

In-8 de VIII-170 pp. et 1 feuillet, frontispice, 4 vignettes, une en tête et une à la fin de chaque partie, avec une notice de Monselet. Volume imprimé à Bruxelles.

Une autre réimpression porte l'intitulé suivant :

Tableaux des mœurs du temps dans les différents ages de la vie, *par Crébillon fils, suivis de l'*Histoire de zaïrette, *par le marquis de La Popelinière.*
[Marque : Une tête de faune.]
A Venise, chez Bellopalazzo, Imprimeur.

Pet. in-8 imprimé (à Bruxelles?) (Poulet-Malassis?) Fleurons et lettres ornées, 364 pp., plus deux feuillets non chiffrés pour le titre et le faux titre et un feuillet non chiffré pour la table. Les Dialogues vont jusqu'à la page 303 et l'*Histoire de Zairette* commence à la page 304. Au verso du faux titre, on lit :

Imprimé en tout à 300 exemplaires, pour les membres de la *Società dei amici delle lettere.*
N°

Le chiffre est écrit à la main. Il y a des exemplaires sur papier vergé et sur papier de Chine.

Il en existe encore une réimpression portant l'indication :
...Paris, 1867.
2 vol. in-8 avec 6 fig. libres, 2 vignettes, 2 culs-de-lampe.

Enfin, il y a encore une réimpression en 2 vol. in-18, de laquelle il y a des exemplaires sur papier vergé et d'autres sur papier velin. Elle est accompagnée de 12 gravures libres sur chine volant que l'on dit être de Staal. Elles se placent ainsi : T. I, pp. 42, 65, 83, 89, 105; T. II, pp. 82, 89, 164, 182, 184, 189, 191. Les cinq dernières sont destinées à illustrer l'*Histoire de Zairette.*

TABLEAUX

DES

MŒURS DU TEMPS

DANS LES DIFFÉRENTS AGES DE LA VIE

DIALOGUE Ier

Mère CHRISTINE, maîtresse des novices et des pensionnaires, Mlle DE SE..., pensionnaire sous le nom de THÉRÈSE.

LA MÈRE

Qu'est ceci, ma fille? A peine êtes-vous hors de table que vous vous mettez à votre toilette, sans vous donner le temps de prendre votre récréation!

THÉRÈSE

Il est vrai, ma mère, que je suis entrée tout de suite dans ma chambre pour m'habiller; c'est qu'on m'a dit que ma chère maman pourrait bien venir me voir cette après-midi.

LA MÈRE

Non, ma fille, elle ne viendra point; j'en suis très sûre; elle me l'a mandé.

THÉRÈSE

N'importe, ma mère, puisque j'y suis, permettez que j'achève, quand ce ne serait que pour montrer à ma gouvernante, lorsqu'elle rentrera, que je sais bien, quand elle est absente, me passer d'elle et me coiffer toute seule.

LA MÈRE

Je vous trouve, ma fille, un air de contentement répandu sur tout votre joli visage.

THÉRÈSE

Cela doit bien vous prouver, ma mère, le plaisir que j'ai de vous voir.

LA MÈRE

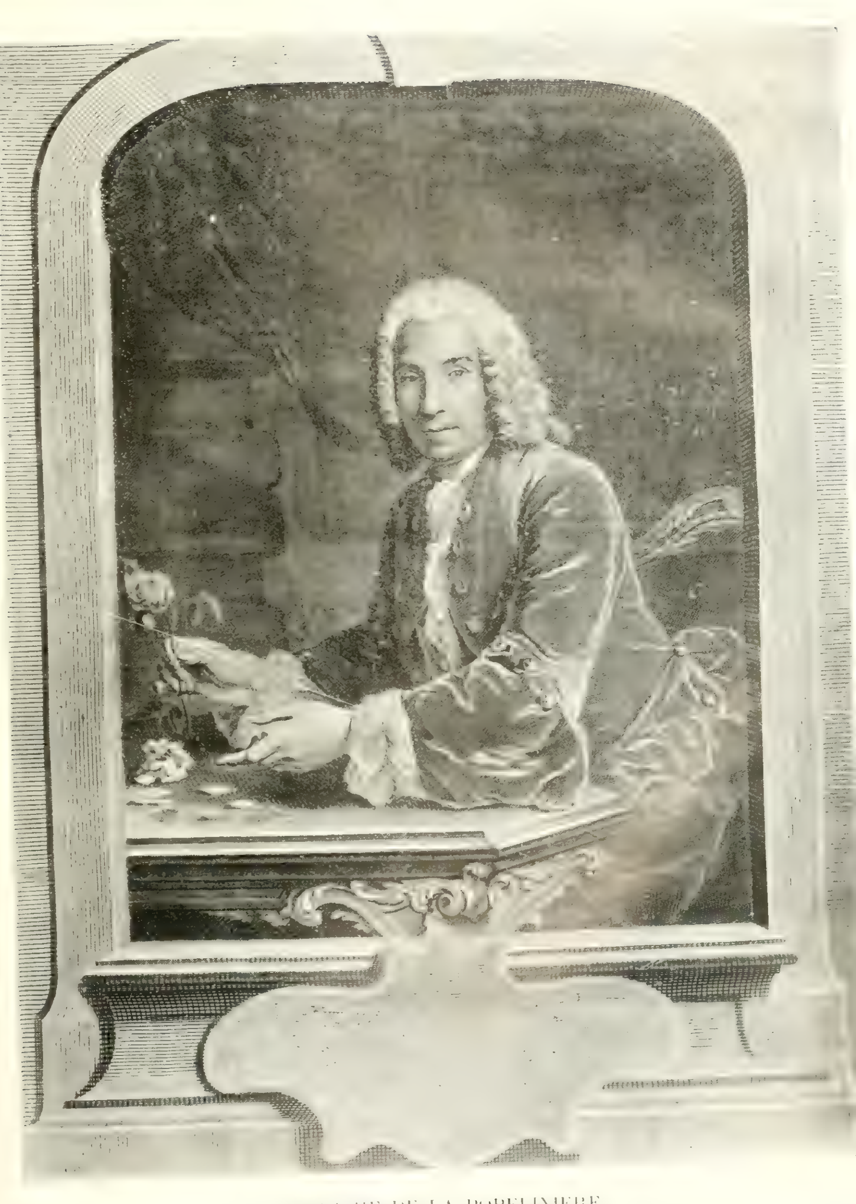
J'ai bien peur que cela ne serve à prouver toute autre chose. Vous ne voulez point de nous, ma chère fille, vous ne songez qu'à nous quitter. J'avais invoqué notre saint fondateur; je l'avais prié de vous appeler à lui, de vous inspirer le dessein d'embrasser sa règle. Soit qu'il n'ait pas voulu m'exaucer, soit que vous n'ayez pas voulu l'entendre, je m'aperçois déjà depuis quelque temps que vous vous éloignez de ce chemin-là et que les mauvais conseils qu'on vous donne aboutiront enfin à vous jeter dans les abîmes du grand monde.

THÉRÈSE

Hélas! ma mère, je n'ai point de conseils à écouter là-dessus, je n'ai que des ordres à suivre, et ma chère maman fera de moi ce qu'elle voudra.

LA MÈRE

Vous n'auriez pas cette résignation, ma fille, si vous n'étiez bien assurée des sentiments de madame votre mère. Eh! je les comprends aisément; elle voudra vous avoir auprès d'elle et faire de vous une mondaine; elle n'a pas



LE RICHE DE LA POPELINIERE

d'autres exemples devant les yeux ; elle ne connaît que la vie profane et ses délices ; elle compte pour rien les écueils qui s'y trouvent et le tourment qu'on y endure par toutes les effroyables passions dont on est agité ; elle y goûte peut-être de faux plaisirs qu'elle croit véritables. Tel est l'aveuglement des femmes du siècle, qui ne se font aucune idée des suavités de la vie religieuse et qui ne savent pas que si nous nous imposons des privations temporelles, nous en sommes dédommagées au centuple par les consolations intérieures que goûte une âme bien épurée, mais surtout par ces ineffables jouissances spirituelles devant lesquelles toutes les choses terrestres ne sont dignes que de mépris. Montez sur le Thabor, ma fille, et voyez en esprit ce qui se passe dans le monde d'ici-bas. Vous y apercevrez l'envie, la haine, la discorde, en un mot le péché, Satan lui-même, déguisé sous toutes les formes imaginables, s'emparant des cœurs et des esprits des hommes et les entraînant tous dans le chemin de la perdition. Vous y verrez des avares refuser de faire part de leurs richesses aux plus nécessiteux ; vous y verrez des ambitieux sacrifier leurs meilleurs amis pour marcher à la fortune ; ici, ce sera un mari jaloux, surprenant sa femme en adultère et lui ôtant la vie ; là, ce sera une femme abandonnée par un mari qui la laisse manquer du nécessaire.

THÉRÈSE

Ma mère, vous me faites frayeur ; finissez, de grâce.

LA MÈRE

Eh bien ! ma fille, quittez ces vilains objets ; rentrez parmi nous ; vous y verrez régner une charité chrétienne qui nous inspire et nous guide en tout ; une concorde, une affection tendre et réciproque, parmi des amusements choisis, et qui sont toujours sans reproches.

THÉRÈSE

Oui, ma mère, je connais, et par mon expérience, combien on est heureux dans cette maison. Je vous avouerai même que j'y suis si bien accoutumée que, s'il me fallait en sortir, je ne sais pas comment je pourrais me priver de voir tout ce qu'elle renferme, tant je me sens portée d'inclination pour toutes nos mères et pour la plupart des pensionnaires.

LA MÈRE

Tout de bon, mon enfant, ma chère enfant, auriez-vous du goût pour la maison? Ah! que vous y seriez aimée et caressée, et que nous en ferions de belles fêtes! Ah! ma chère fille, où est-on mieux qu'aux lieux où l'on nous aime? et quand c'est le bon Dieu qui nous aime, où est-on mieux qu'avec lui? C'est ici sa maison, vous y êtes et vous ne serez vraiment heureuse nulle part comme ici.

THÉRÈSE

Ma mère, en vérité, je le pense de même.

LA MÈRE

Dieu soit béni! ma chère fille, c'est lui qui vous inspire. Rendez-lui grâces, faites-lui une courte prière; je vous demande, après cela, une demi-heure de méditation, puis je reviendrai vous rejoindre ici; ou, si le ciel permet que vous ayez quelque chose de positif à me dire, je m'en vais dans ma chambre; je vous y attendrai à genoux devant l'image de notre grand saint Augustin.

DIALOGUE II

THÉRÈSE, LA GOUVERNANTE

LA GOUVERNANTE

Ah ! ah ! vous vous coiffez sans moi !

THÉRÈSE

Il ne tiendrait qu'à moi de faire autre chose.

LA GOUVERNANTE

Quoi donc mademoiselle ?

THÉRÈSE

Par exemple, une méditation.

LA GOUVERNANTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !...

THÉRÈSE

Vous riez, ma bonne ? Savez-vous que c'est tout de bon et que notre maîtresse, qui me l'a proposé tout à l'heure, croit actuellement que j'y suis ?

LA GOUVERNANTE

Vraiment ! vraiment ! J'ai bien autre chose à vous dire.

THÉRÈSE

Quoi donc, ma bonne ?

LA GOUVERNANTE

On vous marie... Vous rougissez... Eh ! bon Dieu, vous voilà toute interdite. Y a-t-il du mal à cela ?

THÉRÈSE

On me marie, ma bonne ?... et à qui ?

LA GOUVERNANTE

A quelqu'un.

THÉRÈSE

Et qui ? Dis-moi donc vite !

LA GOUVERNANTE

C'est encore un mystère. On se garde bien de m'en parler ; mais je le sais de la femme de chambre de madame, à qui madame dit tout et qui ne me cache rien.

THÉRÈSE

Tu sais donc qui c'est ?

LA GOUVERNANTE

On vous marie avec M. le comte de...

THÉRÈSE

M. le comte de... ? je n'en ai jamais ouï parler. Comment est-il fait ?

LA GOUVERNANTE

Quand je l'aurai vu, je vous le dirai.

THÉRÈSE

Eh ! pourquoi ne l'as-tu pas vu ? Tu es insupportable !

LA GOUVERNANTE

Eh ! où voulez-vous que je le cherche ?

THÉRÈSE

Bon ! cela est bien difficile ! Sûrement, la femme de chambre de ma mère le connaît beaucoup et te l'aurait fait connaître, si tu avais voulu.

LA GOUVERNANTE

Je ne sais pas cela. Tout ce qu'elle m'en a dit, c'est que c'est un homme de grand mérite.

THÉRÈSE

Ah ! je t'entends : c'est un vieux.

LA GOUVERNANTE

Non, c'est un homme revenu de la première jeunesse et voilà tout.

THÉRÈSE

Au moins est-il bien fait ?

LA GOUVERNANTE

Je vous ai déjà dit que je ne le connais point.

THÉRÈSE

Est-ce qu'on ne sait pas comment un homme est fait sans le connaître ? Il demeure à Paris, sans doute ?

LA GOUVERNANTE

Je crois que oui.

THÉRÈSE

Comment, tu crois que oui ! Cela pourrait-il être autrement ? Ma chère maman serait-elle assez cruelle pour me marier à un vieux homme qui, par-dessus cela, serait capable de m'emmener en province ? Ah ! ma bonne, je mourrais plutôt que d'y consentir. J'aimerais mieux me faire religieuse ici ; cette seule idée me désespère. Ma bonne, va tout à l'heure trouver ma chère maman de ma part et dis-lui bien...

LA GOUVERNANTE

Eh ! bon Dieu ! que vous êtes vive ! Eh ! nous ne savons pas encore de quoi il s'agit. Non, non, croyez-moi, vous n'êtes point une fille destinée pour la province, et je vous répondrais bien qu'il n'en est pas question. Madame votre mère se ferait jeter la pierre s'il lui venait un pareil dessein.

THÉRÈSE

C'est que ma chère maman est jeune encore et que je lui ai ouï dire plus d'une fois que je devenais si grande qu'elle en avait honte, et que je ne sais si elle serait fort aise de me voir mariée dans sa maison et si près d'elle.

LA GOUVERNANTE

Oh ! n'ayez point de peur. Sa femme de chambre m'a assuré que M. le comte de... avait sa maison toute montée à Paris, et vous n'irez point ailleurs que chez lui.

THÉRÈSE

Oh ! c'est bon cela ! Je serai maîtresse de maison dès le lendemain ?

LA GOUVERNANTE

Sans doute, et vous en ferez bien les honneurs.

THÉRÈSE

Oui, ma bonne, je t'en réponds ; et tu en jugeras, car tu ne me quitteras point. Mais, dis-moi, quand est-ce qu'on me fera la proposition ? M. le comte me connaît-il ? M'a-t-il vue quelque part ? Marque-t-il quelque empressement pour moi ? Me trouve-t-il un peu jolie ?

LA GOUVERNANTE

Oui, certainement s'il vous a vue ; mais j'en doute ; je ne le crois même pas.

THÉRÈSE

Tant mieux ! Je me suis négligée tous ces jours-ci ; mais je vais dorénavant prendre garde à moi. Où penses-tu qu'il cherche à me voir ? Je ne voudrais pas que ce fût à l'église ; il ne me distinguerait jamais dans ce chœur parmi trente pensionnaires que nous sommes. N'y aurait-il pas moyen d'inspirer à ma chère maman de me faire dîner chez elle ? M. le comte pourrait m'y voir à son aise, sans faire semblant

de rien. Je t'assure bien que, pour moi, j'aurais l'air d'être dans une ignorance profonde et qu'il ne se douterait seulement pas que j'eusse jamais entendu parler de lui.

LA GOUVERNANTE

C'est-à-dire qu'il vous verrait gambader, sauter au cou de votre chère maman avec votre gaîté et votre vivacité ordinaires.

THÉRÈSE

Assurément.

LA GOUVERNANTE

Et voilà précisément ce qu'il ne faut pas.

THÉRÈSE

Quoi! est-ce que tu veux que je me contraigne?

LA GOUVERNANTE

Oui, oui, et beaucoup. Vous ne connaissez pas les hommes; ce sont de drôles d'animaux; nous ne les servons jamais si bien qu'en les trompant, parce qu'ils voient ordinairement la plupart des choses tout de travers, et presque tout dépend de leur impression. Un extérieur animé, une démarche légère, un air ouvert, des yeux qui se laissent aller ne leur plaisent pas à propos de mariage : cela semble leur annoncer pour l'avenir une femme vive et inconstante, volage, peut-être coquette; mais un maintien composé, un air timide et des regards abattus mettent d'abord un prétendu à son aise en ce qu'il lui semble qu'une jeune fille qui se présente ainsi reconnaît déjà sa dépendance et lui réserve l'honneur de triompher de sa modestie et de faire passer dans son âme des mouvements qu'elle ignore et qui ne sont dus qu'à lui.

THÉRÈSE

C'est donc à dire, ma bonne, qu'il faut que je m'étudie, sur tout cela, jusqu'à ce que le mariage soit fait.

LA GOUVERNANTE

Oui, vraiment, mademoiselle.

THÉRÈSE

Mais le lendemain ?

LA GOUVERNANTE

Oh ! le lendemain, ce sera une autre paire de manches : nous verrons cela.

THÉRÈSE

En attendant, je retiendrai bien ce que tu me dis là, je t'en réponds. Je m'en vais prendre un petit air timide qui sera le plus joli du monde. Tu retourneras demain chez ma chère maman, pour savoir des nouvelles, Mais, je t'en prie, ne manque pas de voir M. le comte. Tiens, je ne dormirai pas que je ne sache comme il est fait et la mine qu'il a.

LA GOUVERNANTE

Et que vous importe ?

THÉRÈSE

Comment donc l'entends-tu ? Qu'est-ce qu'il y a de plus intéressant pour moi que de savoir comment est fait un homme qui se destine à passer sa vie avec moi, de qui, moi, je dois être la femme.

LA GOUVERNANTE

Bon, bon ; en fait de maris, ils se ressemblent tous, et vous comprendrez mieux que moi ce que je vous dis là quinze jours après vos noces.

THÉRÈSE

Non, ma bonne, je ne le comprendrai jamais. Quoi ! un homme avec lequel il faudra que je sois le jour et la nuit !

LA GOUVERNANTE

Bon ! est-ce qu'on y est ?

THÉRÈSE

Avec qui il faudra que je me couche !

LA GOUVERNANTE

Et où prenez-vous cela? où est-ce que vous avez ouï dire qu'un mari et une femme couchent ensemble?

THÉRÈSE

Et que font-ils donc?

LA GOUVERNANTE

Tout ce qu'ils veulent, séparément et sans se gêner.

THÉRÈSE

Mais j'ai toujours compris qu'on ne se mariait que pour cela.

LA GOUVERNANTE

Oui, au temps passé; mais à présent, fi! l'usage est contre, et il est convenu qu'un mari et une femme ne peuvent coucher ensemble qu'en bonne fortune.

THÉRÈSE

C'est donc que les maris et les femmes ne s'aiment point?

LA GOUVERNANTE

Pardonnez-moi, c'est qu'ils s'aiment en cet état beaucoup mieux... qu'il ne feraient sans doute de plus près.

THÉRÈSE

J'aurai donc mon lit et ma chambre séparés?

LA GOUVERNANTE

Vous aurez un appartement complet et le plus beau de la maison.

THÉRÈSE

Mais mon mari sera bien toujours le maître d'y venir, et à toute heure?

LA GOUVERNANTE

Mais... oui. Il faut savoir ménager cela.

THÉRÈSE

Comment! est-ce qu'une femme pourrait refuser...?

LA GOUVERNANTE

Oui, vraiment ; c'est ce qu'il faut savoir faire à propos.

THÉRÈSE

En vérité, ma bonne, vous avez mauvaise grâce de vous moquer de moi et d'abuser de mon ignorance.

LA GOUVERNANTE

Mademoiselle, vous me comprendrez mieux un jour. Mais brisons là-dessus et achevons de vous coiffer.

DIALOGUE III

M[me] DE SE..., THÉRÈSE

THÉRÈSE

Ah ! ma chère maman, je puis donc jouir un moment du bonheur de vous voir. Il y a longtemps que vous me le faites espérer et que vous ne venez point.

M[me] DE SE...

Ma fille, quoique je ne vous aie pas vue depuis quelque temps, je n'en ai pas moins été occupée de vous, et vous l'allez connaître, car je viens tout exprès pour vous annoncer une grande nouvelle.

THÉRÈSE

Quoi, ma chère maman ? vous me faites trembler.

M[me] DE SE...

Rassurez-vous, ma fille ; je n'ai rien à vous apprendre qui ne doive vous plaire beaucoup.

THÉRÈSE

Ah ! si c'était que vous allez me retirer du couvent pour demeurer auprès de vous, que je serais aise ! ma chère maman.

M[me] DE SE...

Ce n'est pas tout à fait cela : je veux, en effet, vous retirer du couvent, mais c'est pour vous marier.

THÉRÈSE

Ah ! ma chère maman, que dites-vous là ! Moi, me marier ! cela se peut-il ? je suis si jeune ! je n'ai que quinze ans.

Mme DE SE...

Revenez de votre erreur, ma fille, vous en avez seize passés et bientôt dix-sept ; je vous en avais ôté deux dans le monde, parce qu'en attendant l'établissement d'une fille, qui n'a pas lieu toujours aussitôt qu'on voudrait, on ne court aucun risque de la faire passer pour plus jeune qu'elle n'est.

THÉRÈSE

Comment, ma chère maman, j'ai dix-sept ans ?

Mme DE SE...

Pas encore, mais vous êtes en âge, et je trouve une occasion de vous pourvoir trop avantageuse pour n'en pas profiter. Je vous marie avec M. le comte de... C'est un homme de bonne maison ; il n'a que trente-huit ans ; il jouit des biens de feu son père. Ces biens, dont j'ai vu l'état, consistent en deux belles terres, situées dans le Périgord, en rentes sur la ville et en actions. Tout cela lui composera près de cinquante mille livres de rentes, sans compter une maison à lui, bien étoffée et où rien ne manque.

THÉRÈSE

Ce sera donc chez lui, ma chère maman, que j'irai loger ?

Mme DE SE...

Oui, avec sa mère, qui y demeure.

THÉRÈSE

Quoi ! il y a une mère ?

Mme DE SE...

Oui, sans doute, et qui jouit, pour son préciput et pour son douaire, d'une partie de ce bien-là.

THÉRÈSE

Elle sera donc la maîtresse de cette maison et non pas moi ?

Mme DE SE...

Vous serez toujours regardée comme telle, aux soins du ménage près, dont elle consent à se charger, et cela même, ma fille, est un bonheur pour vous.

THÉRÈSE

Mais, ma chère maman, si cette dame-là prétend me traiter comme une petite fille ?

Mme DE SE...

Non, mon enfant, elle vous traitera bien ; et pour peu que vous ayez de bonnes façons avec elle, vous vous en ferez adorer ; c'est une femme, d'ailleurs, de beaucoup d'esprit et qui a toujours vécu dans la meilleure compagnie de Paris ; elle vous y produira ; vous y trouverez avec elle tous les agréments possibles, et je suis sûre que six mois de liaison avec elle vous formeront l'esprit et le caractère, au point que vous-même vous ne vous reconnaîtrez pas.

THÉRÈSE

Mais, ma chère maman, M. le comte de... est-il homme de guerre ?

Mme DE SE...

Oui, ma fille ; du moins, il n'y a pas longtemps qu'il l'était encore.

THÉRÈSE

Et pourquoi a-t-il quitté ?

Mme DE SE...

Il était depuis dix ans capitaine de cavalerie, sans pouvoir obtenir l'agrément d'un régiment ; il s'en est lassé ; la paix est venue, il a remercié. Je ne vous dis rien de sa

figure, parce qu'il n'y a ni bien ni mal à en dire, et vous en jugerez vous-même dans le moment, car je l'attends ici.

THÉRÈSE

Comment! ma chère maman, vous m'allez exposer tout à l'heure à le voir! En vérité, j'en frissonne. J'aurai honte devant lui; je n'aurai pas seulement la force de lui parler. Ah! je vous en prie, qu'il remette sa visite à une autre fois, qu'il me donne le temps de m'y préparer, qu'il vienne dans un mois, à la bonne heure! mais, à présent, je n'oserais pas soutenir sa présence.

Mᵉ DE SE...

Dans un mois, ma fille! Eh! vous serez mariée dans huit jours. Tout est convenu entre lui et moi : il n'y a plus qu'à signer les articles, qu'à vous fiancer ensuite et vous mener à l'église. Je ne compte pas vous laisser plus de cinq à six jours dans ce couvent; pendant ce temps-là, que je vous donne encore, il faut que vous trouviez bon que M. le comte de... vienne tous les jours dans ce parloir passer une heure avec vous afin que vous vous connaissiez. Et je vous conseille, ma fille, de surmonter cette petite honte qui vous tient et de ne point observer devant lui de si grandes réserves. Lorsqu'on est destiné à vivre ensemble, il n'y a pas un moment à perdre pour se connaître et pour s'aimer. Faites la conversation, interrogez, répondez, raisonnez sur toutes choses avec lui; cette marque de confiance de votre part le flattera et lui persuadera que vous le voyez sans dégoût et sans répugnance; il vous en saura gré; il s'attachera à vous plus volontiers et plus vite et, à tous égards, vous vous en trouverez mieux.

THÉRÈSE

Mais, ma chère maman, me trouvez-vous assez bien mise pour paraître devant lui?

Mme DE SE...

Très bien, ma fille, beaucoup mieux qu'à votre ordinaire : il n'y a que ce fichu de mousseline qui me déplaît sur votre cou ; tenez, je vais le prendre ; mettez le mien.

THÉRÈSE

Ma chère maman, il est trop beau.

Mme DE SE...

Mettez, mettez, ma fille.,. Bon ! il vous sied à merveille.

THÉRÈSE

Il ne me cache pas la gorge. Vraiment, si notre maîtresse me voyait comme cela, elle me gronderait.

Mme DE SE...

Mais non, mon enfant. Vous dites que vous êtes si jeune ! Remarquez que vous en avez, de la gorge ; voilà vraiment votre sein qui commence à se former. Cela vous réjouit ! Bon ! ma fille, souriez : vous avez le sourire agréable. Vous ne le saviez peut-être pas ?

THÉRÈSE

Je voudrais bien, ma chère maman, l'avoir aussi aimable que vous... J'entends du bruit...

Mme DE SE...

C'est apparemment lui. Tenez-vous, ma fille, sur votre chaise, de bonne grâce. Levez donc la tête. Prenez un maintien convenable, un air aisé.

THÉRÈSE

Ah ! ma chère maman, je n'en puis plus, j'étouffe.

Mme DE SE...

Quoi ! que craignez-vous ? ne suis-je pas ici entre vous deux ?... Ah ! c'est M. le comte.

———

DIALOGUE IV

M. LE COMTE DE..., Mme DE SE..., THÉRÈSE

Mme DE SE...

Tenez, monsieur, voulez-vous m'en croire ? abrégeons les révérences et surtout les compliments, qui vous mettraient tous deux fort mal à votre aise. Voilà ma fille, que je vous présente au travers d'une grille. On vous a dit dans le monde qu'elle était si belle ; eh bien, voilà pourtant tout ce que c'est.

M. LE COMTE

Madame...

Mme DE SE...

Je lui ai appris que vous lui faisiez l'honneur de la demander en mariage : je trouve en elle, sur cela, tous les sentiments d'une fille bien née et toute la raison qu'on en peut attendre. Allez, allez, je ne crois pas qu'elle vous refuse son consentement.

M. LE COMTE

Madame, vous savez que je le désirais ardemment sur la seule réputation de mademoiselle ; mais, présentement que j'ai l'honneur de la voir admirable et charmante comme elle est, je vous avouerai que tout le bonheur de ma vie en

dépend. J'ai un reproche à me faire là-dessus, que pourtant je ne mérite pas, c'est de ne m'être point mis à portée de rendre mes respects plus tôt à mademoiselle et d'acquérir, par une suite de temps, ses bontés et sa bienveillance. C'est bien à cela du moins que je compte appliquer tous les soins de ma vie. Je serais trop indigne de l'honneur que mademoiselle veut bien me faire si je manquais à la rendre la plus heureuse de toutes les femmes.

Mme DE SE...

Eh bien ! ma fille, consentez-vous à être heureuse ?

THÉRÈSE

Ma chère maman...

Mme DE SE...

Répondez donc et regardez-nous.

THÉRÈSE

Je ne consens à rien et je me soumets à tout.

M. LE COMTE

Vous avez raison, mademoiselle ; il y aurait de la barbarie à exiger de vous ce consentement, qui fait l'objet de tous mes vœux, au moment même où je vous rends mes premiers hommages : mais ne les rebutez pas, je vous demande en grâce, et ne vous refusez point à connaître la pureté de mes sentiments : tôt ou tard, je les rendrai dignes des vôtres, et c'est à cela que je borne toute mon ambition.

THÉRÈSE

Monsieur, je vous demande pardon si je ne réponds pas aussi bien que je le devrais à ce que vous me faites l'honneur de me dire. Je suis toute confuse, tout interdite : ma chère maman ne m'avait point préparée à un aussi grand événement : pour moi, je n'en avais point la moindre idée ; j'en suis frappée comme d'un coup de foudre.

Mme DE SE...

Quoi ! ma fille, êtes-vous fâchée que nous soyons venus vous surprendre ainsi ?

THÉRÈSE

Non, ma chère maman.

Mme DE SE...

Vous en êtes donc bien aise, car il faut opter... Tenez, monsieur le comte, la voilà qui sourit.

M. LE COMTE

Oh ! madame, ce sourire me transporte ; me voilà dans l'excès de la joie de sentir que mademoiselle me voit ici et que cela ne lui déplaît pas ; sans cette malheureuse grille, je me jetterais tout à l'heure à ses pieds.

Mme DE SE...

Non, vous ne prendrez pas tant de peine... Ma fille, passez-moi votre main... Tenez, monsieur, voilà la main de ma fille !

THÉRÈSE

Ma chère maman, donnez-moi la vôtre, que je la baise aussi.

M. LE COMTE

Vous me la retirez, mademoiselle !

Mme DE SE...

Demain, après-demain, elle aura plus de confiance. Oh ! çà, monsieur le comte, dès que les choses en sont à ce point-là, nous ne saurions trop tôt finir.

M. LE COMTE

Madame, vous savez que de ma part tout est fini et que si vous voulez, dès demain....

Mme DE SE...

Non, j'ai dit à ma fille qu'elle demeurerait encore six

jours ici. Je veux, premièrement, qu'elle vous y voie et qu'elle se familiarise avec vous... Il vous faut de plus le temps de faire faire son linge, ses robes : vous lui en donnez de si magnifiques et en si grand nombre que cela ne saurait être prêt si tôt... Ma fille, monsieur vous a choisi lui-même des boucles, un collier, une aigrette. Mais ce sont les plus beaux diamants du monde !

M. LE COMTE

Vous vous moquez, madame ; je ne les trouve pas aussi dignes qu'il faudrait : j'entends bien aussi que ce n'est que pour entrer en ménage. Ce qu'il y a de certain, c'est que parures, équipages, amusements de toute sorte, tout sera aux ordres de mademoiselle. Je veux et j'entends qu'elle dispose de toutes choses comme moi,

Mme DE SE...

Voilà, ma fille, l'époux que je vous donne, le plus aimable et le plus généreux de tous les hommes. Vous voyez que le bonheur de votre vie est entre vos mains, et qu'en rendant à votre mari tous les égards qui lui sont dus et en observant avec lui une conduite sans reproche, comme j'en réponds et comme j'en suis bien sûre, vous jouirez d'un état qui sera digne d'envie. Monsieur, votre premier appartement n'est-il pas en état ?

M. LE COMTE

Oui, madame, il y a plus de quinze jours.

Mme DE SE...

Vous voulez donc absolument que la noce soit faite chez vous et que ma fille y reste dès le même jour ?

M. LE COMTE

Madame, c'est ma mère qui le veut et qui se meurt d'envie d'en faire la fête, à moins que mademoiselle ne veuille en décider autrement.

THÉRÈSE

Monsieur, je ne sais point encore ce que c'est que d'avoir une volonté, et si jamais il m'en vient une, je vous réponds bien qu'elle sera favorable à ce que vous pouvez souhaiter de moi.

Mme DE SE...

Au reste, ma fille, je vous avertis que j'ai vu la mère prieure, que je lui ai confié à elle toute seule le secret de votre mariage. Mais je vous recommande très fort de n'en rien dire à personne dans ce couvent, surtout à vos petites camarades, Cela occasionnerait des caquets inutiles, et il sera assez temps de leur en apprendre la nouvelle en leur disant adieu.

THÉRÈSE

Il y en a quelques-unes, ma chère maman, qui me suivront de près, et heureusement, ce sont mes bonnes amies.

Mme DE SE...

Ah ! ah ! et qui donc ?

THÉRÈSE

Mlle de Ri..., que nous appelons Auguste, et Mlle d'A..., que nous nommons Rose.

Mme DE SE...

Sont-elles de même âge que vous ?

THÉRÈSE

A peu près.

Mme DE SE...

Et comment savent-elles cela ?

THÉRÈSE

C'est qu'elles y pensent et que je crois qu'on les en a prévenues. Ce n'est pas comme moi, qui ne pensais à rien moins il y a une heure.

Mme DE SE...

J'avais mes raisons, ma fille ; je voulais, avant toutes choses, convenir avec monsieur et prendre mes arrangements avec lui, afin de vous parler de cela comme d'une chose finie et vous épargner des inquiétudes que des affaires incertaines occasionnent toujours.

M. LE COMTE

Je vous avouerai, mademoiselle, que je n'ai point pressé là-dessus madame votre mère, et que je n'envisageais qu'en tremblant le moment où l'on vous parlerait de moi, dans l'appréhension mortelle où j'étais que vos dispositions ne fussent pas aussi favorables que j'avais à le désirer.

THÉRÈSE

Vous ne vous rendiez pas justice alors, monsieur ; mais présentement, je crois que vous nous la rendez à tous deux.

M. LE COMTE

Oui, je vous la rends, mademoiselle, car je vous trouve adorable.

Mme DE SE...

Oh ! çà, nous avons bien des affaires : allons-nous-en.

THÉRÈSE

Quoi ! déjà, ma chère maman ?

Mme DE SE...

C'en est assez pour une première entrevue : mais, puisque celle-ci ne vous déplaît point, il y en aura d'autres, et pendant toute cette semaine, monsieur vous rendra des visites plus longues ; ce sera vous alors qui en ferez la règle et la durée. Adieu mon enfant.

M. LE COMTE

Mademoiselle, que deviendrai-je ce soir, cette nuit, puis-

qu'il faut que tout cela passe avant qu'il me soit permis de vous revoir !

THÉRÈSE

Demain, monsieur, à l'heure qui vous plaira.

M. LE COMTE

Mademoiselle, que ce soit dès le matin.

THÉRÈSE

Très volontiers. Adieu, adieu, ma chère maman.

DIALOGUE V

AUGUSTE, THÉRÈSE

AUGUSTE

Ah! ah! c'est la belle précieuse... Eh! bon Dieu! mademoiselle, d'où me vient tant de bonheur, et à vous tant de hardiesse, de venir dans ma chambre lorsque je suis seule, vous qui m'avez tant dit vous-même qu'on vous défendait de me voir ainsi.

THÉRÈSE

Je m'en moque! je n'ai plus de mesure à garder, ma chère Auguste, on me marie!

AUGUSTE

J'en savais bien quelque chose, mais cela est-il si avancé?

THÉRÈSE

J'ai vu mon prétendu aujourd'hui: je sors dans six jours, et le lendemain j'épouse.

AUGUSTE

Que tu es heureuse! tu vas être ta maîtresse; tu n'entendras plus parler que de bal, d'opéra et de comédie; tu auras sans doute un beau carrosse doré pour te promener

dans tout Paris, bien de belles robes, bien des diamants, rien ne te manquera ; et tu le mérites, car tu es la plus belle fille de Paris. N'est-ce pas?... Baise-moi. On me fait espérer qu'il m'en arrivera dans peu autant ; mais je ne vois rien venir. Mon père est si dur ! Je crois qu'il veut attendre que je sois vieille ; car moi, qui reste ici, j'ai un an de plus que toi.

THÉRÈSE

Non : nous sommes du même âge ; on ne me donnait que quinze ans, et j'en ai seize passés ; ma mère me l'a avoué.

AUGUSTE

Au moins... je suis la plus grande.

THÉRÈSE

Oh ! de guère. Tiens, mesurons-nons... Oui, tu as quelque chose de plus que moi.

AUGUSTE

Je te dirai que j'ai vu ton prétendu.

THÉRÈSE

Ah ! ah !... Eh bien ?

AUGUSTE

Je l'ai aperçu comme il sortait. Oh ! comme il a l'air mâle.

THÉRÈSE

Je le trouve assez bien ; il ne me déplaît pas.

AUGUSTE

C'est donc cet homme-là qui couchera avec toi dans six jours.

THÉRÈSE

Mais... il faudra bien, dès que cela lui sera permis.

AUGUSTE

Et... qui te fera tout ce qu'il voudra.

THÉRÈSE

Eh! comment veux-tu que je l'en empêche?

AUGUSTE

Oh! là... avoue-moi que cela te fait déjà du plaisir d'avance...

THÉRÈSE

Mais... oui...

AUGUSTE

Oh! oh! mademoiselle, voilà des pensées d'impureté contre lesquelles on vous sermonne tous les jours. Songez-vous que vous n'êtes pas femme, que vous n'êtes encore qu'une fille, qu'une petite fille soumise aux ordres de notre maîtresse des pensionnaires, et que si la bonne mère était ici.,.

THÉRÈSE

A présent, je ne la crains plus; c'est à toi de la craindre.

AUGUSTE

Moi... j'en ai moins peur que toi.

THÉRÈSE

Ah! pourtant, elle s'exerce encore sur ton compte.

AUGUSTE

Elle? cela n'est pas vrai; je voudrais bien qu'elle s'y présentât! Je suis plus forte qu'elle.

THÉRÈSE

Cela se peut; mais tu ne te défends pas.

AUGUSTE

Que veux-tu dire?

THÉRÈSE

Nous savons ce que nous savons.,.

AUGUSTE

Oh! je te réponds que tu ne sais rien.

THÉRÈSE

Je sais que dimanche dernier...

AUGUSTE

Eh bien ! quoi ?... dimanche...

THÉRÈSE

Oui, dimanche, et après vêpres, immédiatement. Quoi ! tu l'as déjà oublié ?

AUGUSTE

Je n'entends pas du tout ce que tu veux dire. On t'a peut-être fait quelque mauvaise histoire.

THÉRÈSE

Non, ce n'est pas une histoire ; c'est un fait.

AUGUSTE

Va, ma pauvre Thérèse, tu ne sais ce que tu dis.

THÉRÈSE

Je le sais si bien que je te le raconterais à toi-même et que tu ne pourrais m'en démentir.

AUGUSTE

Ah ! pour ça, je t'en défie.

THÉRÈSE

Tu m'en défies... tout de bon ?

AUGUSTE

Oui, je t'en défie.

THÉRÈSE

Je te dirai naturellement que je l'ai vu.

AUGUSTE

Tu l'as vu ? et quoi ? et comment ?

THÉRÈSE

Voici comment... Dimanche, après Vêpres, je m'en allais chez la bonne mère pour lui rendre un livre ; ta chambre, comme tu sais, est au bout du corridor, qui n'est pas fort

clair : j'aperçus une de nos camarades devant moi qui marchait assez doucement et qui entra chez la bonne mère... Je suivis de loin et du même pas : elle entra, et quand j'arrivai, moi, à la porte, je la trouvai fermée et la clef ôtée. Je compris qu'il y avait quelque chose là-dessous.

AUGUSTE

Eh bien ! qu'en conclure ?

THÉRÈSE

Je regardai par le trou de la serrure, et cette demoiselle, que je n'avais pu reconnaître dans le corridor, se trouva être Mˡˡᵉ Auguste, qui était fort jolie, fort bien coiffée et mise à merveille. Je crois que cela n'avait pas été dans l'intention de venir faire cette visite.

AUGUSTE

Eh bien ! il est vrai que j'y étais parce qu'elle m'avait mandée, mais il ne s'agissait de rien.

THÉRÈSE

Tu n'y étais pas seule ; j'y vis la petite espiègle de Monique, aussi, qui y était entrée apparemment avant toi.

AUGUSTE

Ah ! il est vrai, elle y était aussi. Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ?

THÉRÈSE

Écoute-moi jusqu'au bout. Je vis d'abord la bonne mère s'adresser à Monique, qui se tenait dans un coin de la chambre pendant que tu te tenais à l'autre, et elle lui dit : « Petite fille, approchez-vous. C'est donc vous, continua-t-elle qui vous laissez faire toutes sortes d'obscénités par mademoiselle que voilà (en te montrant) ?... Cela n'est pas vrai ! reprit Monique ; ma bonne mère, cela n'est pas vrai ! Ce sont apparemment mes ennemis qui vous ont fait ce rapport...

Cela n'est pas vrai! reprit la bonne mère en colère, est-ce qu'on ne vous a pas surprise? Et Mlle Auguste peut-elle en disconvenir? Tu ne disais rien, toi... Monique s'écria : « Ma bonne mère, je vous demande pardon! C'est Auguste qui m'a attaquée dans le jardin, pendant que moi je ne pensais à rien moins!... Cela se peut, reprit la mère; mais ne vous êtes-vous pas laissé faire tous les infâmes attouchements qu'elle a voulu? Non! s'écria Monique encore; je vous assure, ma bonne mère, que c'était malgré moi. Malgré vous! reprit l'autre, vous mentez par-dessus le marché, puisqu'on vous a vue rire avec elle, et que c'est dans ce moment qu'on vous a surprises toutes deux. Ma bonne mère! s'écria encore Monique en pleurant, pardonnez-moi pour cette fois; je vous promets que de ma vie, pareille chose ne m'arrivera. Bon! bon! de votre vie, reprit la mère; voilà nombre de fois qu'on vous y attrape!

Ce qui m'étonnait, Auguste, c'est que tu étais là, toi, avec ta belle parure, droite comme une statue, les yeux baissés, sans dire un mot.

AUGUSTE

Mais, oui... il y a quelque chose de vrai dans tout cela.

THÉRÈSE

Oh! je regardais si attentivement que rien ne m'a échappé.

AUGUSTE

Eh bien! que vis-tu donc?

THÉRÈSE

Je vis que la bonne mère ne se laissait point toucher des pleurs de Monique, car, dans le moment même, elle tira sa sonnette, et aussitôt la sœur Giron et la sœur Taupin, qui se tenaient, je crois, dans le petit cabinet d'à côté,

se présentèrent pour exécuter ses ordres. Sœur Giron, dit la mère, mettez Monique à son devoir. La sœur tira vite une chaise au beau milieu de la chambre, puis elle vint à Monique, qui se lamentait toujours et qui n'avait pas envie de remuer de sa place. Giron! s'écria la mère, faites donc ce que je vous dis : mettez Monique à son devoir! La sœur alors prit Monique par la main et l'attira à elle jusque sur la chaise qui était là. Monique redoubla ses pleurs et ses cris; mais Giron, qui commença par s'asseoir sur la chaise, la fit mettre à genoux entre ses jambes; elle lui passa la tête sous son bras, elle lui leva sa robe, puis sa chemise, que Monique rabattait tant qu'elle pouvait; il fallut céder, et je vis enfin les fesses de la pauvre petite tout à découvert : je vis cela assez bien, car elle tournait un peu le dos à la porte où j'étais, et d'où je la considérais par le trou de la serrure comme si j'avais été au milieu de la chambre.

AUGUSTE

Hé! vous y preniez donc plaisir, mademoiselle? Cela est bon à savoir!

THÉRÈSE

Oui, je te l'avoue, et un grand plaisir, mais qui fut bientôt suivi d'une grande terreur, quand je vis la sœur Taupin tirer de dessous sa mantille une poignée de verges et s'approcher de la pauvre Monique, qui avait son joli derrière tout découvert sous le pouvoir de la Giron.

Est-elle en état? dit la mère, qui allait et venait à grands pas dans la chambre; voyons, voyons, car la sœur Giron n'est pas toujours fidèle à mes ordres. Voyez, ma mère, reprit la sœur; et la Taupin était toute prête et n'attendait qu'un signe de tête de la mère pour fesser la pauvre petite Monique, qui se lamentait toujours et qui m'intéressait si fort dans cette situation que si j'avais été là, je lui aurais

plutôt baisé dix fois son joli derrière que de lui faire aucun mal.

Alors la mère prit la verge de la main de la sœur Taupin et vint si près de Monique que je crus que c'était pour la fouetter elle-même.

AUGUSTE

C'est aussi ce qu'elle fait quelquefois pour éviter, dit-elle, l'éclat de la correction, mais je crois que ce n'est que par fantaisie et que cela l'amuse.

THÉRÈSE

Elle n'en fit rien, comme tu sais ; elle dit seulement à Monique : « Petite fille, me promettez-vous bien de ne plus tomber dans de pareilles fautes? Ah! ma bonne mère! s'écria Monique, je vous le promets, je vous le promets! Allons, reprit la mère, je vous en tiens quitte à cette fois. Baisez les verges, relevez-vous. C'est ce que Monique ne tarda pas à faire ; elle se releva et fit une grande révérence. La mère congédia aussitôt la Taupin et la Giron, et elles s'en allèrent par où elles étaient venues.

AUGUSTE

Oui, c'est à peu près ce qui se passa. Voilà toute l'histoire.

THÉRÈSE

Oh! que nenni! Je n'avais garde de m'en aller, je voulais tout savoir.

AUGUSTE

Tu n'appris sûrement pas grand'chose?

THÉRÈSE

D'abord, Monique voulut s'en aller; la bonne mère lui dit : Restez, Monique; cette grande demoiselle a été témoin de votre punition, il faut que vous soyez présente à la sienne. Et alors elle te dit : Mademoiselle, approchez. Il

n'est point question d'une verge pour vous : j'ai autre chose à vous annoncer. Vous savez que, depuis six ans que vous êtes pensionnaire dans cette maison, vous avez mené une étrange conduite, que vous y avez vécu dans un libertinage intolérable ; vous savez que votre endurcissement vous a exposée à bien des punitions et qu'on en a étouffé le scandale autant qu'on a pu ; vous savez que depuis deux ans que je dirige l'éducation de toutes ces demoiselles, vous voyant croître sous mes yeux d'un jour à l'autre, je n'ai point jugé à propos de vous traiter comme ma devancière ; que, lorsque j'ai été obligée de vous châtier, je ne l'ai point fait en public, pour vous en épargner la confusion : vous savez enfin que, dans ces derniers temps, vous voyant aussi grande que vous êtes, avec l'air et les manières d'une fille faite, toute prête à marier, j'ai employé, pour vous ramener de votre inconduite, tout ce que j'ai pu de douceur, croyant qu'une fille telle que vous voilà serait capable d'entendre raison et qu'il ne lui convenait plus de lui donner des punitions pareilles à celles de ses petites camarades ; je me suis flattée que vous seriez sensible à ces égards et à cette considération. Point du tout ! C'est vous qu'on surprit hier dans le jardin, faisant à cette petite Monique des attouchements abominables ; c'est vous qui la séduisez et qui voulez l'entraîner dans l'abîme, comme vous n'en avez que trop entraîné d'autres, et qui venez ici vous présenter devant moi avec elle, toute chargée de parures d'une dame du monde qui semblerait aller au bal. Ma bonne mère, lui dis-tu, je vous ai fait mes excuses ; je ne me doutais pas, quand vous m'avez mandée ici, qu'il fût question de rien. Il est question de tout pour vous, reprit la mère : j'en ai trop souffert, ma patience est à bout, et mon parti est pris ! Ma bonne mère, t'écrias-tu, quel parti voulez-vous donc prendre contre moi ? Mademoiselle, répondit-elle en colère, celui de

vous renvoyer à vos parents, et dès aujourd'hui! Ah! ma mère, t'écrias-tu, ma chère mère, je vous demande pardon. Ne me renvoyez point à mes parents; vous savez comme ils sont rigides; je serais perdue. Je ne saurais qu'y faire, dit-elle: je ne puis pas aujourd'hui en user autrement. Ma bonne mère, repris-tu, ayez pitié de moi! Ne me déshonorez pas. Imposez-moi toute autre peine, et je m'y soumettrai. Je l'ai mérité, je le confesse; me voilà prête à vos commandements, pourvu que je ne sois pas chassée d'ici. Que voulez-vous donc que je fasse? dit la mère. Tout ce qu'il vous plaira, repris-tu. Mais, dit-elle, vous voilà si grande et si formée qu'il ne me convient plus de vous traiter en petite fille; en vérité, j'en aurais honte. Non, non, mon parti est pris... Ah! ma bonne mère... Tu fis là-dessus, s'il t'en souvient, bien des exclamations.

La mère alors fit signe à Monique de se retirer; elle vint ouvrir la porte où j'étais, je me rangeai; elle la tira sur elle et fut fort surprise de m'y rencontrer. Et que faisiez-vous là, mademoiselle? me dit-elle; je gage que vous regardiez par le trou de la serrure. Je te l'avoue, ma chère Monique, lui dis-je. Vous m'avez donc vue? reprit-elle. Oui, assurément, je t'ai vue, et bien vue. Vous savez donc comment je suis faite? Oui, ma mignonne, lui dis-je; j'ai vu ton derrière comme la sœur Giron me l'a montré. Savez-vous, reprit-elle, que si j'allais dire cela à notre mère, on pourrait bien aussi visiter le vôtre? Mais je n'en ferai rien : ôtez-vous de là seulement; je veux regarder à mon tour. Mademoiselle Auguste est là-dedans, la mère la menace de la faire sortir du couvent; je veux voir comment cela se terminera. C'est précisément ce que je veux voir aussi, lui dis-je, et je m'obstinai là-dessus. Tenez, reprit-elle, si mademoiselle Auguste est dans le cas de montrer son derrière, j'ai le droit de le voir plus que vous, puisqu'elle a vu le mien, et je

vous déclare que si vous lorgnez par le trou de la serrure, je lèverai vos jupes qu'il n'y manquera rien. En ce cas, je te cède, lui dis-je ; promets-moi seulement de me conter tout ce qui se passera. Elle s'y mit donc, et moi sur elle, pour écouter ce qu'elle me dirait. Nous entendîmes encore quelque temps les menaces de la mère et tes plaintes, puis tout à coup Monique me dit : Ah ! voilà, sans doute, la mère qui s'apaise ; elle ne dit plus mot... Ah ! ah ! elle ouvre son armoire... Ah ! ah ! elle en tire une verge... Voyons, voyons ;... la voilà qui s'assied sur la chaise ; elle nous tourne le visage... Bon ! tant mieux... Voilà mademoiselle Auguste qui vient à elle tout doucement, tout doucement, et qui va nous tourner le dos... La voilà à genoux entre les jambes de la mère... Ah ! ah !... Ma foi, la mère lui lève sa belle robe bleue, son jupon... son cotillon... sa chemise... Ah ! qu'elle a de la peine et comme elle chiffonne tout cela !... Est-ce que la mère veut entreprendre de fouetter elle-même mademoiselle Auguste, qui est plus grande qu'elle et qui a plus l'air d'une dame du monde que d'une fille de couvent ? Apparemment qu'Auguste a obtenu de n'être point chassée et qu'elle aime mieux recevoir le fouet comme cela, en particulier, que d'être renvoyée à ses parents.

Sais-tu l'état où cela me mettait, ma chère Auguste ?

AUGUSTE

Poursuivez, mademoiselle, je vous écoute jusqu'au bout.

THÉRÈSE

Cela me donnait une agitation si grande que la tête m'en tournait. Je t'avouerai que je n'y pus tenir. Monique avait la tête baissée pour te regarder ; elle avait sa croupe sous ma main ; je lui découvris petit à petit son joli derrière, et je m'en amusai. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elle ne

s'en apercevait seulement pas, tant elle était appliquée à voir ce que la mère te faisait.

Enfin, enfin, dit-elle, voilà sa chemise en l'air... Ah! tout cela retombe... la mère y fait bien ce qu'elle peut... Ah! par ma foi, la voilà troussée jusqu'aux reins... Ah! qu'elle a le derrière beau!... Il est tout vis-à-vis de nous; je ne l'ai jamais vu si bien à mon aise... Quel dommage, si on lui faisait du mal, dit-elle... Je badinais avec le sien, moi, pendant ce temps-là, et prenais patience... Non, non, reprit-elle, la mère ne la fouettera pas : elle est trop grande... Voilà pourtant la mère qui la tient toujours le derrière tout nu et qui relève la chemise de plus en plus, en lui parlant entre ses dents, car je ne l'entends point... Ouais!... comme elle la tient! comme elle lui regarde les fesses sans bouger!... Je crois, par ma foi, qu'elle y prend plaisir et que Mlle Auguste en sera quitte aussi bien que moi pour la peur... Ah! voilà la mère qui lui fait baisser la tête... elle la presse sous son bras... je ne vois plus que son derrière... Elle le retire... Elle ploie les reins... Ah! qu'elle fait bien! Ah! ah! la mère s'en empare tout de bon... Elle y regarde encore de plus près... Ah! voilà la maudite verge... Ah! quel dommage! Auguste a beau être grande et bien parée, elle en va, ma foi, recevoir... Écoute, écoute, me dit-elle; comptons... Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Voilà tout, Dieu merci; sa chemise est rabattue, et sa robe aussi... Elle ne l'a pas reçu bien fort, car elle n'a pas crié. Cela va d'un autre train quand c'est la Taupin et la Giron qui s'en mêlent et qu'on ne leur a pas donné d'argent d'avance, à l'une pour ne pas tout à fait découvrir le derrière, et à l'autre pour faire claquer la verge sur ses jupes.

Eh bien! ma chère Auguste, tout cela est-il vrai ou faux? Ne voilà-t-il pas ton histoire de dimanche après midi, mot

à mot? Ose m'en démentir. Dis-moi à présent que tu ne crains pas la mère.

AUGUSTE

Mademoiselle, puisque vous savez tout, je ne puis rien vous cacher ; la chose s'est passée précisément comme vous la racontez... Mais... dites-moi un peu, mademoiselle, vous qui faites l'hypocrite et qui avez voulu passer pour une vestale dans cette maison, dans quel dessein, s'il vous plaît, restiez-vous à regarder au travers de la porte, pour examiminer ce qu'on nous faisait?

THÉRÈSE

Moi? sans dessein ; c'était pure curiosité.

AUGUSTE

Oh! oh! de la curiosité! et de quoi?... C'était donc de voir le derrière de Monique et le mien, si vous aviez pu? C'était donc pour me voir fouetter, pour pouvoir ensuite le dire et prendre cet avantage-là sur moi? Mais cela ne se passera pas de cette manière.

THÉRÈSE

Quoi! ma chère amie, tu te fâches? Eh bien! que fais-tu donc? tu barres la porte!

AUGUSTE

Oh! mademoiselle, vous ne vous vanterez pas impunément de m'avoir vu donner le fouet : je vous en empêcherai bien. Vous vous targuez de ne l'avoir jamais eu depuis deux ans que vous êtes ici, et vous vous amusez à le voir donner aux autres pour vous en moquer. Oh! je vous déclare, mademoiselle, qu'il faut que vous le receviez tout à l'heure, et de la bonne manière!

THÉRÈSE

Moi! Je n'en ferai rien. Tu es folle!

AUGUSTE

Vous le recevrez, vous dis-je, ou je m'en vais crier comme un aigle : je mettrai toute la maison en alarme, on entourera la porte, on vous trouvera seule dans ma chambre, et je... dirai que vous êtes venue pour me forcer ! Vous verrez le beau bruit qui en arrivera et le joli effet que cela fera pour le jour de vos noces !

THÉRÈSE

Ah! Auguste, serais-tu capable d'une telle méchanceté ? Tu voudrais me perdre !

AUGUSTE

Oui, je le veux ou bien vous m'obéirez dans le moment.

THÉRÈSE

Auguste, ma chère Auguste, quoi! sérieusement, tu veux me fouetter ?

AUGUSTE

Il n'y a qu'un mot qui serve. Je le veux ; ou je m'en vais crier !

THÉRÈSE

Ma chère amie, pardonne-moi !

AUGUSTE

Point de pardon !

THÉRÈSE

Me donner le fouet !... Cela me ferait un mal terrible. Je ne l'ai jamais eu, je crains cela comme le feu.

AUGUSTE

Et vous vous moquez de celles qui l'ont... Vite, déterminez-vous.

THÉRÈSE

Comment donc ?... Est-ce que tu as des verges ? Cela me fait trembler... Si tu veux me le donner avec la main, encore, passe... je le souffrirai... Est-ce que rien ne t'apaise, ma chère amie ?

AUGUSTE

C'est temps perdu... Plus d'amie que cela ne soit fait.

THÉRÈSE

Eh bien!... veux-tu avec la main? c'en sera bien assez.

AUGUSTE

Oh! que nenni! Vous avez trop bien vu, mademoiselle, que l'on me traite autrement.

THÉRÈSE

Des verges!... des verges!... Est-ce que tu aurais le cœur assez dur pour me faire tant de mal?

AUGUSTE

Je vous en ferai tant ou si peu qu'il me plaira : cela dépendra de la façon dont vous vous soumettrez. Mais il est bon, à cette heure que vous allez entrer dans le grand monde, que vous sentiez un peu ce que c'est. Vous comptez être dans peu une belle madame, et je veux que vous ne soyez pour moi qu'un cul fessé. Allons, mademoiselle, faites les choses de bonne grâce : c'est le moyen de m'apaiser.

THÉRÈSE

Ma chère Auguste, je te le demande en grâce, ne me le donne qu'avec la main. Promets-le-moi, et je vais m'y soumettre à l'instant.

AUGUSTE

Non, vous dis-je, non... non... je veux des verges!

THÉRÈSE

Hélas!... Il n'y en a pas ici.

AUGUSTE

Cela est vrai, il n'y a point de bouleau : j'en suis fâchée; mais voilà dans ma cheminée une botte de lavande : venez m'aider tout à l'heure à en tirer les plus beaux brins.

THÉRÈSE

Quoi ! je ne puis te fléchir?

AUGUSTE

Finissons, finissons : voyez les brins qui vous conviennent ; prenez en douze et moi autant ; faites donc !

THÉRÈSE

Eh bien ! les voilà ! Mon Dieu ! que tu es cruelle !

AUGUSTE

Cherchez-moi quelque chose pour lier tout cela. Donnez-moi ce bout de ruban.

THÉRÈSE.

Tiens, le voilà encore. Tu me fais la plus grande peur du monde.

AUGUSTE

Cela est bien de bonne longueur... Oh ! voyons un peu ceci... Mademoiselle Thérèse, venez ici au milieu de la chambre.

THÉRÈSE

Cruelle amie, m'y voilà... Ne sois donc pas si en colère.

AUGUSTE

A genoux devant moi !

THÉRÈSE

Eh bien ! m'y voilà. Tu vois comme je t'obéis en tout.

AUGUSTE

Découvrez-vous, mademoiselle ; troussez-moi tout cela et vite... Allons donc!... Vous ne gagnerez rien à vous faire prier.

THÉRÈSE

Promets-moi, si je me trousse, que tu ne me feras point de mal.

AUGUSTE

Nous verrons ; allez toujours.

THÉRÈSE

Eh bien! me voilà. N'en est-ce pas assez?

AUGUSTE

Oh! que non! Vous ne découvrez que le bas des cuisses. Je vois bien qu'il faut que j'y mette la main.

THÉRÈSE

Ah! Auguste! me voilà toute nue!

AUGUSTE

Levez-vous, mademoiselle.

THÉRÈSE

Tu me pardonnes donc?

AUGUSTE

Non... ce n'est pas cela. Je veux me mettre plus à mon aise.

THÉRÈSE

Où m'entraînes-tu?...

AUGUSTE

Je veux m'assoir sur ce sofa. Allons! à genoux, à genoux, cette fois!

THÉRÈSE

Encore à genoux?

AUGUSTE

Oui, et entre mes jambes!... Vous résistez, je crois?

THÉRÈSE

Non, je me soumets à tout. Ne suis-je pas comme tu veux?

AUGUSTE

La voilà donc, cette belle vestale qui se vante de n'avoir jamais eu le fouet dans la maison, qui croyait en sortir tout de même, et en se réjouissant de celles qui l'ont eu. Oh! voyons donc un peu ce derrière que personne n'a jamais vu!

THÉRÈSE

Je te pardonne tout, pourvu que tu ne me fasses pas de mal.

AUGUSTE

Passez la tête sous mon bras. Appuyez-vous sur ma cuisse. Otez cette main. Je crois que vous voulez retenir votre chemise?

THÉRÈSE

Oh ! tu me mets les fesses complètement à nu !

AUGUSTE

Les voilà donc ces belles fesses invisibles pour tout le monde et qui se moquaient des nôtres !

THÉRÈSE

Eh bien ! oui ! les voilà ! Je te les abandonne !

AUGUSTE

Ne m'avez-vous pas dit qu'on m'avait donné, à moi, six coups de verges sur les miennes? Pour que nous n'ayons rien à nous reprocher, il vous en faut six aussi... Oh ! tenez-vous, mademoiselle ; je considère sur quelle fesse j'appliquerai le premier, par préférence... Tenez... voilà pour une !

THÉRÈSE

Tu me fesses vraiment.

AUGUSTE

Tenez, voilà pour l'autre !... Voilà pour toutes deux !

THÉRÈSE

Je fais comme toi, au moins : je me tiens et je ne crie pas. Eh bien ! en voilà trois !... allons !... quatre !... cinq et six !... Si j'avais cru que tu ne me ferais pas plus de mal, je n'aurais pas tant fait la difficile.

AUGUSTE

Du mal ou non, voilà votre cul, mademoiselle : il est en

mon pouvoir, et j'ai l'avantage sur vous que vous n'avez pu parvenir à voir le mien.

THÉRÈSE

Tu devrais bien me le montrer, à cette heure; nous serions but à but.

AUGUSTE

Allons, ma colère est passée : il faut tout te pardonner.

THÉRÈSE

Ah! peste d'Auguste! comme tu me fais des attouchements sur les fesses! comme tu me manies!... comme tu me tapes!... Finis donc, finis donc!

AUGUSTE

Donne ta bouche, en attendant, que je la baise... Relève-toi... Bon... Tiens-toi debout entre mes cuisses. Viens que je t'embrasse... avance ta gorge que je la suce!

THÉRÈSE

Ote donc tes mains de dessus mon derrière; il me semble que tu le caresses beaucoup.

AUGUSTE

C'est que je l'aime et qu'il est charmant.

THÉRÈSE

T'avouerai-je une chose? c'est que j'ai une envie d'enfant de voir le tien, et cela me chiffonne, depuis ton aventure de dimanche. Ma chère Auguste, puisque tu n'es plus en colère, réponds-moi donc.

AUGUSTE

Tu vis donc bien celui de Monique dans la chambre de la mère? Cela n'était pas difficile, puisqu'elle tournait le dos à la porte où tu étais, et il est vrai que la mère me fit tenir tout de même parce qu'elle n'avait pas dérangé la chaise.

THÉRÈSE

Oui, je le vis à merveille, son pauvre petit derrière, et tu ne saurais croire combien cela m'attendrissait ! Je le lui aurais baisé, si j'eusse été à la place de la mère.

AUGUSTE

Tu voulais donc voir le mien de même?

THÉRÈSE

Oui, je te l'avoue ; j'en mourais d'envie et je fus bien fâchée de n'y pouvoir parvenir, par la malice et l'obstination de Monique ; et, comme je viens de te le dire, cela m'est toujours resté dans l'esprit.

AUGUSTE

Voilà comme la fantaisie nous en vient, et voilà comme elle m'est venue. Plus j'en ai vu, plus j'ai été curieuse d'en voir. Nous avions, il y a deux ans et avant que tu fusses ici, une autre maîtresse qui a été cause de l'habitude que j'en ai prise. Elle était sévère et fouettait volontiers ; et cela se passait toujours publiquement devant nous toutes, en plein exercice. Il n'y avait guère de jours que quelqu'une ne fût dans le cas. On lui voyait son derrière, qui pouvait être joli ; puis on voyait celui d'une autre ; puis il arrivait qu'on montrait le sien. Cela était devenu si familier que ce goût-là avait pris parmi toutes les pensionnaires, qu'on ne se cherchait que pour se trousser, et même pour se fouetter les unes les autres ; au point que j'en ai vu qui aimaient autant recevoir le fouet d'une camarade que de lui donner. Il y en avait une, qui est mariée depuis un an, qui fait aujourd'hui la belle dame, et à qui je l'ai donné plus de trente fois, parce qu'elle le voulait, parce que son derrière en avait pris l'habitude, que cela était devenu un besoin pour elle, et que, quand je la fessais bien fort, elle me criait *bis*

et n'en recevait que plus de chatouillement et de plaisir. Je t'avouerai que j'aime tout cela à la folie et que j'aurais été inconsolable si tu étais sortie du couvent sans avoir passé par mes mains. Quant aux verges, tu penses bien qu'on ne se sert point de bouleau, mais de brins de joncs ou de lavande comme celle-là. Nous en avons presque toutes, et tu vois bien que cela ne peut faire aucun mal.

THÉRÈSE

Mais, il y a longtemps que tu t'amuses de cette façon?

AUGUSTE

Moi? Depuis deux ans et demi que je suis dans la maison. Veux-tu que je te conte comment j'y fus reçue?

THÉRÈSE

Ah! oui, ma chère Auguste, apprends-moi cela.

AUGUSTE

J'ai été premièrement élevée, chez ma grand'mère, dans la plus parfaite simplicité et la plus profonde ignorance. A la mort de cette bonne femme, ma mère, qui faisait encore la jeune et la belle et qui ne se souciait pas de garder à ses côtés une fille de quatorze ans, me mit dans ce couvent, à peu près dans ce temps-ci, au milieu de l'été. Ce couvent me parut d'abord bien étrange; je n'y vis d'abord qu'un étang. J'allai aux exercices comme les autres pensionnaires, que je ne connaissais pas. Il y en avait de grandes, de moins grandes et d'assez petites.

Deux ou trois jours après, toute la maison fut en joie à cause de la Saint-Jean, et la promenade fut libre pour l'après-midi dans les jardins. J'y étais comme tout le monde et ne pensais à rien, lorsqu'une des plus grandes, qui se nommait Mlle Hélène et qui se promenait avec quatre autres, s'en détacha, vint à moi et me dit : Mademoiselle Auguste,

notre mère maîtresse vient de monter à sa chambre parce qu'elle se trouve incommodée ; mais comme vous êtes nouvelle dans la maison, elle vous permet de vous promener encore quelque temps, pourvu que vous soyez avec quatre ou cinq grandes que nous sommes, et que vous ne nous quittiez point. Notre mère m'a chargée encore d'autres choses à vous dire aussi bien qu'à ces demoiselles avec lesquelles je suis. C'est ce que je vous expliquerai là-bas. Venez... venez... Je lui fis une grande révérence et la remerciai de sa bonté. Je la suivis. Nous joignîmes les quatre autres et marchâmes toutes les six ensemble. Quand nous fûmes au bout de l'allée, Mlle Hélène nous fit passer par une petite porte qui n'était fermée qu'au loquet ; nous nous trouvâmes alors dans la ménagerie du jardinier : c'était un petit quartier de pré où il y avait encore du foin par terre qu'on avait apparemment coupé la veille. Mlle Hélène ferma cette porte sur elle et engagea le loquet de façon à ne pouvoir le lever, puis elle me dit : Petite Auguste, arrangeons-nous ici, et faites comme nous. Je vis sur-le-champ Mlle Hélène ramasser à terre beaucoup de foin, en faire une grosse botte, et toutes les quatre autres en faire autant. Je fis de même, et lorsque je remarquai Mlle Hélène assise sur son tas de foin et les quatre autres venir s'asseoir de même en cercle devant elle et fort près, je me mis dans le cercle aussi, sans m'imaginer ce que tout cela voulait dire...

Mesdemoiselles, dit Hélène, notre mère maîtresse m'a donné ordre de la remplacer ici avec toute son autorité. Regardez-moi comme votre sous-maîtrese et obéissez... Voyons si vous avez bien retenu les dernières leçons qu'elle vous a chargées d'apprendre par cœur... Auguste, me dit-elle, levez-vous et approchez de moi. Je me levai ; je n'avais que trois pas à faire pour l'atteindre ; elle me prit la main et me tint debout entre ses jambes. Auguste, reprit-elle, réci-

tez-moi les quinze proverbes de Salomon qu'on vous a fait lire tout haut avant-hier, et que vous devez savoir aujourd'hui. Oui, notre sous-maîtresse, lui dis-je, je les sais. Voyons cela, voyons cela, reprit-elle avec un air menaçant qui m'intimida si fort que je ne pus me rappeler le premier. Vous mentez! me dit-elle, vous ne les savez pas... Pardonnez-moi? m'écriai-je toute troublée... Dites-donc vite, reprit-elle... Jamais je n'en pus venir à bout. Là-dessus, Mlle Hélène me reprocha mon mensonge et mon effronterie, en disant qu'il fallait me châtier... Je ne savais ce qui allait arriver. J'était toute interdite, toute confuse vis-à-vis de cette prétendue maîtresse, ayant derrière et autour de moi ces quatre autres demoiselles assises, qui ne remuaient point et ne disaient rien. J'étais vêtue comme elles toutes, fraîchement : je ne portais alors qu'une petite robe courte et un cotillon léger qui fut bientôt levé, aussi bien que ma chemise... Je me mis à pleurer : elle les rabattit et me dit : Je veux bien, pour cette première fois, vous corriger en secret et sans que ces demoiselles en soient témoins... Là-dessus elle m'approcha plus près d'elle encore, elle passa la main sous ma chemise, et je la sentis tout à coup sur mes fesses. Moi, je mourais de honte, je faisais de gros soupirs et je répandais quelques larmes. Elle parcourut de la main tout mon derrière, puis elle la ramena sur mon ventre, puis elle descendit plus bas et voulut enfoncer le bout du doigt. Cela me causa tout à coup un chatouillement si extraordinaire que je fis un cri en m'agitant... Comment! petite fille, me dit la sous-maîtresse, vous me résistez, vous vous révoltez!... Elle me prit à bras-le-corps entre ses jambes avec un air de colère qui me fit tant de peur que je me mis à pleurer tout de bon. Mes pleurs la touchèrent apparemment, car sur-le-champ elle me relâcha en me disant : Je vous en tiens quitte pour une première

fois. Remettez-vous à votre place. C'est ce que je fis bien vite : je revins me mettre sur ma botte de foin.

Elle s'adressa aussitôt à une autre des quatre : Allons, dit-elle, mademoiselle Rosalie, venez ici ; c'est à votre tour. Récitez-moi les faits et gestes de Charlemagne pendant les trois premières années de son règne. Rosalie, sur-le-champ, lui en conta l'histoire, et si bien que la sous-maîtresse n'avait rien à lui reprendre... Pourquoi, lui dit-elle brusquement, babillez-vous sans cesse au réfectoire, au lieu d'écouter la lecture?... Mais, notre mère, répondit Rosalie, c'est que cela me fait plaisir... Ah ! ah ! reprit l'autre, c'est ainsi que vous me répondez... Je vais vous apprendre à me parler autrement!.,. Là-dessus, cette sous-maîtresse la prit par les deux mains et voulut d'abord lui lever la jupe. Ah? notre mère, dit Rosalie, ne me faites pas cette honte devant mes camarades, qui se moqueraient de moi... La sous-maîtresse ne fit qu'un demi-tour à droite sur la botte de foin, tenant toujours Rosalie, qu'elle mit à ses genoux, comme pour lui donner la fouettade. Mais nous n'en vîmes rien, parce que la sous-maîtresse, qui nous tournait le dos, nous empêchait de voir... Je commençais alors à reprendre courage et à essuyer mes larmes, voyant que Rosalie, qui avait plus de quinze ans, qui était plus grande que moi et très jolie, était traitée comme je l'avais été moi-même... Je devins attentive à voir ce qui lui arriverait... Mais, j'eus beau prêter l'oreille, je n'entendis rien... J'avais à mes côtés Mlle Agathe, qui fut plus curieuse ; elle se leva et vint sur la pointe du pied pour voir de près ce qui se passait. La sous-maîtresse tourna la tête et l'aperçut derrière elle. A l'instant, elle la prit par sa robe et lui dit : Venez, venez, petite insolente, je veux vous apprendre à avoir de la curiosité... Elle relâcha Rosalie, qui vint reprendre sa place... Elle se saisit d'Agathe, qu'elle tint et qu'elle cacha tout de même...

Il y avait Mlle Victorine et Mlle Clairon à qui la sous-maîtresse n'avait encore rien dit ; il semblait qu'elle n'osait parce qu'elles étaient l'une et l'autre aussi grandes que belles... Dans le moment, elles se levèrent toutes deux et vinrent lui dire : Notre mère, nous savons, nous autres, nos leçons sans faute, et nous sommes toutes prêtes à vous les dire. Mais il se fait tard, et vous nous avez promis un quart d'heure de récréation et de jeu avant de rentrer à la maison... Allons, dit la sous-maîtresse, j'y consens ; je pardonne tout, j'oublie tout ; mettons-nous là en rond, encore plus près les unes des autres ; jouons un petit jeu, j'en veux être... Nous nous rangeâmes en rond, fort serrées toutes six... et je te jure, ma chère Thérèse, que je ne comprenais rien encore à tout cela... Jouons, dit la sous-maîtresse, un jeu à donner des gages... Oui, oui, c'est bien dit, répondirent-elles... Pour moi, je consentais à tout et ne disais mot... Par exemple, reprit la sous-maîtresse, jouons aux jeux de mots... Il faut que vous répétiez l'une après l'autre ce que je vais vous dire... A vous, dit-elle, Victorine, puisque vous êtes près de moi... C'est M. de Coutufon qui a été voir Mme de Foncoutu, et Mme de Foncutu qui est allée voir M. de Coutufon. Ah ! je parie que je n'y manque pas, répond Victorine. C'est M. de Confoutu, dit-elle... Allons, des gages, s'écria la sous-maîtresse, et de bons gages !... Victorine ne se fit pas prier ; elle donna sa montre. A vous, mademoiselle Clairon, dit la sous-maîtresse... Mais Clairon barbouilla tout de même... et des gages : elle donna sa bourse... Vint le tour de Rosalie, qui répéta bien le commencement, mais mal la fin... et des gages : elle donna son flacon... Puis ce fut le tour d'Agathe, qui, par trop de vivacité, n'en put pas dire un mot... et de gages : elle donna son étui à cure-dents... Je faisais, moi, tous mes efforts pour bien retenir les paroles, et je parvins à les réciter sans faute...

Oh! oh! s'écrièrent ces demoiselles, c'est Auguste qui n'a pas manqué. C'est à elle présentement à nous en faire dire un autre : et il faut, s'il vous plaît, notre mère, que vous en soyez. Je le veux bien, répondit-elle, mais si je manque, je ne veux point donner des gages... Pourquoi donc, s'il vous plaît? Vous n'êtes qu'une pensionnaire comme nous, vous êtes Mlle Hélène, la belle Hélène, et voilà tout! Jouez tout à l'heure, ou nous nous mettrons toutes contre vous... Allons, allons, reprit Victorine, allons, Auguste, que dirons-nous? Je ne sais, répondis-je, qu'un petit jeu de mots qui n'est pas bien difficile, et que j'ai appris de ma gouvernante ; cela se répète trois fois de suite fort vite. Le voici : Je voudrais qu'on me conservît du *va* pour quand je serai grande. J'étais auprès de Rosalie, qui répéta trois fois cela sans faute ; Victorine en fit de même aussi bien que Clairon et Agathe. Mais notre sous-maîtresse, Mlle Hélène, y manqua tout net... et des gages : ce fut un des boutons de diamant qu'elle avait à ses oreilles. Et tous ces gages furent mis à part auprès de nous, couverts sous un mouchoir pour les tirer au sort.

Agathe en fut chargée et moi j'eus le droit d'ordonner les conditions qu'il fallait pour les retirer ; et c'était ce que j'avais à faire avant chaque tirage... Qu'ordonnez-vous, me dirent-elles, pour le premier qui sortira?... Je me mis à rire sans oser pourtant m'y déterminer ; car je commençais bien à m'amuser avec elles ; mais j'étais timide, et j'avais peur de les fâcher... Je pris mon parti et je dis : Puisque vous me le permettez, mesdemoiselles, j'ordonne que celle de vous à qui le premier gage tiré sera sortie du cercle pour... Oh! nenni! s'écrièrent-elles, cela ne se peut pas ; il faut que tout se passe au milieu de nous, dans le petit espace que voilà. Eh bien! repris-je, j'ordonne qu'elle me permette de lui faire un baiser et de lui demander son ami-

tié... Agathe tira la bague de Rosalie... Je me levai, elle se leva ; je lui fis un baiser, elle m'en rendit quatre, et nous nous remîmes... Mais, reprit Rosalie, ce n'est pas là ce qui s'appelle ordonner ; cela ne signifie rien... Voulez-vous me céder votre droit? Eh! bien volontiers, lui répondis-je. Allons, allons, dit-elle, moi j'ordonne que celle à qui sera le second gage tiré nous fasse voir si elle a déjà du poil... au-dessous du menton... Ce fut précisément le gage de la petite Agathe, qui avait tiré son propre billet... Et la voilà tout de suite qui se renverse, qui se trousse jusqu'au menton, qui nous montre des cuisses bien blanches et un peu de poil, si peu que rien... Et tu crois bien que, dans une pareille posture, la patinait qui voulait.

THÉRÈSE

Pardi, voilà une scène bien étrange.

AUGUSTE

Elle l'était bien pour moi aussi... Écoute, écoute... Ce n'est pas tout. Rosalie dit après : J'ordonne que celle à qui sera le troisième gage se lève, renverse sa voisine... la découvre bien... qu'elle se découvre de même... et se mette à cheval sur elle... et s'y couche même, si bon lui semble... Ce fut le gage de Clairon qui était auprès de Victorine, qu'elle troussa... après quoi elle se troussa aussi... et se mit à cheval dessus... puis s'y coucha tout de son long pendant un petit moment... Après quoi, Rosalie dit : J'ordonne que celle à qui sera le quatrième gage vienne sur ses genoux nous frotter bien joliment, par-dessous la chemise, ce qu'elle sait bien qui nous démange... Ce fut le gage de Victorine, qui était près de moi, car j'étais entre elle et la sous-maîtresse prétendue... Et voilà Victorine à genoux devant moi... tout d'abord qui me baise, qui me renverse sur ma botte de foin.. qui me chatouille... et me met dans une

si grande agitation que j'en avais les joues toutes rouges... Après moi, elle se tourna du côté de la sous-maîtresse et lui en fit autant... puis à l'autre... Elle fit à genoux le tour du cercle, et tout cela se passait avec des éclats de rire qui m'en faisaient faire aussi et me réjouissaient autant qu'ils me causaient de surprise... Il n'y avait plus qu'un lot à tirer, c'était celui de Mlle Hélène, qui en était fort impatiente... J'ordonne, dit Rosalie, que celle à qui sera le cinquième gage, si c'est notre sous-maîtrese, comme il y a apparence, puisqu'il ne reste que le sien, j'ordonne qu'elle prendra Mlle Auguste...qu'elle la fera coucher proprement là... devant nous, sur le ventre... qu'elle lui lèvera sa robe, son cotillon, sa chemise, qu'elle viendra par derrière, sur ses genoux, bien humblement, lui prendre les fesses à deux mains et les baiser autant de fois qu'elle l'a claqué à la sourdine; qu'elle renverra Auguste à sa place... puis se mettra en marche sur les genoux et sur les mains, pour se présenter à nous toutes, pour faire trois fois sa ronde dans ce petit cercle, afin que chacune à son tour lui paye ce qu'elle lui doit... Oh! voilà trop de choses! s'écria Mlle Hélène... Non, non, dirent les autres; vous n'êtes pas la plus forte contre nous, quoique vous soyez la plus grande, et peut-être la plus aimable et la mieux faite; c'est précisément pour cela que nous voulons voir votre obéissance... Allons, dépêchez-vous et ne manquez à rien... Toute cette cérémonie me regardait bien autant que Mlle Hélène; mais je pris mon parti de bonne grâce : je ne résistai à rien... Elle me prit... elle me coucha au milieu du rond... elle releva bien proprement ma robe, ma jupe et ma chemise... elle vint à moi sur les genoux... elle me caressa le derrière de cent façons... Elle prit mes fesses entre ses mains... et me lés baisa à vingt reprises...

Je me remis à ma place, bien curieuse de voir ce qu'elle

allait encore faire... Elle resta sur ses genoux, un instant, puis elle vint à quatre pattes et s'arrêta premièrement devant Victorine en lui présentant le côté... Victorine, aussitôt, la rapprocha d'elle le plus qu'elle put... Elle trousse la grande demoiselle Hélène... elle lui fait passer ses jupes et sa chemise par-dessus la tête... elle met à l'air son beau cul... car, en effet, il était fort beau... elle le manie... elle le patine... elle le claque de cent façons... Aussitôt cela fait, ses jupes et sa chemise rabattues, elle se présente dans la même posture à Clairon, qui la caresse et lui frotte les fesses tout de même et fait après retomber sa chemise et ses jupes, pour donner à la suivante le plaisir de les relever à sa guise... C'était Rosalie, que Mlle Hélène avait fouettée sur sa botte de foin au commencement de la scène et qui brûlait d'envie de le lui rendre... Rosalie rapprocha Mlle Hélène de plus près... Elle la rangea un peu de côté pour plus d'aisance... elle troussa beaucoup mieux que les autres n'avaient fait sa chemise, qu'elle attacha avec deux épingles... et la voilà qui la chatouille par devant... qui lui vergette le derrière... et la claque de tout son cœur... En quittant Rosalie, elle se trouva devant Agathe, qui la prit à bras-le-corps... et s'en divertit tout autant... Puis, enfin, elle se trouva devant moi, toujours à quatre pattes... et le cul tout découvert... Je passai le bras gauche autour d'elle pour m'en assurer... puis... je restai un petit moment à considérer ce que j'avais là sous mes yeux... et dans mon pouvoir, les fesses nues de cette belle et grande Mlle Hélène, notre prétendue sous-maîtresse, qui, à la faveur de mon ignorance, m'avait traitée comme une enfant... Oh! vous me le paierez!... lui dis-je... Je la prends... je la serre auprès de moi de la main gauche... je lui chatouille le ventre de la main droite... je lui patine les fesses, je les pince... je les frotte... je les claque... Elle se remue sous

moi... le feu me monte au visage... l'ardeur du plaisir me transporte... je la claque des deux mains... Ma gerbe de foin se défait... je tombe le nez sur sa croupe... je la baise... je lui veux baiser les fesses... je les mords... et la voilà tout en colère... Quoi! vous me mordez! dit-elle... Là-dessus, elle me prend... elle me trousse... et me fouette bien fort... Clairon s'en mêle, qui nous patine et nous fouette toutes deux... Agathe survient, qui trousse Clairon tout au plus vite et lui en fait autant. Victorine se jette sur Agathe... et Rosalie sur Victorine... Chacune tient la sienne et en fait ce qu'elle veut.

Nous nous relevâmes bientôt : après, nous nous rajustâmes pour rentrer à la maison, et alors toutes ces demoiselles me dirent : Auguste, te voilà reçue ; tu es des nôtres ; tu en sais à cette heure autant que nous.

THÉRÈSE

Auguste, je ne reviens pas de mon étonnement ; qui pourrait imaginer dans une maison comme celle-ci de telles folies, un libertinage pareil ?

AUGUSTE

Libertinage, soit ; à la bonne heure... après... quel mal cela fait-il?... Aucun. Au contraire, cela fait que nous nous aimons, que nous nous amusons sans qu'on le sache, et que ces badinages-là nous tiennent le cœur gai et nous empêchent de sentir l'ennui d'une clôture.

THÉRÈSE

Cela fait un autre bien : cela familiarise à montrer son derrière sans honte et à redouter d'avoir le fouet tout de bon, n'est-ce pas ?

AUGUSTE

De qui, le fouet tout de bon ?... des sœurs converses ?

THÉRÈSE

Oui.

AUGUSTE

Elles prennent de bonnes verges, celles-là ! Mais on leur envoie d'avance tout son argent, moyennant quoi la Giron vous lève la chemise à moitié ; on laisse pendre un coin de jupe, on ploie les reins, on retire le derrière, on fait trousser autour toutes ses hardes, en sorte que la Taupin fouette sur les jupes ou la robe et que les mères croient bonnement qu'on vous donne sur les fesses. Je n'avais pas cette ressource-là dimanche, que la mère elle-même me tenait et me troussait à plaisir. La petite coquine de Monique t'en dirait des nouvelles, puisqu'elle regardait par le trou. Je lui rendrai cela. Au reste, la mère ne me fit pas grand mal ; mais quand elle pourrait m'en faire, cela ne m'empêcherait pas de l'aimer.

THÉRÈSE

Ma chère amie, que tu me donnes d'envie de prendre cette verge de lavande et de te rendre ce que tu m'as fait ! Lève-toi de dessus ce sopha.

AUGUSTE

Ma petite Thérèse, que j'aime à t'envisager d'aussi près et à mon aise !

THÉRÈSE

Vraiment, oui, à ton aise, bien assise pendant que tu me tiens debout entre tes jambes et que tu me claques à ta volonté. Lève-toi donc pour voir.

AUGUSTE

Que j'aime tes grands yeux bleus, avec ces belles paupières ! Qu'ils sont doux et amoureux !

THÉRÈSE

Avec cela, ma chère amie, ils n'ont pas le feu des tiens, et cela ne te manquera jamais.

AUGUSTE

Que j'aime ton tour de visage ; que tu as la tête belle et bien posée ! Les jolies oreilles ! le beau cou ! les belles épaules ! les charmants petits tétons ! On les distingue déjà et plus que les miens. Donne, que je les baise ! Que tu as la peau blanche ! qu'elle est fraîche ! Ah ! que j'aime à t'embrasser !

THÉRÈSE

Ma chère amie, tu me serres beaucoup, tu m'empêches de te baiser aussi, et je le veux, car je t'aime de tout mon cœur... Oh ! que je te rende ce baiser-là... encore !... Tu te moques de moi... C'est toi qui es à manger ! Tes yeux noirs et flambants, ton nez en l'air, toute ta petite physionomie est si vive et si piquante, qu'on en deviendrait fou ! On n'a pas tort dans la maison quand on dit que je ne suis que la belle et que tu es la jolie.

AUGUSTE

Si je le suis, c'est pour te plaire... Tiens... je t'aime que j'en extravague !... J'enrage quand j'entends dire qu'on va marier cette petite fille-là !

THÉRÈSE

Eh bien ! ton tour ne viendra-t-il pas ?

AUGUSTE

Je t'en réponds qu'il viendra et qu'aussitôt que je serai sortie de ce chien de couvent, j'irai voir Mme la comtesse de..., qui sera toujours à mes yeux ma belle Thérèse.

THÉRÈSE

Sans doute. Oh ! que je te recevrai bien !

AUGUSTE

J'irai la voir dans ses atours magnifiques et qui ne m'intimideront pas.

THÉRÈSE

J'y compte bien, et que tu auras toujours les mêmes droits sur moi.

AUGUSTE

Oui, morveuse, le droit d'examiner votre conduite, et, si je ne la trouve pas bonne, de m'en prendre à ce derrière-là.

THÉRÈSE

Il y a une heure que tu me claques; ne veux-tu pas te lever? cela m'impatiente.

AUGUSTE

Est-ce que tu veux me voir? Je ne suis pas mal faite. Tiens, me voilà debout. Allons, baise-moi. Ah! petite novice, tu me trousses tout doucement.

THÉRÈSE

Attends, attends; tourne-moi le dos, j'en viendrai bien à bout.

AUGUSTE

Fort bien, vraiment, fort bien! Voilà mon derrière, le voilà lui-même; il prend le frais. Cela est délicieux. Ah! ah! tu te mets à genoux?

THÉRÈSE

Oui, pour le mieux voir. Ah! Auguste, que tu es bien faite.

AUGUSTE

Lève donc, innocente: tu ne vois pas ma chute de reins... là!... bon!... Ah! que j'ai frais! que cela me fait de plaisir!... Tu baises mes fesses!... je t'en sais bon gré!

THÉRÈSE

Me permets-tu de te donner un peu le fouet à la lavande?

AUGUSTE

Oh ! tant que tu voudras ! c'est ce qu'il me faut. Attends, que je me couche à demi sur le pied du lit. Me voilà bien. Trousse, trousse ! je ne veux rien te cacher... Me trouves-tu bien ?... Oui, car tu me baises... Allons, allons, quelques petits coups !

THÉRÈSE

Non ; je ne saurais m'y résoudre ; j'aime cent fois mieux te caresser !

AUGUSTE

Relevons-nous donc... Eh bien ! es-tu contente de moi ?

THÉRÈSE

Ah ! si je le suis !...

AUGUSTE

Voilà le goût venu. Prends-y garde. Je gage que tu voudrais à cette heure que Monique, Henriette ou Rose, ou quelques autres fussent ici pour leur en faire autant.

THÉRÈSE

Ma foi, je crois que oui. Cela me divertit tout à fait.

AUGUSTE

Viens ça, jetons-nous sur ce lit.

THÉRÈSE

Tu as raison : nous voilà mieux.

AUGUSTE

Il s'agit ici d'une autre affaire. Voyons, montre-moi un peu ce que tu portes en mariage à ton époux.

THÉRÈSE

Ah ! Auguste... Où mets-tu ta main ?... Pour mon derrière, à la bonne heure ! mais pour ce côté-là, penses-tu que ce sont des sottises terribles ?... Non, non, je ne veux pas !... Voilà mon derrière, à la bonne heure ! tant qu'il te plaira !

Je veux rester sur le ventre ; je ne veux pas que tu me retournes.

AUGUSTE

Oh ! je vous retournerai, belle mariée.

THÉRÈSE

Ah ! que fais-tu ?... Eh bien ! eh bien ! voilà mes cuisses, puisque tu m'y forces.

AUGUSTE

Belle mariée, ôtez la main... ôtez !... Ah ! qu'on a de peine !... Eh ! la nigaude qui se cache le visage.

THÉRÈSE

Tu me fais là un tour que je ne te pardonnerai point.

AUGUSTE

Le voilà donc ce bijou !... Eh ! la morveuse ! elle n'a que du poil follet... à peine as-tu chaud là... Attends, attends, il y a un bon remède !

THÉRÈSE

Que me fais-tu ?... Ah ! que tu m'échauffes ! je n'ai jamais rien senti de semblable... Ah ! que tu me chatouilles ! que tu me fais de plaisir !... que je voudrais bien te le rendre !

AUGUSTE

Tu le peux, ma chère amie. Fais-m'en autant... Bon !... vite, vite... un peu plus haut... Badine, badine !... Tu n'es pas bien au fait.

THÉRÈSE

Voilà donc, ma chère amie, comme toutes les femmes sont faites !... Nous avons donc toutes une petite ouverture placée de la même façon ?

AUGUSTE

Oui... il y en a qui l'ont un peu plus bas, d'autres un peu plus haut. La tienne, par exemple, est placée à ravir : j'ai vu bien peu de nos camarades l'avoir de même.

THÉRÈSE

Tu en as donc bien vu, de nos camarades?

AUGUSTE

Tant que j'ai pu.

THÉRÈSE

Et toi, comment te trouves-tu?

AUGUSTE

Moi?... pas mal.

THÉRÈSE

Cela me paraît, à moi, très bien... Et les hommes, ma chère Auguste, sais-tu comment ils sont faits?

AUGUSTE

Ah! qu'il y a longtemps que je cherche à le savoir!... Veux-tu que je te confie mon secret?

THÉRÈSE

Eh bien?

AUGUSTE

C'est que j'attends ici quelqu'un tout à l'heure qui me l'apprendra.

THÉRÈSE

Quoi? un homme!... Ah! je m'en vais donc; je n'oserai pas m'y trouver,

AUGUSTE

C'est le neveu de la tourière, il n'est que de notre âge. C'est elle qui me l'envoie. Tu vois bien que nous ne risquons rien.

THÉRÈSE

Et comment as-tu fait pour l'engager à une pareille démarche?

AUGUSTE

En lui donnant tout mon argent.

THÉRÈSE

Quoi! il va venir?

AUGUSTE

Elle me l'a promis... Mais, pour prendre patience... viens que je te caresse!...

THÉRÈSE

... Tu me fais mal!

AUGUSTE

... Eh bien! est-ce comme cela?... Y entends-je quelque chose?

THÉRÈSE

Ah! que cela va bien! que cela m'échauffe!... Je ne me reconnais plus... En voilà assez... en voilà assez, ma chère Auguste!... En vérité, nous faisons là des choses effroyables.

AUGUSTE

On frappe... Levons-nous... c'est lui!

THÉRÈSE

Je vais me cacher.

AUGUSTE

Que tu es sotte! Ne faisons seulement pas de bruit.

THÉRÈSE

Remets les verrous au moins.

AUGUSTE

Penses-tu que j'y manque?

DIALOGUE VI

LE MARQUIS, THÉRÈSE, AUGUSTE

LE MARQUIS

Bonjour, mademoiselle Auguste, je viens vous rendre visite.

AUGUSTE

Et comment êtes-vous entré ici, monsieur?

LE MARQUIS

Moi? Par la porte! Y a-t-il du mal à cela?... Qu'est-ce que c'est? vous me paraissez bien sérieuse, et cette demoiselle-là aussi, que je n'ai pas l'honneur de connaître.

AUGUSTE

Vous avez donc congé aujourd'hui au collège?

LE MARQUIS

Oui; c'est mon valet de chambre qui m'a amené jusqu'à la porte et qui doit venir me prendre pour me ramener.

THÉRÈSE

Auguste, écoute... un mot... Qu'est-ce donc que tu me faisais accroire d'un neveu de la tourière?

AUGUSTE

A son défaut, ne pourrait-on pas s'accommoder de celui-ci? comment le trouves-tu?

THÉRÈSE

Il est de la plus jolie figure du monde; il est charmant.. Mais qui est-ce donc?

AUGUSTE

Nous le retenons. Veux-tu que nous en fassions quelque chose?

THÉRÈSE

Mais... s'il allait se fâcher?

AUGUSTE

Laisse-moi faire.

LE MARQUIS

Eh bien! mesdemoiselles, vous êtes-vous tout dit? Puis-je être présentement de la conversation?

AUGUSTE

Monsieur, qui vous a fait si hardi que d'entrer ici?

LE MARQUIS

Mademoiselle, j'ai cru bien faire. La tourière m'a dit que vous étiez seule. Si j'avais su que cette personne était avec vous, je n'aurais pas pris tant de liberté.

AUGUSTE

Vous la trouvez donc belle, cette demoiselle?

LE MARQUIS

Oui, par ma foi, belle et très belle, et si nous en avions au collège une comme elle et une comme vous, je n'en voudrais jamais sortir.

AUGUSTE

Et que prétendez-vous faire, monsieur, ici, entre elle et moi?

LE MARQUIS

Je suis à vos ordres. Vous me commanderez ce qu'il vous plaira.

AUGUSTE

Thérèse, je gage que ce petit coquin a de mauvais desseins et qu'il voudrait voir comment nous sommes faites.

LE MARQUIS

Ah! mademoiselle, quel bonheur ce serait pour moi!... Quant à vous, Auguste, vous me l'avez promis, j'ose le dire devant votre amie.

AUGUSTE

Quelque jour, cela viendra... Oh! çà! Thérèse, que ferions-nous bien pour nous divertir?

LE MARQUIS

Voulez-vous, mesdemoiselles, que nous jouions à quelque jeu? Vous n'avez qu'à dire.

AUGUSTE

Je le veux bien ; jouons aux tapes.

THÉRÈSE

Je ne sais pas celui-là. Comment fait-on?

LE MARQUIS

Je le connais... N'est-ce pas celui où l'un se tient la tête appuyée sur l'autre, qui fait la borne, et, le corps courbé en cet état, présente sa main par derrière pendant qu'on lui tient les yeux fermés?

THÉRÈSE

Eh bien?

LE MARQUIS

On lui donne des tapes dans la main, et lorsqu'il devine celui qui l'a tapé, il le fait mettre à sa place.

THÉRÈSE

Ah! j'entends.

LE MARQUIS

Mais, à nous trois, nous ne saurions jouer ce jeu-là.

AUGUSTE

Pourquoi?

LE MARQUIS

Ne voyez-vous pas qu'il faut que l'un de nous fasse la borne, qu'un autre se mette en posture de recevoir les tapes?... Il n'en resterait qu'un pour en donner; il ne serait pas difficile de le deviner.

AUGUSTE

Oh! quand nous ne sommes que trois, voici comme nous faisons, nous autres : il y en a une qui fait la borne, l'autre qui appuie la tête sur elle et qui tend le derrière pour recevoir les tapes, et la troisième, qui les applique, donne à deviner de quelle main, si c'est la droite ou la gauche, et si on l'a deviné, la tapeuse est mise à la place de celle qu'elle a tapée; et on est assez embarrassé pour deviner, parce que, dans l'intervalle, la tapeuse passe et repasse vite et vite les mains ensemble sur le dos et la croupe de celle qui reçoit et que la tape arrive toujours en surprise... Veux-tu en essayer?

LE MARQUIS

Voyons, je ne connais pas cette façon, mais je me mettrai bientôt au fait.

AUGUSTE

Pour mieux faire, ôtons d'abord nos robes.

LE MARQUIS

C'est bien dit, et moi mon habit; il est si chargé de réseau qu'il m'étouffe.

THÉRÈSE

Moi, pourquoi ôterais-je la mienne? je ne veux faire que tenir celui ou celle qui tapera.

AUGUSTE

N'importe, ma mignonne, ôte toujours... Bon... Ah! friponne, tu as la taille fine... Oh! çà, Thérèse, il faut t'asseoir sur le pied du lit.

LE MARQUIS

C'est donc sur mademoiselle qu'il faut que je m'appuie la tête.

AUGUSTE

Oui, elle fait la borne, cela l'instruira.

THÉRÈSE

Me voilà toute prête.

LE MARQUIS

Allons! allons!

AUGUSTE

Thérèse, prends garde qu'il n'y voie : passe les bras par-dessus lui... bon; tiens-le bien embrassé. Là, fort bien!

LE MARQUIS

Il faut avouer, Auguste, que je présente une belle croupe. Allons, voyons donc si ce sera la main gauche ou la main droite qui me donnera la première tape : je gage que je la devine... Eh bien! où mets-tu donc ta main? que fais-tu donc? Ma cousine, ma cousine, tu me déculottes!

AUGUSTE

C'est que j'avais oublié de te dire qu'on ne joue ce jeu-là qu'à cul nu, et qu'au lieu de taper sur la main, c'est sur la fesse.

THÉRÈSE

Comment, Auguste, c'est là ce joli cousin dont tu m'as tant parlé?

AUGUSTE

Oui, vraiment, c'est lui.

LE MARQUIS

Me voilà tout de bon déculotté : tant mieux, tant mieux, puisque c'est à cul nu ! Chacun aura son tour... Ah ! ma cousine, comme tu me trousses !

AUGUSTE

Thérèse, tire à toi sa chemise et la retiens bien.

LE MARQUIS

Tu conviendras, ma cousine, qu'on ne peut pas le donner plus beau. Me voilà bien à ta discrétion : tu n'as qu'à taper.

AUGUSTE

Tiens, Thérèse, regarde ! Vois comme il a de jolies fesses.

LE MARQUIS

Ma chère Auguste, tu les manies à ton aise, fort bien ! tu me les brosses à merveille. Mais tape donc d'une main, si tu l'oses !

THÉRÈSE

Auguste, je suis tout étonnée ; je croyais les garçons autrement faits que nous : c'est tout à fait la même chose.

AUGUSTE

Tâte comme il a la peau douce !

THÉRÈSE

Ma chère amie, fais-moi un plaisir.

AUGUSTE

Quoi ?

THÉRÈSE

Découvre-moi ton derrière, là, auprès de lui, trousse-toi.

AUGUSTE

Veux-tu nous comparer ?... Tiens !

LE MARQUIS

Mais moi, qui reste là, je veux voir aussi.

THÉRÈSE

Non, monsieur, non... Auguste!... Ma foi, il est aussi beau que nous !

AUGUSTE

Oui, mais attends... Tiens, vois-moi un peu plus haut... la chute des reins...

THÉRÈSE

Oh! tu l'as plus belle que lui !

AUGUSTE

Allons, allons, voyons ce derrière... Frottons, frottons !

LE MARQUIS

Fort bien!... fort bien!... tape donc... Ahi!... C'est la main droite.

THÉRÈSE

Non, c'est la gauche.

LE MARQUIS

Bon, bon.,. continue... Ahi!... c'est la droite pour le coup.

THÉRÈSE

Non, encore la gauche.

LE MARQUIS

Mademoiselle Thérèse, je compte au moins que vous ne trichez pas : je m'en fie à vous.

AUGUSTE

Ne remue donc pas tant... Tu gigotes comme quand on te donne le fouet.

LE MARQUIS

Oui, c'est une habitude que j'ai prise ; mais tu me frottes toujours les fesses et tu n'oses taper... Ahi!...

AUGUSTE

Quelle main ?

LE MARQUIS

Ma foi, je ne m'y connais plus... Allons, allons... Mais, je sens bien des mains sur mes fesses... Est-ce qu'il y en a plus de deux ?

THÉRÈSE

Monsieur, me croyez-vous capable ?

LE MARQUIS

A toi donc, Auguste ! tiens... je ne puis pas mieux me présenter... Ah !... c'est la main de mademoiselle, et je la tiens.

AUGUSTE

Quoi, tu te relèves !

LE MARQUIS

C'est la main de M Thérèse qui me tapait et que j'ai surprise, car la voilà !

THÉRÈSE

Ah ! que je suis malheureuse !

LE MARQUIS

Oh ! ma foi, mademoiselle, avec tout le respect que je vous dois, vous vous êtes mise du jeu, je vous y ai attrapée et c'est à vous, s'il vous plaît, à vous mettre à ma place, et Auguste fera la borne.

THÉRÈSE

Moi, monsieur, je n'en ferai rien.

LE MARQUIS

Mademoiselle, c'est la règle. Allons, ma cousine, assieds-toi sur le pied du lit et fais bien la borne, pour y appuyer la tête de Mlle Thérèse.

THÉRÈSE

Non pas, s'il vous plaît !

AUGUSTE

Allons, me voilà... qui veut venir?... approche-toi donc, petit vaurien, que je lève un peu cette chemise-là.

LE MARQUIS

Ah! voilà le beau côté, cela.

THÉRÈSE

Fi donc! Auguste, tu regardes le devant d'un garçon! c'est un crime au moins, et aussi grand que de montrer le sien.

AUGUSTE

Petit cousin, écoutes-tu Thérèse, qui fait la peureuse et qui doit coucher avec un homme dans six jours.

LE MARQUIS

Avec un homme?

AUGUSTE

Elle se marie.

LE MARQUIS

Elle en verra bien d'autres.

AUGUSTE

Thérèse, de quoi as-tu peur? tiens, vois comme c'est drôle

THÉRÈSE

Faites toutes les sottises que vous voudrez sur le pied du lit. Moi, je vais monter sur le chevet et m'y coucher et vous tourner le dos pour ne pas voir seulement ces vilaines choses-là.

AUGUSTE

Petit cousin, petit cousin... qu'est-ce donc que cela?

LE MARQUIS

C'est une guigui, mademoiselle. Prenez, prenez.

AUGUSTE

Et ceci, mon ami?

LE MARQUIS

Les guignes... ma petite reine... Tâte pour voir si elles sont mûres !...

AUGUSTE

Comme cela plie sous mes doigts !... On dirait... On m'avait toujours dit que les garçons avaient là un os.

LE MARQUIS

Tu le croyais donc ?

AUGUSTE

Oui, mais il y a une belle différence...

LE MARQUIS

Ma cousine, remue-le toujours...

AUGUSTE

Ah ! ah ! Thérèse !

THÉRÈSE

Laisse-moi, vilaine.

AUGUSTE

Thérèse !... tourne la tête ; regarde-le donc !

THÉRÈSE

Je ne veux pas.

AUGUSTE

Oh ! qu'il est joli, de cette façon-là...

THÉRÈSE

Ah ! Auguste !... comment te mets-tu ? Effrontée ! tu découvres ton ventre ! que vas-tu faire ?

LE MARQUIS

Mademoiselle, vous nous regardez donc ?

AUGUSTE

Approche, morveux... Couche-toi là...

LE MARQUIS

Tu as raison... m'y voilà !

AUGUSTE

Attends, que je relève toute ma chemise, que je te tienne presque nu... là... mon mignon!

THÉRÈSE

J'ai envie de m'en aller. En vérité, ce que vous faites est un fort grand mal.

AUGUSTE

Tu as bien tort : si tu ne te mets pas au fait, ton mari te prendra pour une bête. Tiens, vois comme cela est drôle.

THÉRÈSE

Vilaine Auguste!

AUGUSTE

Pousse donc, petit chien!... pousse donc!... fouette-le donc, Thérèse, avec notre verge; cela le fera peut-être avancer.

THÉRÈSE

Non, vous faites là de trop grandes infamies; je ne veux pas m'en mêler.

AUGUSTE

Mon petit ami, me voilà si bien! Je te le donne si beau!... Il ne tient qu'à toi... Pousse donc!... Pousse donc!

LE MARQUIS

Je fais ce que je peux : il n'y a pas moyen...

AUGUSTE

Ah! petit coquin! tu t'en vas... tu me quittes!... ta pauvre guigui n'a ni force ni vertu; nous n'en pouvons rien faire. La voilà devenue comme un bout de lacet... Tu n'es qu'un franc morveux... Va... tu n'es bon qu'à déculetter et qu'à fouetter. J'avais bien meilleure opinion de toi.

LE MARQUIS

Je te demande pardon, ma cousine, je n'ai jamais vu de fille ni ne m'étais encore essayé de cette façon-là. On pardonne une première fois; je réussirai mieux à une seconde. Si, par exemple, à cette heure, Mlle Thérèse voulait se mettre là, je t'assure que mon aiguille reviendrait bien vite.

AUGUSTE

Ah! Thérèse, j'entends, c'est qu'il t'en veut.

THÉRÈSE

Que me veut-il faire, à moi?

AUGUSTE

La même chose.

THÉRÈSE

Dieu m'en garde! Je ne suis pas si résolue que toi.

LE MARQUIS

Mademoiselle Thérèse, laissez-moi lever cela. Otez vos mains.

AUGUSTE

Allons, mademoiselle, puisque j'y ai passé, vous y passerez... Marquis... elle a le plus joli ventre et les plus jolies cuisses du monde... Tu vas voir... Allons, mademoiselle... Je crois que vous vous défendez!... A moi, petit cousin!

THÉRÈSE

De ce côté-là, je ne le veux pas, non, je ne le veux pas!... Tiens! je me fâcherai tout de bon!

LE MARQUIS

Eh bien! à la bonne heure! nous n'avons qu'à reprendre le jeu des tapes, qui nous divertira tout autant... Allons... allons... mademoiselle Thérèse, c'est à vous à recevoir à présent.

THÉRÈSE

A moi? Je n'étais pas du jeu.

LE MARQUIS

Mais vous vous en êtes mise; et la preuve, c'est que vous m'avez brossé et tapé comme Auguste, et que je vous ai attrapé la main.

AUGUSTE

Il a, ma foi, raison. Belle Thérèse, c'est à ton tour.

THÉRÈSE

Moi?... Je ne lui ai donné que deux ou trois tapes, parce que tu m'as fait signe de le faire pour l'embarrasser.

LE MARQUIS

Eh bien! oui, voilà le jeu.

THÉRÈSE

Je ne pensais pas que cela pût m'exposer à rien.

AUGUSTE

Tu y as été prise, ma chère Thérèse, il faut que tu t'y mettes.

THÉRÈSE

Je ne saurais m'y résoudre : songes-tu que je me marie incessamment? Si ton cousin allait dire cela quelque part, je serais perdue...

LE MARQUIS

Comment donc, mademoiselle, est-ce que vous me prenez pour un coquin?

THÉRÈSE

Non pas, monsieur.

LE MARQUIS

Jouez donc le jeu.

THÉRÈSE

Auguste, si ton cousin voulait faire la borne, tu pourrais, toi, me donner des tapes. J'y consentirais plutôt.

LE MARQUIS

Non pas, non pas, mademoiselle, c'est mon droit

THÉRÈSE

Cela me désespère... Monsieur, si vous vouliez bien, au moins, que ce fût par dessous la jupe et sans trousser.

LE MARQUIS

Ce n'est pas le jeu, mademoiselle.

AUGUSTE

Allons, il y a de la justice; il faut que tu te mettes comme il était.

THÉRÈSE

Comme il était?

LE MARQUIS

Oui, mademoiselle, s'il vous plaît.

THÉRÈSE

Ah! que vous me voulez de mal tous deux!... Il faut donc nous ôter de dessus ce lit, pour que je me mette comme il s'est mis.

AUGUSTE

Oh! que non! Nous sommes sur ce lit encore mieux qu'à terre. Tiens, tu vas voir. Je vais m'asseoir, moi, sur le traversin. Tu vois bien que cela me donne assez d'élévation.

LE MARQUIS

Elle a raison, elle est bien là.

AUGUSTE

Ma belle mariée, tiens-toi sur tes genoux, et viens à moi, entre mes jambes.

THÉRÈSE

Eh! voilà déjà ton cousin derrière moi, entre les miennes!... Ah!... il me trousse!

LE MARQUIS

Vous n'êtes pas bien, mademoiselle; baissez donc la tête et l'appuyez sur Auguste.

AUGUSTE

Cela est vrai; penche-toi, appuie, là, ton joli visage sur mes cuisses.

THÉRÈSE

Tu me mets la tête plus bas que je n'ai le derrière.

LE MARQUIS

Sans doute, et le voilà comme il faut pour jouer... Elle se dérange!... Ma cousine, tiens-là donc bien: je ne puis parvenir à la trousser comme il faut.

AUGUSTE

C'est que tu n'entends pas cela. Tu es grossier, et c'est là une demoiselle délicate qu'il faut trousser proprement.

THÉRÈSE

Tu te moques encore de moi. Trousse donc, trousse donc, puisqu'il le faut; voilà mon parti pris.

AUGUSTE

Cousin, est-elle bien à cette heure? Qu'en dis-tu?

LE MARQUIS

Ah! ma cousine, je n'ai jamais rien vu de si beau!

AUGUSTE

Ah! mon drôle, voilà ta guigui qui se dresse toute seule.

THÉRÈSE

Elle a beau se dresser, monsieur, vous ne me toucherez pas par devant.

AUGUSTE

Vraiment, dans cette posture-là, je le crois bien !... Mais pour ton derrière !...

LE MARQUIS

Ah ! ma cousine, que mademoiselle est grassette, qu'elle est blanche ! Ah ! quelles fesses ! quelles pommes de fesses !

THÉRÈSE

Mais, monsieur, vous baisez mes fesses à tout moment. Vous me maniez partout. Ce n'est pas là le jeu. Donnez-moi donc une tape, que je devine.

AUGUSTE

Attends, ma fille, que je m'allonge sous toi. Recommençons le petit jeu de tantôt, et laissons-le faire... Passe ton bras droit sous moi... avance cette main... ce doigt-là...

THÉRÈSE

Ah ! ma chère amie, que tu me chatouilles ! fais, fais !... ah ! que tu me donnes de plaisir !

AUGUSTE

Que tu travailles bien aussi !.., fort !... fort !... Ma mignonne, tu me ravis !

LE MARQUIS

Je suis pâmé d'aise, ma chère cousine.

THÉRÈSE

Auguste, en vérité, il me baise partout... Je crois vraiment qu'il me lèche... Ahi ! le chien ! il me mord ! Ah ! jerny ! où me la mets-tu ?... Ne pousse pas tant : tu me fais un mal horrible ; tu m'ôtes tout le plaisir que me fait ta cousine... Ah ! Auguste, continue !... Ah !... fort bien !... Ah !... chien... chien !... que tu me fais mal !... Ah !... que mes fesses me cuisent !... Ah ! ma cousine... le voilà entré, le

voilà dans mon corps!... il est comme un tison! ah!... que je souffre!

AUGUSTE

Redouble, redouble!... M'y voilà!... Ah! ah!... baise-moi!... baise-moi! cela est fini!

THÉRÈSE

Ahi!... ma chère amie!... j'ai la fièvre, j'ai le feu dans les reins... Ahi!... ahi!... je n'en puis plus!

LE MARQUIS

Ah! je l'ai fait, à la fin!... Les forces me manquent... Je m'évanouis de plaisir!...

AUGUSTE

Eh bien! nous voilà tous trois à nous regarder sans nous rien dire.

THÉRÈSE

Ah! malheureuse que je suis, que m'a-t-il fait?

AUGUSTE

Je crois bien qu'il t'a fait mal : mais avoue que je t'ai fait encore plus de plaisir.

THÉRÈSE

Je suis toute mouillée.

AUGUSTE

Et moi aussi; qu'est-ce que cela fait? Il n'y aura qu'à se laver.

LE MARQUIS

Ma charmante Thérèse, je vous en demande pardon; la beauté de votre corps m'a transporté... Je vous ai forcée, je vous ai violée; mais je n'ai pu faire autrement, et je vous en demande pardon.

THÉRÈSE

Auguste, ma chère Auguste, cela ne me laisse-t-il rien à craindre pour les suites?

AUGUSTE

S'il t'avait forcée par devant, c'était une autre affaire. Mais, par derrière, ce n'est rien.

THÉRÈSE

Tu m'en assures.

LE MARQUIS

Et moi aussi, mademoiselle, je vous en réponds. On n'a jamais fait d'enfants par là.

THÉRÈSE

Tu me consoles... Mais, pourtant, le derrière me cuit et me fait si grand mal !

AUGUSTE

C'est l'affaire d'une heure. Ce soir, il n'y paraîtra plus... Viens, ma Thérèse ; approche, cousin ; donne ta bouche et toi la tienne... Baisons-nous... encore !... aimons-nous bien !... Levons-nous. Allons, Thérèse.

THÉRÈSE

Je n'en ai pas la force.

LE MARQUIS

Moi, je ne suis pas pressé.

AUGUSTE

Allons, allons, il se fait tard : levons-nous pour le coup. Habillons-nous vite et nous séparons.

DIALOGUE VII

Mlle DE SE..., LA GOUVERNANTE

LA GOUVERNANTE

Enfin, mademoiselle, le voilà, ce grand jour ! Il faut songer à vous habiller.

Mlle DE SE...

Ah ! ma bonne, je n'en ai pas dormi de toute la nuit ; cela me trouble l'esprit. Je frémis en pensant que, ce soir même, je dois être livrée à un homme que je ne connais pour ainsi dire pas, qui va s'emparer de moi, m'emmener chez lui pour y vivre suivant ses volontés. Eh ? qui sait si j'y serai bien ou mal, et comment les choses tourneront ?

LA GOUVERNANTE

Vos réflexions ne sont pas hors de saison : j'ai appris des particularités...

Mlle DE SE...

Ah ! ma bonne, qu'est-ce qu'on t'a dit ? Apprends-moi vite ! Dis-moi donc ce que c'est !

LA GOUVERNANTE

Ma foi, je ne saurais m'y résoudre.

Mlle DE SE...

Ah ! ma bonne, tu me fais mourir ! est-il temps de me cacher quelque chose ? Ne sais-tu pas la confiance que j'ai en toi ? Qu'est-ce donc ? je t'en prie ! je t'en prie !

LA GOUVERNANTE

C'est quelque chose qui ne vous plaira pas et qu'il est bon, je crois, pourtant, que vous sachiez.

Mlle DE SE...

Eh bien ! eh bien ! donc ?...

LA GOUVERNANTE

C'est que M. le comte de... a une maîtresse.

Mlle DE SE...

Une maîtresse ! ah ! que dis-tu ?

LA GOUVERNANTE

Qu'on dit même être fort jolie.

Mlle DE SE...

Oh ! ma bonne, il ne m'aimera sûrement point, et je serai malheureuse !... Et quelle est donc cette maîtresse qu'on dit si jolie ?

LA GOUVERNANTE

Une demoiselle de l'Opéra ; et c'est là le fâcheux.

Mlle DE SE...

Comment ? explique-toi donc.

LA GOUVERNANTE

C'est qu'il fait pour elle de fort grosses dépenses, et vous ne savez pas encore que ces demoiselles de l'Opéra sont la ruine d'une maison.

Mlle DE SE...

Ma bonne, que m'apprends-tu ? J'en suis confondue. Quoi ! M. le comte de.... qui depuis huit jours vient au couvent m'assurer de sa tendresse et me marquer ses empressements, M. le comte, qui me parle d'amour sans cesse et

qui m'avait persuadée qu'il en avait pour moi, est un homme à maîtresses !... Ah ! que vais-je devenir !

LA GOUVERNANTE

Quelquefois, ce n'est pas un si grand mal : c'est suivant le caractère des gens. Il y en a qui ont des maîtresses et qui ont le bon esprit d'en dédommager leurs femmes par de grands égards et de bonnes façons. Mais il y en a aussi que ces sortes d'amour ne rendent que plus insupportables dans leur vie domestique. A tout prendre, il en revient toujours une petite consolation, parce qu'en général les femmes ont beaucoup plus de liberté avec ces hommes-là qu'avec ceux qui prétendent faire ce qu'on appelle un bon ménage et qui ne savent s'amuser ailleurs que dans leur propre maison. Et je ne sais pas si cela doit tant vous fâcher. Vous êtes si jeune et si belle que M. le comte sentira de quelle conséquence il est pour lui de ne pas vous donner le moindre chagrin. Il vous verra si bien à portée de l'en punir qu'il y prendra garde à deux fois.

Mlle DE SE...

Comment ! ma bonne, il faut que je me couche ce soir avec cet homme ! Cela me fait frémir. Il est bien sûr, du moins, qu'il ne me touchera pas.

LA GOUVERNANTE

Vous aurez bien de la peine à vous en garantir ; une jeune femme dans un lit, toute nue, n'a guère de défense. Cependant, je vous conseille de résister autant que faire se pourra, quand ce ne serait que pour lui faire sentir le prix de son triomphe et le bonheur d'avoir le plus joli pucelage qui soit... En votre place, je me défendrais durant huit jours !

Mlle DE SE...

Eh bien ! après ? Ne faudra-t-il pas toujours qu'il y vienne ? D'ailleurs, cela m'embarrasse beaucoup. Si je le

fâche à un certain point, je n'en serai peut-être que plus à plaindre : il se croira fondé à avoir des duretés. Je serai dans sa maison, en son pouvoir, loin de ma mère, à essuyer de mauvaises humeurs qui ne me rendront que plus malheureuse... Ah ! ma bonne, que je suis agitée de tout cela !

LA GOUVERNANTE.

Allons, allons ; il faut s'étourdir sur vos frayeurs et vous avez plus de frayeurs que vous n'aurez de mal !... Vos nouvelles femmes de chambre sont là : elles veulent vous habiller, et il est temps. Vous allez être mise comme une jeune princesse. Je n'ai rien vu de si beau en ma vie que que tout ce que renferme la corbeille qui est là.

Mlle DE SE...

Il faut donc s'habiller.

DIALOGUE VIII

Mme DE SE..., LA COMTESSE

Mme DE SE...

Bonjour, ma chère fille, bonjour, mon enfant. J'attendais bien impatiemment que tu fusses éveillée, pour venir te voir la première et pour causer un peu avec toi.

LA COMTESSE

Ah ! ma chère maman ?

Mme DE SE...

Je comprends que tu n'aies guère dormi ni reposé : une première nuit de noces se passe toujours ainsi !

LA COMTESSE

Ah ! ma chère maman, je n'en puis plus ! tout ce que j'ai souffert est incroyable !

Mme DE SE...

Ce n'est rien, ma fille ; dans huit jours, tu y seras tout accoutumée.

LA COMTESSE

Ma chère maman, vous m'avez mariée à un homme qui n'est qu'un franc brutal.

Mme DE SE...

Comment ! mon enfant, qu'est-ce donc qu'il a fait ?

LA COMTESSE

Il m'a voulu violer.

Mme DE SE...

Ah ! je t'entends ; il a voulu par force ce que tu ne voulais pas de bon gré. Mais c'est ta faute ; il fallait t'y prêter ; c'est ton devoir : une femme ne peut, en conscience, refuser les embrassements de son mari. Mais, entre nous, dis-moi franchement ce qui s'est passé et je te dirai tout de même si c'est lui qui a tort ou toi.

LA COMTESSE

Non, ma chère maman, je n'ai pas le courage de vous conter ces vilaines choses-là.

Mme DE SE...

Dis-moi tout, mon enfant, dis-moi tout. Il y aura plus, entre nous, de quoi rire que de quoi m'étonner. N'ai-je pas passé par ces épreuves-là comme toutes les femmes du monde ?

LA COMTESSE

Vous savez, ma chère maman, que vous me déshabillâtes devant le monde, que vous me mîtes toute nue en chemise, et que vous me fîtes coucher dans ce lit, pendant que l'un emportait mes rubans, l'autre mes jarretières et qu'on faisait un sabbat épouvantable dans cette chambre ?...

Mme DE SE...

Oui, ma chère fille, et je remarquai bien que, pendant tout ce temps, tu soupirais et ne prononçais pas une parole, et j'en étais assez fâchée, d'autant que je m'aperçus aussi que ton mari n'avait pas l'air content. Cela nous fit même sortir d'ici beaucoup plus tôt. Mais comment est-ce qu'il débuta, lorsque nous fûmes partis ?

LA COMTESSE

Il acheva de se déshabiller bien vite et se mit à dire : Enfin ! enfin ! nous voilà délivrés des importuns et des mauvais plaisants. Je leur tiens compte pourtant de ce qu'ils ont fait, ajouta-t-il, madame, puisqu'ils vous ont forcée de vous déshabiller et de vous mettre dans mon lit. A quoi je repris : Monsieur, ce ne sont point eux, c'est ma mère toute seule qui l'a exigé de moi. Là-dessus, je le vis debout en chemise, comme un grand fantôme, et il entra tout de suite. J'étais interdite, effrayée : je ne savais où me mettre. Je me rangeai de l'autre côté, sur le bord, et laissai le lit presque entier à lui tout seul ; mais il vint bientôt à moi. Ma chère femme ! s'écria-t-il... Je ne répondis rien... Ma chère dame ! reprit-il... Eh bien ! si ces noms-là vous font peur, encore pour un moment, mademoiselle ! Mais ne me tournez pas le dos comme vous faites, et laissez-moi entrevoir votre joli visage, que j'y applique un baiser plein d'amour ! Monsieur, lui dis-je (car il me pressait), vous m'allez faire tomber de l'autre côté. Oh ! que non, reprit-il, et à l'instant il passa un bras sous moi, m'enveloppa de l'autre et me tira à lui au beau milieu du lit, en m'empoignant et me serrant très fort. Je fis un cri, il me lâcha. Et vite, moi, je m'enfonçai dans le lit presque jusqu'au pied. Eh bien ! eh bien ! me dit-il, où allez-vous donc vous perdre ? Est-ce pour m'éviter ? Voilà un beau projet ! Vous avez là, poursuivit-il, des terreurs d'enfant : elles sont pardonnables dans ce premier mouvement, mais vous en reviendrez. Ayez confiance en moi, vous me le devez, ma chère petite femme, comme à votre mari, et vous me le devez comme à votre amant : car je le suis aussi. Allons, reprit-il, ma chère petite maîtresse, puisque je puis vous appeler ainsi à bon droit, sans crime, ne me fuyez point ; laissez-vous approcher. A tout cela, je ne répondais rien, et il s'impatientait. Il me menaça

de jeter le drap et la couverture par terre si je ne revenais à lui. Je n'en fis rien. Il renversa tout au pied du lit et tomba sur moi.

M[me] DE SE...

Ma chère enfant, voilà vraiment une belle défense ; mais apparemment qu'elle finit là : c'en était bien assez !

LA COMTESSE

Non, ma chère maman, et j'avais mes raisons.

M[me] DE SE...

Mais enfin, quand il eut tout jeté à terre, il devint maître de toi apparemment ?

LA COMTESSE

Je m'étais entortillée dans ma chemise de façon qu'il ne sût par où m'attraper. Il me prit la tête seulement et m'échauffa le visage de vingt baisers qu'il me donna. Je lui criai qu'il me faisait mal, qu'il m'étouffait. Il m'en demanda pardon, il m'appela cent fois sa petite femme, sa chère moitié, sa belle mignonne, en me jurant qu'il m'aimait de tout son cœur. Il me pria, me supplia instamment de me désentortiller, de lâcher les mains, dont je tenais si bien ma chemise. Pour Dieu, disait-il, ôtez-les, ces mains : donnez-m'en plutôt des soufflets. Il avait beau dire, je me tenais toujours enveloppée de la tête aux pieds, comme un paquet. Madame, me disait-il alors fort froidement, je me respecte trop pour exercer ici aucune violence ; mais peut-être feriez-vous mieux de m'accorder librement une faveur que j'ai droit de vous demander, puisque vous me l'avez vous-même promise ce matin. Promise ! moi ! monsieur ! lui dis-je. Oui, reprit-il, madame, à l'église, ce matin. Vous y avez entendu ce qu'on vous a dit. Non, monsieur, répliquai-je, je n'entends pas le latin. Là-dessus, il me sermonna ; il s'étendit sur les devoirs d'une femme envers son

mari ; il voulut me persuader que nous n'étions l'un à l'autre et couchés ensemble dans ce lit que pour nous unir de corps et d'âme, comme deux moitiés qui forment un tout. A quoi je répondis toujours que je n'en ferais rien ; que si je me trouvais dans son lit, c'était par obéissance pour vous, ma mère, qui m'y aviez contrainte ; que j'en étais assez fâchée et que je le croyais trop honnête homme pour vouloir encore augmenter ma douleur. Comment ! madame, s'écria-t-il, voilà une bizarrerie bien singulière et qui m'étonne extrêmement après tout ce que j'avais lieu d'attendre de nos conventions précédentes et des discours les plus affectueux du monde que vous m'avez tenus dans votre couvent. Ces discours, madame, reprit-il, n'étaient donc pas sincères ? Eh ! pourquoi me les avoir tenus ? Ils étaient sincères, monsieur, lui répondis-je à demi-voix, et je n'ai jamais menti... D'où vient donc, madame, ce changement étrange ? Personne, lui dis-je, monsieur, ne peut s'en rendre compte mieux vous. Ah ! reprit-il, je respire ! Ce n'est point ce que je pouvais craindre ; je vois que c'est apparemment quelque tracasserie qu'on a déjà voulu nous faire. Il revint sur moi ; il redoubla ses caresses ; il chercha à me baiser partout ; il m'attaqua de tous les côtés, il me fit rouler sur le lit ; il fit ses efforts pour arracher ma chemise de mes mains, et il y parvint. Puis il me fit déplier le corps malgré moi ; il me renversa, il me coucha sur le dos, bon gré mal gré. Je sentis qu'il était le plus fort, je m'écriai : Monsieur, vous me faites un mal terrible ; vous m'écrasez ! Il eut peur : il se retint. Je m'échappai, je sautai à terre. Ma bougie de veille m'éclairait. Je me sauvai là-bas dans le coin et fus me mettre dans ce fauteuil.

Mme DE SE...

Mais, mon enfant, je ne t'aurais pas crue capable de faire une telle résistance, et c'en était trop.

LA COMTESSE

Oh ! que nenni !

Mme DE SE...

Quel était donc ton but ?. . Et lui, enfin, que devint-il ?

LA COMTESSE

Il demeura seul sur son lit un moment, à se consulter sur ce qu'il avait à faire ; mais bientôt il se jeta du lit brusquement et vint à moi. Il se mit à genoux, il me fit de nouvelles instances et me pressa de revenir au lit pour l'intérêt qu'il prenait à ma santé.

Mme DE SE...

En effet, ma fille, toute nue dans ce fauteuil en pleine nuit ! C'était de quoi te rendre malade.

LA COMTESSE

Je lui déclarai pourtant que j'attendrais là le jour et que je ne remettrais pas le pied dans son lit qu'il n'eût fait une chose que je voulais de lui. Ordonnez, madame ! s'écria-t-il avec transport, que faut-il faire ?... Monsieur, lui dis-je, vous avez une maîtresse, je le sais... Moi ! madame, reprit-il avec chaleur, cela est faux, de toute fausseté. Monsieur, lui dis-je doucement, c'est une demoiselle de l'Opéra que vous aimez. Or, je prétends que vous la quittiez pour jamais, et je veux en avoir des preuves avant qu'il soit question de me soumettre à ce que vous pouvez souhaiter de moi.

Mme DE SE...

Comment ! ma fille, il a une maîtresse et tu savais cela ! ah ! que tu as bien fait de lui parler ainsi !... Eh bien ! mon enfant ?

LA COMTESSE

Ah ! maman, il me le nia avec tant de violence et avec des serments si terribles, qu'il m'en effraya et que je me laissai

persuader ce qu'il voulut, d'autant mieux que je me sentais toute refroidie et que j'avais peur de m'enrhumer.

Mme DE SE...

Il te fit donc consentir à te remettre au lit ?...

LA COMTESSE

Hélas ! oui, maman.

Mme DE SE...

Eh bien ?...

LA COMTESSE

Il ne me donna pas la peine d'y aller. Il passa un bras sous mes cuisses, l'autre sous mes reins : il m'enleva. C'était le vrai tableau de Pluton et de Proserpine. Il me porta et me coucha sur son lit, et, après avoir relevé au plus vite le drap et la couverture, il se mit dedans avec moi. J'étais tremblante, moins de froid que de peur : je m'enveloppai encore le mieux que je pus dans ma chemise ; mais il me l'arracha de force ; il me la retroussa, et je me sentis toute découverte, toute nue entre ses mains. Je serrais les cuisses de toute ma force. Mais j'eus beau faire, il se mit entre deux, il me prit brusquement les reins... Ah ! ma chère maman, je n'ose pas vous achever le reste.

Mme DE SE...

Dis toujours, mon enfant ; ne crains pas d'en trop dire, tu ne m'apprendras rien.

LA COMTESSE

Maman, c'est un monstre que cet homme-là ! Il ne voulait pas moins que me tuer.

Mme DE SE...

Comment ? ma fille, explique-toi.

LA COMTESSE

Il me tenait sur le dos, couchée de mon long, les cuisses ouvertes, sans pouvoir remuer... Je lui criai miséricorde !

Il était comme un extravagant, comme un furieux : il ne m'écoutait pas… Je faisais un petit mouvement du derrière, qui le faisait porter à faux et qui m'éloignait un peu de lui. Il revenait à la charge ; je recommençais et reculais toujours, pendant que lui s'avançait de même. De cette manière, je me trouvai enfin arrivée et assise sur le chevet du lit. Oh ! pour le coup, madame ! s'écria-t-il avec fureur, vous ne reculerez pas davantage. Là-dessus, il me prit par le milieu du corps ; il me serra dans ses bras de toute sa force. Il me fit, chère maman, des douleurs incroyables. Je me sentis déchirer ; je criai, je pleurai, rien ne le retenait. Enfin, il se retira tout à coup, et alors il me fit encore une nouvelle frayeur. Il soufflait, ma chère maman, comme un bœuf ; il me semblait tomber dans une sorte d'évanouissement.

Mme DE SE…

Ah ! ah ! ah ! ah !…

LA COMTESSE

Vous riez, maman !… cela est pourtant vrai.

Mme DE SE…

Mais il revint à lui bientôt après ?

LA COMTESSE

Oui, et ce qui m'étonna, c'est que ce n'était plus le même homme. Il avait l'air affaibli et la voix d'un convalescent. Je pris le temps pour lui reprocher la douleur qu'il m'avait faite : il m'en demanda pardon ; il me parut d'une affliction extrême. Je lui présentai que la nuit s'avançait, que je tomberais sûrement malade des secousses qu'il m'avait données s'il ne me laissait pas prendre quelque repos. Là-dessus, il m'embrassa et peu après, je crois, s'endormit.

Mme DE SE…

Tu ne le réveillas pas ?

LA COMTESSE

Je m'en donnai bien garde, et il a eu cette même attention pour moi ce matin : il s'est levé sans que je m'en sois aperçue.

Mme DE SE...

Au moins, mon enfant, t'es-tu un peu reposée ?

LA COMTESSE

Un peu sur le matin, lorsque la douleur qu'il m'avait faite a cessé. Mais, ma chère maman, il faut donc que je vous dise tout : c'est qu'outre la cuisson que j'endurais et qui m'empêchait de m'endormir, je sentais mes cuisses et ma chemise toutes mouillées, toutes poissées ; j'avais du dégoût de moi-même, au point que je n'osais me toucher. Vous ne sauriez croire l'inquiétude et le malaise que cela m'a causés.

Mme DE SE...

Ah ! ah ! ah !... que j'aime ton innocence !

LA COMTESSE

Mais, moi, je hais la malpropreté.

Mme DE SE...

Montre-moi ta chemise.

LA COMTESSE

Fi ! maman, cela vous ferait mal au cœur.

Mme DE SE...

Montre !

LA COMTESSE

Tenez... voyez... ah ! quelle horreur !

Mme DE SE...

Il y a eu vraiment du sang de répandu.

LA COMTESSE

Que pensez-vous de cela, ma chère maman ?

Mme DE SE...

Ne le vois-tu pas?... c'est que ton pucelage est perdu ; cela me fait comprendre que M. le comte n'a pas tout à fait perdu ses peines.

LA COMTESSE

Je ne sais pas, maman, mais cela me fait encore mal, et quand je songe que M. le comte reviendra avec ce même membre me faire la même opération, j'en frissonne d'avance.

Mme DE SE...

Ne t'alarme point, ma fille : tout le mal qu'il pouvait te faire est fait ; tu n'as plus à attendre de lui que du plaisir. Quelque jour, cela t'en fera beaucoup et tu me l'avoueras.

LA COMTESSE

Jamais, ma chère maman ; il faudrait que ce fut un membre beaucoup moins gros.

Mme DE SE...

Eh ! mon enfant, le temps ne vient que trop vite où ceux-là seuls sont les bons.

LA COMTESSE

Je vous entends, maman, c'est-à-dire que l'ouverture s'élargit.

Mme DE SE...

Eh ! mon enfant, brisons là-dessus. Or, çà, ce que je te demande, c'est de sauter au cou de ton mari aussitôt qu'il paraîtra et de lui faire mille caresses, dans ces premiers temps surtout. Il faut qu'il croie que tu l'aimes beaucoup, quand même ce sentiment ne te serait point encore venu. Ce n'est pas pour lui que je te demande cela : c'est pour toi, ma fille, pour te voir heureuse. Si les femmes savaient tout ce qu'on peut faire des hommes avec des

caresses, elles les mèneraient encore bien autrement. Je te conseille dès aujourd'hui de le tutoyer, par exemple, de temps en temps. Il faut que tu lui donnes à tout propos ton joli visage à baiser ; il faut que tu lui baises, toi-même, quelquefois la main. Ces petites marques extérieures sont des riens, mais qui peuvent de grandes choses sur l'orgueil des hommes : cela est sans conséquence, devant le monde, de la part d'une enfant comme toi, et cela fait des effets admirables sur un mari, qui a tout lieu de croire que ces petites indiscrétions sont les mouvements tout naturels d'un jeune cœur qu'il possède et qui a peine à se contenir.

LA COMTESSE

Ma chère maman voilà bien de la besogne.

Mme DE SÉ...

Ce n'est pas le tout, ma fille : je te propose de donner des marques d'amitié à ton mari, mais je te recommande d'en faire quatre fois davantage pour la marquise, sa mère. C'est une femme d'esprit, pénétrante, capable de haïr autant que d'aimer. Elle ne te connaît point : elle va faire une étude sur toute ta personne. Aime-la si tu peux ; mais si tu ne le peux pas, qu'elle s'y trompe, et pour cela, des caresses ; car, je te le répète, cela supplée à tout, quand même le fond serait douteux, parce qu'il n'est ni pénétration ni défiance qu'une caresse bien faite ne trompe et ne surmonte. Il faut que nous nous entendions toutes deux là-dessus. Tu verras combien je te ferai valoir dans l'amour-propre de ton mari et de ta belle-mère : je veux qu'elle t'adore, et lui aussi. En un mot, mon enfant, te voilà mariée, il faut être heureuse.

LA COMTESSE

Ma chère maman, c'est par excès de bonté pour moi que vous avez tant de prévoyance. Je suis si pénétrée de ce que

vous me dites que je le retiendrai bien... Qu'est-ce qu'on me fait faire aujourd'hui ?

Mme DE SE...

Aujourd'hui, vous allez à l'Opéra ; demain, vous vous reposerez et recevrez le monde, et lundi à la Comédie. Mais j'entends bien du bruit dans l'antichambre : c'est sans doute la compagnie qui s'impatiente et qui veut entrer ?

LA COMTESSE

Non, ma chère maman, que personne n'entre que mes femmes. Je veux, s'il vous plaît, qu'on me change de linge tout à l'heure et me laver à mon aise, avant de me présenter devant qui que ce soit.

Mme DE SE...

Tu as raison. Je vais les amuser en attendant.

DIALOGUE IX

M. LE COMTE DE..., CHONCHETTE

CHONCHETTE

Ah !

LE COMTE

Eh bien ! mademoiselle, vous fais-je peur ?

CHONCHETTE

Comment vous avisez-vous de venir ici, monsieur ? Je croyais que vous m'aviez quittée. Combien y a-t-il... ? un mois ?... que je n'ai eu de vos nouvelles ?

LE COMTE

Je vous ai écrit au commencement de mon mariage. Je vous ai expliqué les raisons...

CHONCHETTE

Je me soucie bien de vos lettres et de vos raisons quand je ne vous vois point.

LE COMTE

J'ai continué votre pension à l'échéance du mois.

CHONCHETTE

Je me soucie bien de votre argent quand je crois que vous ne m'aimez plus.

LE COMTE

Ah! Chonchette!... me croyez-vous capable de vous quitter? Vous savez que je n'aime rien au monde autant que vous. Si j'ai été un mois sans vous voir, comptez qu'il m'en a coûté plus d'inquiétude et plus de peine que je ne puis dire. J'ai eu vingt fois la pensée de prendre un fiacre ou de venir à pied tout seul ici ; mais je me suis vu observé de toutes parts, et d'autant plus qu'on sait dans ma famille que j'ai une inclination et que ma femme me la reproche tous les jours.

CHONCHETTE

Quoi! c'est donc vous qui avez une femme?

LE COMTE

Hélas! oui ; par obéissance. Je n'ai pu refuser cela à mes parents.

CHONCHETTE

Vous qui m'aviez tant promis que rien ne serait jamais capable de vous séparer de moi ; vous qui savez combien je vous aime et toutes les propositions que j'ai refusées pour vivre avec vous seul!... Que je suis malheureuse et qu'on est à plaindre d'être sensible et d'avoir le cœur fait d'une certaine façon! Allez! vous ne méritez pas tout ce que j'ai fait pour vous.

LE COMTE

Ma petite, je crois que tu pleures... Rends-moi plus de justice : tu verras que je suis incapable envers toi d'aucun mauvais procédé.

CHONCHETTE

Ingrat que vous êtes! Il y a un mois que je ne vous ai vu et que vous ne vous êtes occupé que de noces.

LE COMTE

Oui, et comme en un temps de noces on fait des galan-

teries aux amis que l'on a, ma petite, je t'apporte ton présent de noces aussi. Tiens, c'est ce diamant : mets-le à ton doigt, il ne le déparera pas.

CHONCHETTE

Perfide que vous êtes ; pensez-y bien : si vous me faites ce présent pour me donner en même temps mon congé, je vous déclare que je le jetterai dans le feu dès que vous serez parti.

LE COMTE

Non, ma chère petite : sois absolument sûre de moi, s'il est vrai que tu m'aimes toujours.

CHONCHETTE

Vous savez assez ma façon de penser et combien il faut que j'aime pour me résoudre à recevoir de quelqu'un. Mais moi, combien n'ai-je pas à craindre que vous ne deveniez amoureux de votre femme ? On dit d'ailleurs qu'elle est si belle, si belle !

LE COMTE

Elle est, pour une femme, plus belle même qu'il ne faut : ne l'as-tu point vue ?

CHONCHETTE

Vraiment si, à l'Opéra, dans les premiers jours de ce beau mariage. Vous souvenez-vous comme je dansai ? Je ne savais pas un mot de mes entrées ; j'étais toute distraite ; car voilà comme je suis quand j'aime bien : je n'en suis pas la maîtresse.

LE COMTE

Oh ! ne me dis pas cela, car, au contraire, tu dansas ce jour-là mieux que jamais... Tu fis de même de nouveaux pas qu'on applaudit si fort : je m'en souviens bien.

CHONCHETTE

C'était donc de colère et de rage : il est vrai que j'étais

toute troublée : au moins vîtes-vous bien que pendant tout le temps que je ne dansais point, je m'étais mise dans la première coulisse, vis-à-vis de vous, et que je jetais dans votre loge des regards furieux.

LE COMTE

Oui, ma mignonne, je remarquai cela aussi : j'en fus même embarrassé par la peur que j'avais que ma femme ne s'en aperçût et que cela ne lui fît de la peine, surtout après le propos qu'elle m'avait tenu.

CHONCHETTE

Moi, je me fiche bien de lui faire de la peine : c'est elle qui m'en a fait et qui m'en ferait bien davantage si elle m'enlevait tout à fait mon amant, car, au bout du compte, un mari et une femme ne sont rien l'un à l'autre que par un engagement de famille et un arrangement de fortune... Mais un amant et une maîtresse, ça fait une différence : c'est le sentiment du cœur qui parle ! Aussi, ne vivions-nous ensemble, depuis trois mois, que dans ce goût-là. Nous passions d'heureux moments, avouez !...

LE COMTE

Il est vrai.

CHONCHETTE

Vous voilà, à cette heure, avec une femme : en êtes-vous mieux ?

LE COMTE

Ma foi, non...

CHONCHETTE

Vous donne-t-elle au moins bien du plaisir entre deux draps ? Elle doit être fort belle sous le linge ?

LE COMTE

Oui, elle est de la plus jolie figure qu'on puisse voir ; tout le monde l'admire.

CHONCHETTE

Et... dans le tête-à-tête, comment cela va-t-il? Je gage qu'elle ne le fait pas aussi bien que moi?

LE COMTE

Pardieu ! il s'en faut de beaucoup.

CHONCHETTE

Voilà le fait ; c'est qu'elle ne vous aime pas autant... et... elle se présente donc là comme une belle Vénus de plâtre?

LE COMTE

Ma foi, à peu près.

CHONCHETTE

Voilà comme sont toutes ces demoiselles de condition qu'on tire du couvent. Ça n'a point de tempérament ; ça n'a point de goût. Ah ! fi !

LE COMTE

Chonchette... veux-tu que nous en voyions la différence?

CHONCHETTE

Oui dà... Vous êtes un bon drôle ! je le croirais bien !... Non, non, s'il vous plaît... Dans un mois, à la bonne heure ; et encore, à condition que je vous verrai tous les jours ; car, si vous voulez que je vous le dise, c'est que je ne puis souffrir vos absences. Si vous saviez tout ce qui me passe par la tête, c'est énorme : vous ne devez pas en être étonné ; vous savez combien je suis jalouse et combien j'aime, quand je fais tant que de m'en mêler.

LE COMTE

Ma petite Chonchette, tu seras contente de moi, à tous égards. Mais, je t'en prie, abrégeons le terme ; passons dans le petit cabinet.

CHONCHETTE

Ah ! il est embarrassé... Et à propos de cela, je le suis assez moi-même.

LE COMTE

Qu'est-ce donc... Voyons... Ah ! ah ! cela me paraît vraiment beau.

CHONCHETTE

Beau et très beau, et pour rien. C'est de la vraie perse ; le meuble est tout neuf, la tenture, le canapé, quatre fauteuils, les portières, le tout bien doublé, tenez !

LE COMTE

Oui, vraiment. Et quels sont les gens qui se défont de cela ?

CHONCHETTE

C'est le plus grand hasard du monde. Quelque chose qui arrive, ça est inutile, il faut que je l'aie... Ça pour cent louis !... N'est-ce pas pour du pain ?

LE COMTE

Non, vraiment ! Cent louis !.,. C'est beaucoup trop.

CHONCHETTE

Vous ne savez ce que vous dites ; on me l'a estimé quatre mille francs. En un mot, je ne vous cache rien : j'en ai fait le marché. J'ai cinquante louis de mes épargnes que je veux mettre à ça ; restent cinquante autres qu'il faut que je trouve aujourd'hui, n'y en eût-il point... Si vous étiez en état de me les prêter, vous me rendriez la plus heureuse fille du monde. Mais cependant, si vos affaires ne le permettent pas, que rien ne vous gêne : je sais bien où je les emprunterai.

LE COMTE

Non, ma petite ; puisque tu as une si grande fantaisie de ce meuble, et qu'il ne te manque que cinquante louis pour l'avoir, je les ai précisément dans ma poche en un rouleau ; les voilà...

CHONCHETTE

Baisez-moi, vous êtes un homme charmant !... Du moins, je compte vous les rendre.

LE COMTE

Tu es folle... Mais... laisse donc, que je te baise tout de bon...

CHONCHETTE

Nenni, nenni ; pour aujourd'hui, ça ne se peut pas...

LE COMTE

Oh ! que si !... tu vas voir.

CHONCHETTE

Non, sérieusement, non ; je ne me porte pas bien.., j'attends quelque chose... laissez-moi, laissez-moi... Si vous m'aimez encore, ça se retrouvera, du reste.

LE COMTE

Mais... si j'étais libre ce soir, cela m'empêcherait-il de souper avec toi, du moins ?

CHONCHETTE

Ce soir ?... Mais... après tout... si ça ne vous fait rien.

LE COMTE

Quoi ?

CHONCHETTE

C'est que le président m'a demandé à souper avec Minutte et avec ce complaisant qu'il mène partout ! Je m'y suis engagée... Mais aussi, après un mois, un mois passé d'oubli de votre part, comment aurais-je pu prévoir que vous tomberiez ici ce matin ?

LE COMTE

Il est vrai, j'ai tort de ne t'en avoir pas prévenue. Mais n'y aurait-il pas moyen de rompre ce souper-là ?

CHONCHETTE

Oh ! non, ça ne se peut pas. Si c'était ailleurs, je pour-

rais me dispenser d'y aller, mais... chez moi... Et de plus ce souper-là a déjà été remis deux ou trois fois ; je ne saurais l'éviter aujourd'hui... Eh !... est-ce que vous n'oseriez y venir ?

LE COMTE

Si j'étais absolument sûr qu'il n'y eût qu'eux ?

CHONCHETTE

Oh ! c'est de quoi je ne vous réponds pas ; car, entre nous, je donne à souper à Mlle Minutte, mais vous entendez bien que c'est le président qui en fait les frais, du moins qui fait apporter les ragoûts et le vin de Champagne de chez lui, et vous savez comme il aime le fracas : il voudrait toujours avoir autour de lui le ban et l'arrière-ban ; c'est son humeur.

LE COMTE

Cela étant, je viendrai un autre soir.

CHONCHETTE

Mais quand donc ?... sera-ce encore dans un mois d'ici ?... En vérité, vous êtes impatientant.

LE COMTE

Peut-être dans cette semaine, et je t'en préviendrai d'avance.

CHONCHETTE

C'est bien pensé... Ah çà ! baisez-moi donc avant de vous en aller !... Mordieu ! tiens, si tu m'étais infidèle, je t'étranglerais !

LE COMTE

Non, ma petite Chonchette, je n'aime que toi dans le monde. Adieu, mon enfant, je me sauve.

CHONCHETTE

Attendez donc ! Vous êtes si pressé de me quitter ! Tenez, remplissez au moins ma tabatière avant de partir ; je n'aime

de tabac que le vôtre... Ah! petit père : la belle boîte que vous avez là! elle est, Dieu me pardonne, de pierre précieuse... Que je la voie donc!... qu'elle est bien montée! ça est admirable!

LE COMTE

C'est une pierre d'émeraude : ma mère m'en a fait présent l'autre jour.

CHONCHETTE

Je n'aimerais point ces sortes de tabatières-là pour mon usage ; on croit toujours que ça va se casser... Cependant... il me vient une idée : ce serait que vous voulussiez bien me la prêter, seulement pour ce soir, pour m'en donner des airs à souper avec ce robin. Au moins, ne comptez pas que je veuille vous la garder plus de vingt-quatre heures, car je n'en ai que faire, moi.

LE COMTE

Mais, petite, puisque tu n'en as que faire?

CHONCHETTE

Ah! c'est-à-dire, monsieur, que vous avez peur de me la confier; que vous avez peur que je ne la casse, ou même que je ne la garde. Vous avez raison, monsieur, d'en user de la manière : cela m'apprendra à vivre, je vous le promets.

LE COMTE

Tiens, folle... prends-la : garde-la deux jours si tu veux.

CHONCHETTE

Non, monsieur, vous êtes dans la défiance.

LE COMTE

Ce n'est pas cela; c'est que je suis embarrassé que dire à ma mère, qui voit que je m'en sers depuis qu'elle me l'a donnée. Mais tu la veux pour t'en divertir ce soir, et je te la confie de tout mon cœur.

CHONCHETTE

Non, monsieur, je suis trop vive et trop étourdie ; elle se casserait entre mes mains.

LE COMTE

Je compte bien que tu y prendras garde... Serre-la dans ta poche.

CHONCHETTE

Je vous réponds que si ce malheur-là m'arrivait, je vendrais jusqu'à mon cotillon pour en trouver une toute pareille, que vous ne vous en aperceviez seulement pas.

LE COMTE

J'entends du bruit... On frappe... Adieu, ma petite. Je m'en vais bien vite.

CHONCHETTE

Que vous êtes cruel de me quitter !... Adieu donc. Baise-moi, petit père... petit ami ; adieu, adieu !

DIALOGUE X

CHONCHETTE, MINUTTE

CHONCHETTE

Bonjour, mademoiselle Minutte. Comment te portes-tu, mon enfant!

MINUTTE

Fort bien, mademoiselle, à vous rendre mes devoirs.

CHONCHETTE

Viens-tu prendre du café au lait avec moi?

MINUTTE

Bien volontiers.

CHONCHETTE

Mon laquais est en commission, mais n'importe... Eh! ma mère!...

(LA MÈRE : Eh ben! qu'est-ce qui guia?)

Faites-moi du café au lait tout à l'heure... car elle le fait meilleur que chez Dupuis... et dites à Cécile qu'elle aille nous quérir bien vite des petits pains... Mais, je n'y pense pas, il y en a de tout fait... Ma mère, apportez-le-nous... Bon... Tiens, Minutte, approche-nous la petite table... fort bien! Voilà des tasses à choisir.

MINUTTE

Mademoiselle, je vais vous en verser.

CHONCHETTE

Non, je veux te servir.

MINUTTE

Je trouve, mademoiselle, votre appartement de plus beau en plus beau ; et vous occupez tout le carré ! C'est ça qui est gracieux ? On peut entrer et sortir par quelle porte on veut.

CHONCHETTE

Tu as pu le voir tout à l'heure : quelqu'un sortait par celle-là lorsque tu es entrée par celle-ci.

MINUTTE

Oui, mademoiselle, je m'en suis aperçue, et c'était même un quelqu'un de bonne mine. Apparemment un soupirant ? car vous en avez tant qu'il vous plaît, mademoiselle ; tout le monde vous adore, et surtout les personnes qui ont du goût.

CHONCHETTE

Oui, c'est un quelqu'un avec qui j'ai vécu trois ou quatre mois ; un fort honnête homme, qui s'est avisé de se marier depuis quelque temps, qui s'ennuie déjà de sa femme et qui, je crois, voudrait reprendre avec moi. Minutte, au moins, je te dis ceci en confidence.

MINUTTE

Vraiment, mademoiselle, je n'aurais garde d'en parler : ça serait de conséquence pour vous. Il y a un monsieur qui, je crois, ne le trouverait pas bon.

CHONCHETTE

Qui ?

MINUTTE

Ce monsieur qui est dans les affaires, dont je ne me souviens jamais du nom.

CHONCHETTE

Ce n'est pas celui-là qui m'embarrasse ; c'est ce petit gueux de Prévôt, à qui je donne plus d'argent qu'il ne mérite, qui, avec ça, se plaît à me contraindre et qui voudrait, Dieu me pardonne, rester mon amoureux tout seul !... Ah ! je l'aime bien ; mais ce n'est pas tout : il faut des rentes !... Et, à propos de cela, comment ton robin en agit-il avec toi ?

MINUTTE

Mais... pas trop bien.

CHONCHETTE

As-tu toujours ce lit de serge ?

MINUTTE

Mon Dieu oui, mademoiselle.

CHONCHETTE

Et cette vilaine tapisserie de Bergame ?

MINUTTE

Mon Dieu oui... Il me promet bien du damas, mais ça ne vient point.

CHONCHETTE

Il faut le quitter ! Qu'est-ce que ça signifie ?

MINUTTE

Il dit que son père ne lui donne pas d'argent.

CHONCHETTE

Belle raison ! il faut qu'il en emprunte.

MINUTTE

Ainsi fait-il ; mais il ne trouve pas tout ce qu'il voudrait, parce que, dit-il, on n'a point de confiance aux jeunes gens.

CHONCHETTE

Te paie-t-il régulièrement tes cent écus au commencement du mois ?

MINUTTE

Quelquefois, ça traîne ; mais je lui rends justice : quand il est dans ce cas-là, il jure comme un désespéré.

CHONCHETTE

Et les robes ?

MINUTTE

Oh ! j'en ai.

CHONCHETTE

Et le linge ?

MINUTTE

J'en ai aussi, et pas mal ; mais, pour l'argenterie, j'en suis encore à mes six couverts.

CHONCHETTE

Et combien y a-t-il que cela dure ?

MINUTTE

Nous en sommes au quatrième mois.

CHONCHETTE

Va, va, ma pauvre Minutte, tu n'as pas d'esprit, tu n'es qu'une bête !

MINUTTE

Vraiment, mademoiselle, je le sais bien, et que je ne serai jamais qu'une pauvre malheureuse !...

CHONCHETTE

Je ne te dis pas ça, mon enfant, pour t'affliger... Eh bien ! eh bien ! que fais-tu donc ? Tu vas jeter des larmes dans ton café... Va, va, achève ta tasse... Il y a du remède à tout... A ton âge, je n'étais guère plus avancée que toi.

MINUTTE

Mais vous, mademoiselle, vous êtes une fille d'esprit. Ça fait la différence.

CHONCHETTE

Eh bien ! tu n'as qu'à t'attacher à moi : je te donnerai

des idées; tu te tireras d'affaire comme les autres. Quand je t'aurai donné seulement deux ou trois claques sur le cul, tu ne te reconnaîtras pas... Ah! ah! tu ris à cette heure!... Allons, allons, puisque tu trouves le café bon, prends-en encore.

MINUTTE

Mademoiselle, en voilà deux tasses et deux petits pains.

CHONCHETTE

Encore, encore... là... rasade!

MINUTTE

Mon Dieu! mademoiselle, que vous êtes aimable! Aussi faites-vous tout ce que vous voulez.

CHONCHETTE

Moi, c'est que je me fiche de ça! il faut faire de même.

MINUTTE

Je ne demanderais pas mieux.

CHONCHETTE

Dis-moi, ce petit gueux de robin qui te fait si peu de bien, le crois-tu amoureux de la bonne façon?

MINUTTE

Oh! mademoiselle, je n'en puis douter. Premièrement, il vient chez moi trois ou quatre fois par jour; il y dîne souvent parce qu'il fait accroire à son père qu'il est chez d'autres robins. Il est plus gêné pour le souper. Il ne vient guère le soir que sur les onze heures; mais c'est pour y coucher. D'abord, il frise ses cheveux, puis il se met au lit avec moi; il me fait ça une fois et me saboule jusqu'à ce qu'il s'endorme; et à sept heures du matin, on vient le tirer du lit, ce qui le fait endéver et jurer quelquefois effroyablement. Son valet de chambre l'habille vite, vite; il

met sa robe avec une grosse perruque par-dessus ses papillotes, et tout aussitôt il va en fraise au palais.

CHONCHETTE

Diable ! ça fait un beau juge.

MINUTTE

Oh ! il est enragé d'en faire le métier ; il n'a de goût que pour la guerre, et il dit bien aussi que si son père mourait, il quitterait tout pour prendre ce parti.

CHONCHETTE

Il est fort riche, son père ?

MINUTTE

Oui, mademoiselle, je me suis laissé dire qu'il avait gagné plus d'un million au Missipipi ; et il est fils unique.

CHONCHETTE

C'est donc sa faute, s'il ne trouve pas d'argent pour te donner tout ce qu'il te faut. Et n'as-tu que lui ?

MINUTTE

Mais...

CHONCHETTE

J'entends des gens qui puissent te faire plaisir.

MINUTTE

Oh ! non, mademoiselle, il n'y a absolument que lui qui m'entretienne.

CHONCHETTE

Mais, ma petite, tu te conduis fort mal, dans ces commencements surtout ; tu devrais en avoir plutôt deux ou trois qu'un : les petits ruisseaux font les grandes rivières. Vraiment, il n'y avait pas six semaines que j'étais à l'Opéra sur le pied que tu y es aujourd'hui, que j'en avais quatre, moi. Il est vrai que ma mère menait cela au mieux ; elle avait toujours l'air fâchée ; elle faisait si fort la sévère que mes nouveaux ne venaient pas chez nous comme bon leur

semblait ; tantôt c'était l'un, tantôt c'était l'autre, et toujours en cachette et en bonne fortune. Je faisais sortir ma mère, il s'en présentait un ; ma mère revenait, je tremblais de peur ; je faisais cacher le monsieur, qui s'esquivait ensuite ; puis c'était de rire entre ma mère et moi, et tout cela payait à qui mieux mieux. Enfin, au bout de six mois, je me trouvai bien nippée de toutes pièces, avec plus de dix-huit mille francs d'argent comptant que j'ai mis à la tontine.

MINUTTE

Malheureusement, moi, je n'ai ni père ni mère : je suis toute seule.

CHONCHETTE

Bel embarras ! Tu n'as qu'à prendre une tante. Je te donnerai la Leroux, si tu veux, qui entend le ménage à merveille et qui n'est pas chère ; ce qui coûtera le plus, ce sera de l'habiller pour aller avec toi ; mais si tu la prends, il faut que tu la laisses gouverner ton ménage à sa fantaisie, car elle n'entend pas raison là-dessus ; et il faut encore que, devant le monde et devant tes amoureux surtout, tu lui paraisses soumise à toute épreuve, afin qu'on ne soupçonne rien. Et ne t'étonne pas s'il lui arrive devant quelqu'un de te quereller et de te détacher peut-être quelques taloches, pour qu'on voie visiblement qu'elle a sur toi de l'autorité et pour que tes amants se contiennent et ne se présentent chez toi qu'aux heures qui te conviendront. Voilà comme la drôlesse a commencé la fortune de cette Bibi que tu vois si superbe aujourd'hui et qui se croit si fort au-dessus de nous, parce qu'elle est devenue riche sans passer par l'Opéra.

MINUTTE

Diantre ! j'en ai bien ouï parler. Elle a équipage.

CHONCHETTE

Vraiment, oui, et surtout un valet de chambre avec qui elle en use comme la Leroux faisait ci-devant avec elle.

MIMI ETTE

Eh ! comment donc ?

CHONCHETTE

C'est que, pour peu qu'elle ait du monde chez elle à tout propos, elle lui donne vingt soufflets, autant de coups de pied au cul, afin qu'on ne se doute pas qu'il est son mari.

MIMI ETTE

Vraiment, mademoiselle, ce que vous me proposez là serait bien gracieux, et je prendrai la Leroux quand elle viendra.

CHONCHETTE

Tu verras le chemin qu'elle te fera faire et le talent qu'elle a pour arranger une partie, pour faire arriver l'un, renvoyer l'autre. Tu pourrais, avec la Leroux, avoir à la fois quatre entreteneurs plus amoureux de toi et plus jaloux les uns que les autres, que pas un d'eux ne s'en douterait ; et, par-dessus ça, les passades. Ah ! dame, c'est là son fonds.

MIMI ETTE

Les passades, mademoiselle ?

CHONCHETTE

Oui, vraiment : et c'est bien ce qu'il y aurait de mieux à faire si ça rendait bien : mais il y a malheureusement peu de personnes à qui elles conviennent ; la plupart de ces gens-là se mettent en droit de filer des semaines et des mois entiers sur un premier argent qu'ils vous ont donné : cependant, il s'en trouve, et, quelquefois, de magnifiques... Eh ! tu me fais souvenir que la Leroux m'en procura une

assez singulière, il y a trois semaines, et dont elle a eu, la coquine, dix bons louis d'or.

MINUTTE

Dix louis d'or, mademoiselle!... C'était donc un grand seigneur?

CHONCHETTE

Est-ce que je ne t'ai pas conté ça?

MINUTTE

Non, mademoiselle.

CHONCHETTE

Un soir, sortant de l'Opéra toute déshabillée (il faisait presque nuit), la Leroux m'arrêta en traversant dans la cour des cuisines et me dit : Mademoiselle, j'ai affaire à vous; il faut que je vous parle. Nous nous mîmes à l'écart. Mademoiselle, poursuivit-elle, il ne tient qu'à vous de me faire gagner dix louis d'or, et, si ça vous convient, il ne tiendra plus qu'à moi de vous en faire gagner cent... Je compris bien vite ce que c'était. Mais, la Leroux, lui dis-je, cela est-il bien sûr? car je n'aime pas, moi, à m'exposer mal à propos. Est-ce quelqu'un que tu connaisses bien? Oh! que oui, me dit-elle. Mais, repris-je, si c'est pour aller hors de chez moi, ça est inutile; j'y ai été attrapée une fois et, de ma vie, il ne m'arrivera pareille chose. Vous avez raison, me dit-elle, et j'ai déjà répondu de la manière, lorsqu'on m'a fait la proposition; en sorte qu'on est convenu que ce serait chez vous-même. Je lui demandai ce que c'était que l'homme en question. Ah! me dit-elle en riant, c'est un ruffian honteux, mais un vrai honnête homme et qui a plus de sacs de mille francs qu'il n'y a de pavés dans la cour; en un mot, il m'a dit que votre chienne de mine lui avait donné dans l'œil et lui tournait la tête et qu'il vous ferait présent de cent louis si vous vouliez seulement lui donner une fois à

souper, tête à tête, s'entend. Mais qui est-il? lui repris je; je veux savoir ça avant de m'y engager. La Leroux lui avait promis de ne pas m'apprendre son nom, mais elle ne se fit pas prier pour me le dire. Je sus donc par elle que c'était un abbé, et même un abbé de conséquence. Sur ça, je fis mes arrangements. Je donnai le jour et l'heure, au soir, entre neuf et dix. Il n'y manqua pas; la Leroux me l'amena. Comme j'y étais toute préparée, il me trouva bien mise et fort parée, mon appartement propre et des bougies partout. Il s'était déguisé en homme de guerre, mais il avait l'air si entrepris qu'il était aisé de le reconnaître et ce n'était pas là le meilleur. Oh! ma pauvre Minutte, que n'étais-tu là derrière un paravent! Tu aurais ri comme une folle de toutes les pauvretés qu'il disait... Mademoiselle, s'écria-t-il, vous voyez un homme transporté d'amour pour vous! Je vous ai demandé la permission de souper chez vous pour vous le dire; mais la présence de votre charmante personne me saisit l'âme et le cœur au point que je n'ai presque pas la force de m'exprimer. Monsieur, lui dis-je, prenez la peine de vous asseoir. Là-dessus, il se mit à faire l'éloge de mes grâces, de mes talents, de ma danse, en un mot, un galimatias où il se perdit et moi aussi. Ma mère servit le souper et se retira pour compter les cent louis que la Leroux lui avait donnés en entrant. Nous soupâmes. Mon dessein était de bien l'enivrer et de m'en divertir; mais à peine voulut-il boire deux coups en me disant qu'il ne soupait point, qu'il ne faisait que de dîner. Ça me donna furieusement de l'humeur, car que dire à cet homme qui considérait tous les morceaux que je mangeais, et de quoi lui parler, ne le connaissant pas? Je pris mon parti, je ne dis mot et l'écoutai bavarder à son aise. Il me raconta ses prouesses avec des dames de Versailles et de Paris; je croyais bien que c'étaient autant de mensonges; il m'en nomma pourtant quelques-

unes. Toutes ces histoires m'ennuyaient à périr, et cependant je le laissais dire, pour allonger le souper. Il fallut enfin se lever de table. Oh! alors, j'aurais voulu le savoir à tous les diables! Mais point du tout : voilà mon homme qui tombe à mes pieds! Je me remets dans mon petit fauteuil, et le voilà qui tend de grands bras pour me les passer au cou ; je le poussai si rudement qu'il tomba sur le cul. Monsieur, lui dis-je, faites-moi l'honneur de m'écouter : on m'a assuré que vous étiez un fort honnête homme et incapable de me faire du chagrin : c'est sur ça que j'ai consenti à la proposition que vous m'avez fait faire de souper chez moi. Mais, monsieur, si vous voulez que je vous le dise, c'est que, si j'ai le malheur d'être à l'Opéra, je n'en suis pas moins une honnête fille, et j'appartiens à des personnes de condition qui ne me reconnaissent pas au jour d'aujourd'hui, mais qui me recevraient à bras ouverts si je quittais, comme je compte faire bientôt. Eh! mademoiselle, s'écria-t-il, nous ne nous sommes pas donné rendez-vous à ce moment-ci pour parler de cette affaire-là. Monsieur, lui dis-je, c'est que, moi, ça est différent; je ne suis point faite pour ce métier-là. Si vous connaissiez ma façon de penser, vous me rendriez justice, et au lieu des propositions que vous voulez me faire, vous chercheriez à me consoler dans mes peines. Car, monsieur, continuai-je, je suis la plus malheureuse fille du monde de voir qu'on me confond avec ces demoiselles parce qu'elles sont mes camarades ; mais je vous assure que ça ne durera pas. Je vous avouerai même, si vous voulez le savoir, que je travaille à trouver un bon couvent pour m'y retirer... Pardieu ! s'écria l'abbé, ce n'était pas la peine de me faire venir ici et à l'heure qu'il est, pour me parler ce langage-là. Monsieur, lui répondis-je, ayez pitié d'une honnête fille qui ne veut pas se perdre. Mais, mademoiselle, reprit-il, j'ai donné cent louis. Monsieur, je

ne les ai pas reçus, car l'argent ne me fait rien. Si c'est ma mère, il faut qu'elle vous les rende. Oui-dà! s'écria ma mère de la cuisine où elle était : et le souper, qui le paiera? Moi, repartit l'abbé : retenez par vos mains ce qu'il faut. Oh! s'écria encore ma mère, il faut que je compte avec le rôtisseur et le pâtissier; ça ne peut se faire que demain. Mais, ma mère, m'écriai-je à mon tour, vous porterez donc le reste demain chez monsieur? Oui, dit-elle, il n'a qu'à m'enseigner son logis... Oh! interrompit l'abbé, je ne reçois point de femmes chez moi. Ma mère, repris-je, c'est que vous ne savez pas que monsieur est un homme de cour, et qu'outre ça, c'est un homme d'église. Eh bien! reprit ma mère brusquement, j'y enverrai le bedeau de la paroisse. Gardez, gardez cet argent, mademoiselle, me dit-il; ce n'est pas payer trop cher une bonne leçon. Cela m'apprendra à ne jamais me laisser prendre de fantaisie pour des bégueules de votre espèce. Je lui fis là-dessus une grande révérence et le vilain s'en fut.

MINUTTE

Pardi, mademoiselle, voilà ce qui s'appelle se tirer d'une affaire! Mais vous avez aussi tant d'esprit que ça est énorme; car vous faisiez devant lui la dévote qu'on pouvait bien s'y tromper.

CHONCHETTE

S'y tromper?... Par ma foi, je m'y trompais moi-même! Je crus un petit moment que je le pensais comme je le disais, au point que s'il s'était obstiné, je crois que j'aurais pleuré à chaudes larmes... Cela te fait rire?... et moi aussi... Allons, morveuse, achève ton café.

MINUTTE

Ah! mademoiselle, en voilà cinq tasses et autant de petits pains...

CHONCHETTE

Qu'est-ce que ça fait? prends-en encore.

MINUTTE

Je n'en puis plus... j'étouffe!

CHONCHETTE

Bon! bon!

MINUTTE

Encore, si c'était du chocolat!

CHONCHETTE

J'en reviens à ton robin. Tu devrais me l'amener quelqu'un de ces jours : je lui ferais une belle honte de te laisser aussi mal à ton aise. Il faut que ça n'ait pas de cœur.

MINUTTE

Dès ce soir, si vous voulez, mademoiselle, je lui manderai de venir me trouver ici.

CHONCHETTE

Oh! ce soir, ça ne se peut. J'ai une grande affaire. Je soupe ici toute seule avec quelqu'un fort aimable, à qui je veux faire voir ce beau meuble de Perse que j'ai là-dedans et ce diamant que voilà, afin que nous sachions ce que cela vaut.

MINUTTE

Mais, mademoiselle, est-ce qu'on ne vous a pas donné toutes ces choses-là?

CHONCHETTE

Oui, on me les a données; mais ce n'est pas là le tout : il faut qu'on me les paie.

MINUTTE

Ah! je vous entends, mademoiselle; c'est penser comme un ange, tout au mieux. Cela ne fait aucune différence entre ces messieurs qui viennent chez vous : l'un vous fait le pré-

sent et chacun des autres, en particulier, vous paie ce qu'il vaut. Ah! que c'est admirable!

CHONCHETTE

Ça n'est-il pas juste? Est-ce qu'ils n'en jouissent pas également quand ils viennent chez moi? D'ailleurs, ça fait qu'ils s'attachent à la maison; ça fait que chacun d'eux se regarde comme de moitié dans ce qui y est, et qu'ils y viennent tous avec plus de plaisir.

MINUTTE

Mademoiselle, ce monsieur que j'ai vu s'esquiver comme j'entrais ne sera-t-il pas l'heureux?

CHONCHETTE

Oh! non; pour celui-là, je ne lui demande rien d'aujourd'hui; il a payé son quantum, c'en est un autre avec qui je ne suis pas encore tout à fait arrangée, qui pourtant meurt d'envie de coucher avec moi, et ça pourra bien lui arriver ce soir.

MINUTTE

Ce soir, mademoiselle?

CHONCHETTE

Oui... pourquoi pas?

MINUTTE

Il sera donc bien aise; car si j'ose vous le dire, je m'imagine que vous le faites dans la perfection.

CHONCHETTE

Oh! oui; et il faut de la bonne foi! Dans ma façon de penser, je soutiens que, quand on fait tant que de se livrer à quelqu'un, il faut lui donner autant de plaisir qu'il en peut prendre. Ne penses-tu pas de même?

MINUTTE

Oui, mademoiselle; aussi quand je suis dans le cas de la

chose, je me présente à mon amoureux de si bonne grâce qu'il fait de moi tout ce qu'il veut.

CHONCHETTE

Ce n'est pas ça ; tu n'y entends rien,

MINUTTE

Comment donc, mademoiselle?

CHONCHETTE

Quoi ! tu te laisses trousser et enfiler tout de suite?

MINUTTE

Ma foi oui... Est-ce qu'il y a quelque chose de mieux à faire?

CHONCHETTE

Oui, vraiment, et ce plaisir-là n'est rien si on n'y met la sauce.

MINUTTE

Et quelle sauce, mademoiselle? Ah ! dites-moi donc.

CHONCHETTE

Premièrement, il y a la conversation.

MINUTTE

Oh ! quand mon robin est chez moi, nous causons assez de choses et d'autres.

CHONCHETTE

Mais, ce n'est point ça : il ne faut l'entretenir que de ton amour...

MINUTTE

Oh ! je n'en ai guère.

CHONCHETTE

N'importe... et surtout de ta jalousie.

MINUTTE

J'en ai encore moins.

CHONCHETTE

Ça ne fait rien ; il n'est pas besoin qu'on en ait, mais il

faut faire accroire aux hommes qu'on en a : il n'y a que ça qui les touche. Il faut leur reprocher tout ce qu'ils font, comme si on craignait qu'ils ne changent. Il faut les quereller ; il y en a même qui demandent à être battus. Et puis, après ça, on s'apaise un peu ; on se laisse approcher ; l'amoureux vous embrasse, vous fait cent baisers ; vous lui en rendez autant avec des invectives ; il s'enhardit, il vous met la main sous les jupes ; vous vous défendez ; il vous trousse ; vous criez un peu ; il vous jette sur le lit ; vous croisez les jambes, vous gigotez ; tout en même temps, vous le chatouillez, vous le pincez ; pendant qu'il se tourmente pour vous le mettre, vous l'égratignez, vous le mordez ; quand il entre, vous vous jetez de côté ; quand il y est une fois, vous vous trémoussez encore davantage ; et enfin, quand vous voyez que les yeux lui coulent et qu'il souffle en respirant, vous faites mine d'en faire de même : il faut alors souffler aussi, et puis se pâmer comme si on perdait connaissance... Voilà des façons qu'il faut avoir quand on veut persuader à un quelqu'un qu'on l'aime bien et qu'on a du tempérament. Et il y en a bien d'autres ; mais, dame ! ce sont des bottes secrètes.

MINETTE

Ah ! mademoiselle, que tout ce que vous dites là est admirable, et que je le retiendrai bien ! Je vous réponds que si mon amoureux vient ce soir, je le divertirai comme il faut.

CHONCHETTE

Tiens, ma petite, il faut rendre justice : en fait de paillardise, nous l'entendons au suprême, et les dames du monde ne sont que des bêtes auprès de nous. Aussi, ai-je ouï dire à plusieurs de mes amis que les hommes qui nous quittent pour s'attacher aux dames ne manquent jamais de s'en repentir, ou tout au moins de nous regretter. C'est que ces

grandes dames font ça par poids et mesures, et que nous autres; c'est cul par dessus tête. Et v'là le go!

MINUTTE

Ah! mademoiselle, vous dites des choses si spirituelles que j'en perdrais le boire et le manger pour vous entendre.

CHONCHETTE

Une autre fois, je t'en dirai davantage; mais je songe que j'ai à écrire trois lettres ce matin. C'est de l'ouvrage pour moi, qui ne sais pas trop bien l'écriture. Je m'en vais m'y mettre. Va-t'en, ma mignonne; viens me revoir demain.

MINUTTE

Je n'y manquerai pas mademoiselle. Permettez-moi de vous baiser cette main et de vous demander toujours l'honneur de votre protection.

CHONCHETTE

Adieu, adieu! Je t'enverrai une tante, ou la Leroux, ou une autre; compte là-dessus.

MINUTTE

Mademoiselle, je vous suis bien obligée de votre bonté: je vous assure de mes devoirs.

DIALOGUE XI

Mlle AUGUSTE devenue Mme DE RASTARD, Mme DODO

Mme DODO

Madame, je vous demande bien pardon : c'est que les gens m'ont dit que je pourrais entrer dès qu'il ferait jour chez Madame. Si Madame veut, je vais passer de l'autre côté et attendre que Madame soit levée.

Mme DE RASTARD

Non, non. Venez, la marchande ; je ne veux pas encore sortir de mon lit. Comment vous appelez-vous ?

Mme DODO

Madame, je m'appelle Dodo, pour vous rendre mes très humbles devoirs.

Mme DE RASTARD

Qu'est-ce que vous vendez ? Que portez-vous là dans ces boîtes ?

Mme DODO

Comme j'ai appris que Madame avait un goût parfait en toutes choses, je lui ai apporté des pommades et des essences comme il n'y en a pas dans Paris.

Mme DE RASTARD

Si elles sont de Grasse, je n'en veux point : elles ont peu de parfum et se rancissent d'abord.

Mme DODO

Vraiment, je n'aurais pas la hardiesse de les présenter à Madame si elles étaient d'ailleurs que de Naples et de Florence. J'ai l'avantage d'en fournir à tout ce qu'il y a de personnes de distinction, qui me connaissent bien et qui n'y regardent pas après moi.

Mme DE RASTARD

Vous avez raison : ces pommades sont fort bonnes et vos essences aussi. En voilà de cédrat et de bergamote à l'ambre qui me plaisent beaucoup. Combien ces douze fioles ?

Mme DODO

Madame, pourvu que vous les trouviez à votre goût, je n'aurai pas de dispute avec Madame pour le prix... Mais, dans cette autre boîte, voici des fleurs d'Italie, que jamais on n'a rien vu de pareil.

Mme DE RASTARD

Ah ! des fleurs ! Vraiment, il m'en faut ; j'en ai fait chercher dans Paris : on ne m'a apporté jusqu'à présent que des horreurs... Voyons... Vous avez raison, madame Dodo, elles sont fort belles et fort singulières.

Mme DODO

Madame, voilà des anémones, des œillets, des roses ; voilà de toutes espèces de petites fleurs de prairie. Ayez pour agréable de les examiner.

Mme DE RASTARD

Madame Dodo, je vous avoue que je n'en ai guère vu de ce goût-là. Faites-moi tout à l'heure l'assortiment d'un bouquet.

Mme DODO

Oui, madame, mais avec une condition, s'il vous plaît : c'est que vous prendrez en outre tout ce qu'il y a dans la boîte.

Mme DE BASTARD

Oh ! non pas : cela me ruinerait. Asseyez-vous là, Madame Dodo, près de moi. Donnez-moi la boîte, que je choisisse.

Mme DODO

Mais, madame, dans votre lit, vous n'avez pas assez de jour pour les distinguer comme il faut.

Mme DE BASTARD

Tirez un peu ce rideau... Bon... En voilà assez : j'y vois bien... En effet, elles sont admirables : c'est la nature même. Je ne sais lesquelles choisir par préférence ; je conviens que je regretterai celles que je ne prendrai pas. Si cela n'était pas bien cher, je les achèterais toutes ; j'en ferais la folie. Vous me regardez bien, madame Dodo ? Est-ce pour savoir ce que j'ai dans l'âme ? Eh bien ! je vous avoue qu'elles me plaisent infiniment.

Mme DODO

On m'avait bien prévenue que Madame était une des plus belles dames de Paris ; mais je vois par moi-même qu'on ne m'avait pas encore assez dit ; voilà ce qui me faisait prendre la liberté de regarder Madame.

Mme DE BASTARD

Madame Dodo, vous me dites des douceurs : c'est pour que je ne marchande pas. Voilà le jargon de toutes vous autres revendeuses à la toilette, qui, avec cela, nous vendez toujours les choses au triple.

Mme DODO

Pour moi, madame, ça fait une différence ; je ne les vends cher qu'à certaines gens, qu'à de vieilles femmes ou à des

laides ; mais quand j'ai le bonheur de me trouver chez de jeunes et belles personnes comme vous, madame, je donne tout au prix coûtant.

Mme DE RASTARD

Voulez-vous donc absolument que je sois belle, madame Dodo? dans mon lit! mise et coiffée comme me voilà! A peine ai-je seulement les yeux ouverts.

Mme DODO

Cela n'empêche pas, madame ; et si vous voulez que je prenne la liberté de vous le dire!...

Mme DE RASTARD

Non, non, madame Dodo, je ne suis point belle... Un peu jolie, et voilà tout!

Mme DODO

Je sais bien une maison où Madame a soupé avant-hier et où elle a fait la conquête de toute la compagnie.

Mme DE RASTARD

Ah! ah! est-ce que vous connaissez cette maison-là?

Mme DODO

Mon Dieu! madame, j'y suis comme si j'en étais.

Mme DE RASTARD

Et vous dites que j'ai fait des conquêtes?... Ma foi, ce n'était pas mon projet : les hommes qui y étaient n'en valaient guère la peine.

Mme DODO

Oh! les hommes, madame, je ne les compte pas. Belle merveille!

Mme DE RASTARD

Qui donc?... les femmes!... ah! ah! ah!...

Mme DODO

Oui, madame, elles vous ont trouvée charmante.

Mme DE BASTARD

Je leur en suis bien obligée. Elles étaient là cinq ou six : je n'y connaissais guère que la maîtresse de maison. Elles m'ont paru assez bien, assez aimables, excepté une, qui est d'une belle figure et de bon air, mais qui me déplaît horriblement.

Mme DODO

Je gagerais bien, madame, que je la devine : c'est Mme Copen.

Mme DE BASTARD

Oui, elle-même. Vous la connaissez donc ?

Mme DODO

Oh ! que oui, madame ; c'est une de mes meilleures pratiques.

Mme DE BASTARD

Eh bien ! elle ne sera pas la mienne.

Mme DODO

Vous êtes pourtant, madame, invitée à souper chez elle demain, avec la même compagnie.

Mme DE BASTARD

Oui, et cela m'a paru assez singulier d'une femme que j'ai vue dans cette maison pour la première fois, et qui ne me parla pendant tout le souper que pour me faire cette invitation. Je n'osai pas la refuser en face ; mais je compte bien m'en dispenser, et je l'ai déjà dit à quelques-unes des femmes que j'ai vues depuis et qui en doivent être.

Mme DODO

Il est vrai que Mme Copen n'est pas d'un accès bien favorable.

Mme DE BASTARD

Elle a un air de prude, un ton décisif qui me paraît insupportable. Qu'est-ce que cette femme-là ? n'est-elle pas fort riche ?

Mme DODO

Oui, madame, c'est une Flamande. Elle est femme de M. Copen, qui a fait la banque longtemps et qui la fait encore sans qu'on le sache. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il jouit de plus de cent mille livres de rente et que c'est une fort bonne et grande maison. Mme Copen, qui est la maîtresse et qui décide de tout, jouit de cela pour ainsi dire toute seule ; son mari n'y paraît presque point. Et voilà l'avantage qu'on a d'avoir des maris dans les affaires.

Mme DE RASTARD

C'est bien dommage qu'une créature comme ça, jeune encore et d'une figure aimable, jouissant d'une aussi grande aisance, en mette si peu dans son maintien et dans ses manières : car, avec tout le bien qu'elle a, comment peut-elle trouver quelqu'un comme il faut qui s'accommode de ses façons ? Elle avait avec elle un jeune homme qu'on m'a dit être le fils de son mari, d'un premier lit, qui m'a paru bien fait et joli : c'est apparemment là son souffre-douleur ?

Mme DODO

Madame, voilà le bouquet fait.

Mme DE RASTARD

Oui, madame Dodo, il est à merveille, il est charmant ! J'aime beaucoup mieux toutes ces petites fleurs-là que les grandes : cela est léger, cela badine. Combien cela, madame Dodo ?

Mme DODO

Madame, avec le reste ?

Mme DE RASTARD

Eh bien ! tout le reste de fleurs ?

Mme DODO

Madame... avec la pommade et les essences ?

Mme DE RASTARD

C'est trop de choses à la fois... cependant, il m'en faut... Eh bien ! qu'est-ce que pourrait me coûter le tout ?

Mme DODO

Le dirai-je à Madame en un mot ?

Mme DE RASTARD

Oh ! oui, sans surfaire.

Mme DODO

Madame... rien !

Mme DE RASTARD

Quoi !... rien !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme DODO

Cela veut dire, madame, que tout est payé et que je n'ai rien à demander pour cela.

Mme DE RASTARD

Comment donc ! C'est une galanterie qu'on me fait ? Cela est vraiment fort agréable ! Mais de quelle part, s'il vous plaît, madame Dodo ? car je vous déclare que je ne la recevrai pas que je ne le sache.

Mme DODO

C'est précisément, madame, ce qu'on m'a bien défendu de vous dire.

Mme DE RASTARD

Eh bien ! madame Dodo, remportez donc toutes vos affaires, je n'en veux point.

Mme DODO

Cela est bien désagréable pour moi, qu'on a chargée de cette commission-là... Mais aussi, a-t-on jamais refusé des essences et des fleurs comme celles-là surtout !... Madame, voyez donc encore ce bouquet.

Mme DE RASTARD

C'est ce bouquet qui me fâche, parce qu'il est vrai que les fleurs en sont admirables et que cela me siérait fort bien.

Mme DODO

Eh! madame, que ne le prenez-vous?

Mme DE RASTARD

Dites-moi de quelle part... Attendez, madame Dodo. Ne serait-ce point de quelqu'un des gens avec qui j'ai soupé avant-hier, car je vois que vous les connaissez beaucoup?

Mme DODO

Mais, madame, cela se pourrait bien.

Mme DE RASTARD

Oh! fi! madame Dodo! je ne recevrais pas une épingle de tout ce monde-là, à moins que ce ne fût de ce petit garçon.

Mme DODO

Je sais bien, madame, que tous les messieurs qui y étaient n'ont pas eu le bonheur de vous plaire.

Mme DE RASTARD

Oh! pour cela, non.

Mme DODO

Mais il ne s'agit ici d'aucun d'eux.

Mme DE RASTARD

Oh! madame Dodo, vous me mettez à mon aise. Si cette galanterie me vient de la part de quelqu'une des femmes, je la reçois fort volontiers. Il n'y a qu'à me dire son nom : cela ne mérite pas un mystère... C'est apparemment la maîtresse de la maison?

Mme DODO

Non, madame, je vous le jure. D'ailleurs, il m'est

défendu de vous la nommer : tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est une dame qui a pris pour vous la passion la plus extraordinaire du monde et que, si vous avez la complaisance de vous rendre demain au souper de Mme Copen (où elle ne manquera pas d'être), avec ce bouquet-là sur votre sein, vous la verrez peut-être se pâmer de joie devant vous.

Mme DE BASTARD

A cela ne tienne, madame Dodo! Je vous promets que j'irai et que j'y porterai mon bouquet. Comment donc! cela me divertira beaucoup. Voilà la première passion que j'ai faite depuis près d'un an que je suis mariée! Cela me rappelle mes folies de couvent. Oh! j'irai, j'irai! Je ménagerai cela comme il faut. Je soupçonne que cela pourrait bien être la petite Mme de Bri..., qui était à table auprès de moi et de qui je reçus toutes sortes d'amitiés ; si c'est elle, je verrai un peu ce qu'elle sait faire... Entre nous autres femmes, tout est sans conséquence : nous nous baisons, nous nous manions à la barbe des hommes ; ils n'y prennent seulement pas garde! Elle peut compter que je lui rendrai caresses pour caresses : j'entends cela peut-être mieux qu'elle! Il faudra sans doute éviter les regards de Mme Copen, car une prude comme elle trouverait, je crois, cela bien mauvais.

Mme DODO

Oui, madame, mauvais et très mauvais. Elle est colère, elle vous battrait toutes deux. Ne vous y fiez pas.

Mme DE BASTARD

Pourquoi donc?

Mme DODO

Pourquoi, madame? parce que voilà son bouquet, ses fleurs et le reste ; et qu'en un mot, c'est elle qui vous aime tant!

Mme DE RASTARD

Ah! ah! ah!... ah! ah! ah!... Mme Copen amoureuse! ah! ah! ah!... et de moi! ah! ah! ah!... il n'y a rien de si drôle! Ah! ah! ah! ah! ah! ah!... Ah! je meurs d'envie de faire ce souper-là... Eh!... dites un peu, madame Dodo, vous qui êtes si fort dans sa confidence, comment cela se passera-t-il? Ne sera-ce qu'une déclaration de sentiment? faudra-t-il lui accorder des faveurs? Conviendrait-il, pour une première fois, de s'abandonner tout à fait? Je crois que non. Si elle s'y obstinait, comment faire? car elle est plus grande et, je crois, plus forte que moi.

Mme DODO

Ah! madame, pourvu que j'y sois, il n'y a rien à craindre : toute grande et fière que vous la voyez, je la range comme une morveuse.

Mme DE RASTARD

Ah! que je voudrais voir cela!

Mme DODO

Je lui fais demander pardon quand je veux, sans qu'elle m'ait rien fait.

Mme DE RASTARD

Ah! madame Dodo, si je voyais cela, j'en mourrais de rire... Effectivement, vous êtes d'une grande taille; vous avez là de bon gros bras bien vigoureux.

Mme DODO

Pour vous dire la vérité, madame, c'est que j'ai trente ans passés et que je suis dans la force de mon âge.

Mme DE RASTARD

Et Mme Copen?

Mme DODO

C'est une enfant; elle n'a que vingt-cinq ans.

Mme DE RASTARD

Et moi donc, qui n'en ai que dix-huit, qu'est-ce que vous feriez de moi, si vous la traitez comme vous dites?... Mais contez-moi tout cela, madame Dodo ; qu'est-ce que vous lui faites donc, ou que vous fait-elle? Car je comprends, puisqu'elle est de ce goût-là, qu'elle ne laisse pas de s'amuser avec vous. Vous êtes une bonne grosse camuson, bien fraîche et de bonne mine.

Mme DODO

En vérité, madame, je ne puis pas trop vous en rendre compte, car tout dépend des fantaisies de Mme Copen, que je regarde comme ma maîtresse et qui a mille bontés pour moi.

Mme DE RASTARD

Mais encore! quelles sont ses fantaisies les plus communes?

Mme DODO

Mais, madame, c'est de s'amuser deux fois la semaine, soit avec des dames de ses amies qui sont du même goût, soit avec des filles que je lui trouve toutes les fois qu'elle en veut et qui sont instruites à cela. Mme Copen me donne ses ordres : tantôt elle en demande une habillée en religieuse, tantôt une autre déguisée en couturière, en paysanne, en savoyarde, quelquefois en garçon ; et tout cela joue au mieux le personnage que cela représente. Il n'y a rien dans le monde de si plaisant ni de si gracieux.

Mme DE RASTARD

Madame Dodo! madame Dodo!... Quoi! il est possible que cette Flamande, belle et froide comme une statue de marbre, soit capable de toutes ces folies!

Mme DODO

C'est précisément, madame, à cause qu'elle est d'un tem-

pérament si froid qu'elle a besoin de tous ces petits moyens-là pour se mettre en branle ; mais aussi, quand elle y est, faut voir comme ça va !

Mme DE RASTARD

Et... vous a-t-elle donné quelques ordres pour demain ?

Mme DODO

Oui, madame ; je dois lui amener demain une fille en garçon, qui est charmante dans cet équipage-là et qui a le propos aussi effronté qu'il se puisse.

Mme DE RASTARD

Et... à quelle heure ?

Mme DODO

Après souper. Nous nous rendrons dans son jardin ; nous l'attendrons là, au clair de la lune : elle viendra bien vite nous trouver, dès que tout le monde sera parti.

Mme DE RASTARD

Mais, si je vais y souper, moi, elle ne me quittera apparemment pas pour aller vous joindre ?

Mme DODO

Oh ! demain, madame, vous n'apercevrez rien de sa part : elle sera encore trop timide devant vous pour oser vous parler. Vous n'en tirerez peut-être pas deux paroles, parce qu'elle ne se figurera pas que vous soyez d'humeur à entrer dans ses folies.

Mme DE RASTARD

Mais ne puis-je pas, du moins, en être témoin et me cacher quelque part ?

Mme DODO

Ah ! madame, vous me perdriez si Mme Copen pouvait seulement le soupçonner. Savez-vous qu'elle me fait cent pistoles de rente ?

Mme DE BASTARD

Tout cela ne fait rien, madame Dodo : j'y veux être ! Je veux voir ce prétendu petit garçon ; je veux voir ce qu'il fera d'elle et ce qu'elle fera de lui : je saurai me cacher si bien...

Mme DODO

Cela ne se peut pas, madame, par une autre raison : vous savez que le souper doit se faire à sa maison de campagne, près de Neuilly ?

Mme DE BASTARD

Oui, mais je ne la connais pas, cette maison.

Mme DODO

Elle est très belle : il y a un fort grand jardin, où l'on peut se promener librement ; mais, de ce jardin, on passe dans un autre par une petite porte dont elle seule a une clef. Ce jardin n'est autre chose qu'un joli bosquet avec un appartement de bains : on y entre et on en sort par un petit chemin qui ne conduit à rien, et c'est par là que j'arrive. Ainsi, par conséquent, vous voyez bien, madame, qu'il vous serait impossible d'y entrer et que, quand même vous y seriez cachée, il ne serait pas difficile de vous découvrir.

Mme DE BASTARD

Quoi ! je ne verrai pas Mme Copen dans ses folies amoureuses ! Oh ! ça m'impatiente ! Je n'imagine rien de plus divertissant !

Mme DODO

Ni de plus secret, madame, comme vous voyez.

Mme DE BASTARD

Mais dites-moi donc comment faire ?

Mme DODO

Eh ! mais, madame..... si ça vous paraît drôle, que n'y

venez-vous tout de suite? ça lui ferait tant de plaisir; elle n'en aurait jamais eu de pareil!

Mme DE BASTARD

J'en ai, ma foi, presque envie, madame Dodo. Au bout du compte, puisqu'elle est amoureuse de moi, que me fera-t-elle? des caresses qui me réjouiront et que je lui rendrai bien; car elle est belle femme, au reste, d'une grande taille et blanche comme un lis. Il ne se passera guère entre nous que des polissonneries comme j'en ai fait au couvent; c'étaient là mes premiers goûts, et je n'ai pas encore eu le temps de les perdre... Allons, madame Dodo, je prends mon parti... Arrangeons cela. Comment conduirez-vous cette affaire?... D'abord, je compte que vous n'amènerez pas la petite fille déguisée.

Mme DODO

Madame, mais cela m'embarrasse, car Mme Copen me l'a ordonné, et elle y compte.

Mme DE BASTARD

Eh bien! je prendrai sa place.

Mme DODO

Oh! dans ce cas-là, tout ira bien... C'est-à-dire, madame, que vous vous habillerez en garçon?

Mme DE BASTARD

Oui; j'ai un habit de cheval qui est le plus joli du monde.

Mme DODO

Mais point de jupe, au moins!

Mme DE BASTARD

Non, non; je serai garçon de la tête aux pieds.

Mme DODO

Mais vous ne comptez pas paraître ainsi au souper? Cela demanderait des explications; et d'ailleurs, Mme Copen

n'aurait pas, en vous revoyant au petit jardin, la moitié du plaisir que toute cette surprise doit lui faire.

Mme DE RASTARD

Vous avez raison ; il faut qu'elle soit entière, et pour cela, je vais vous faire donner tout à l'heure mon habillement d'homme. Il faut que vous l'emportiez chez vous et que, demain, vous vous rendiez avec dans l'appartement du petit jardin. Vous m'y attendrez... Moi, j'irai souper comme tout le monde, et j'y serai bien mise, je vous en réponds, avec ce beau bouquet ! L'amour de Mme Copen me réjouit trop pour ne pas le servir... Mais que ferai-je de mon carrosse, de mes gens ? Voilà l'embarras.

Mme DODO

Madame, dès que vous serez arrivée, il n'y aura qu'à les renvoyer et dire qu'on vous ramènera... Moi, j'aurai dans le petit chemin un bon carrosse qui vous ramènera tout de bon aussitôt que vous le voudrez.

Mme DE RASTARD

Fort bien, madame Dodo : vous avez de l'esprit comme un ange... Je songe à autre chose : c'est à mon mari !... Mais cela ne fait rien : il est à Versailles, pour une affaire qui l'y retiendra deux ou trois jours encore.

Mme DODO

Nous convenons donc, madame, que je me rendrai demain au petit jardin sur les onze heures du soir, pour vous attendre, et qu'aussitôt que vous serez hors de table, vous ferez comme si vous vous en alliez, mais que vous descendrez dans le grand jardin.

Mme DE RASTARD

Oui, mais comment passer de ce jardin dans l'autre ?

Mme DODO

Que cela ne vous inquiète pas. La petite porte sera ouverte.

et vous me trouverez à votre rencontre; vous me suivrez, nous passerons et je refermerai la porte après.

Mme DE BASTARD

Voilà un projet bien fou!... Mais enfin, mon parti est pris : qu'en peut-il arriver?... Madame Dodo, n'oubliez rien de tout mon habillement d'homme... Quand Mme Copen me reconnaîtra dans cet équipage, elle en tombera à la renverse, si elle a autant de goût pour moi que vous le dites.

Mme DODO

Cela pourra bien être, et je serais d'avis, madame, que vous ne vous fissiez pas connaître d'abord. Il serait même bon qu'elle s'y trompât un petit moment et qu'elle vous prît pour la fille que je devais lui mener.

Mme DE BASTARD

Elle l'a demandée en garçon; je serai tout de même. Nous n'y allons qu'au clair de lune : je l'abuserai tant que je voudrai.

DIALOGUE XII

Mme DE RASTARD, Mme DODO

Mme DE RASTARD

Est-ce vous, madame Dodo ? je n'y vois guère.

Mme DODO

Oui, madame, c'est moi-même : suivez-moi le long de cette palissade ; quand nous serons au bout, nous tournerons tout court à gauche ; la petite porte est ouverte : nous y voilà dans le moment.

Mme DE RASTARD

Ne parlons point que nous ne soyons entrées... Est-ce là ? nous y sommes déjà ?... Ah ! c'est l'appartement de bains.

Mme DODO

Oui, madame ; je l'ai éclairé.

Mme DE RASTARD

Mais je ne veux point me tenir là : Mme Copen me verrait et me reconnaîtrait tout de suite.

Mme DODO

Vous êtes la maîtresse, madame ; vous n'aurez qu'à venir dans ce bosquet ; vous y avez des bancs de gazon à choisir.

La lune, depuis un moment, n'est pas trop claire ; vous ne serez reconnue qu'autant que vous le voudrez bien. Cependant, il n'y a pas de temps à perdre pour vous habiller : j'ai là toutes vos affaires.

Mme DE RASTARD

Vous avez raison, entrons dans ce salon.

Mme DODO

Ah ! madame, que vous êtes belle et magnifique ! La belle robe ! les belles pierreries !

Mme DE RASTARD

Et surtout le beau bouquet ! Je suis doublement aise de changer d'habit et de tout. Je n'ai jamais vu d'été aussi chaud ! Allons, allons, vite, vite, défaites-moi tout cela !

Mme DODO

Cela sera bientôt défait, madame. Otons d'abord le panier. Attendez, s'il vous plaît, que je passe les mains ; je dénouerai les cordons... Allons, crac ! voilà le panier à terre. Il en faut faire autant de ce jupon... Il ne tient pas mieux comme vous voyez.

Mme DE RASTARD

Mon Dieu, madame Dodo, vous êtes bien plus adroite que mes femmes... Mais débarrassez-moi de ma robe. Tirez, tirez !... Fort bien ! me voilà, ma foi, toute nue, au corset près. Il faut l'ôter aussi.

Mme DODO

Quel dommage de l'ôter, madame ! Il rend votre taille si fine ! il l'accompagne si bien !... Allons, le voilà bientôt défait aussi. Il faut qu'il parte comme tout le reste !

Mme DE RASTARD

Ma chemise d'homme, où est-elle ? La voilà ! Cela est-il fini ? Passez-la-moi !

Mme DODO

Ah ! où est Mme Copen, à présent que vous voilà toute nue, et où suis-je moi-même ? La tête m'en tourne ! cela ferait bander des pierres !

Mme DE RASTARD

Je vous passe le mot, ma chère Dodo ; tout est sans conséquence aujourd'hui... Donnez-moi donc ma chemise.

Mme DODO

Allons, madame, allons.

Mme DE RASTARD

Ah ! que cela est frais ! que cela est bon !

Mme DODO

Mais, madame, est-ce que vous voulez toujours vous tenir debout ? J'aurai quelque peine à vous passer votre culotte. Que ne vous asseyez-vous sur ce petit lit ?

Mme DE RASTARD

C'est bien dit... Venez... Voilà mes mules ôtées ! Ma culotte, vite ! Allons ! allons !... Voilà le difficile ! c'est d'arranger et d'enfermer toute cette chemise.

Mme DODO

Madame, il faut vous lever pour cela... Bon... je vais la mettre comme il faut. Pendant ce temps-là, ôtez vos diamants et vous décoiffez, s'il vous plaît.

Mme DE RASTARD

Je n'y pensais pas ; vous avez raison... Cela ne sera pas long.

Mme DODO

Elle est bien juste, cette culotte ! Voyons, on peut arranger votre chemise de façon que cela ne vous blesse pas la peau. Il faut la remonter jusqu'aux hanches pour que ça tienne...

Quel dommage de renfermer comme ça de si belles choses! Diable de culotte étroite!... Diable de chemise!... je n'en viendrai jamais à bout.

Mme DE RASTARD

Madame Dodo... Vous êtes une drôlesse! Vous me patinez, et voilà tout ce que vous faites.

Mme DODO

Eh! mais, madame... est-ce qu'on peut s'en empêcher?... Quand ce serait pour mon père, je ne ferais pas mieux.

Mme DE RASTARD

Finissons promptement. Si Mme Copen allait nous surprendre, j'en serais désespérée... Mes souliers? mettez-les-moi. Donnez-moi le tour de cou, que je le mette... L'habillement des hommes est impatientant pour tout ce qu'il leur faut. Allons, mon habit.

Mme DODO

Le voilà, madame, et c'est bien l'habit le plus galant qu'on puisse voir. Ces réseaux font un effet merveilleux avec ces petites houppes. Cette veste-là est encore d'un grand goût! Mme Copen aura bien de la peine à croire qu'une fille que je lui amène habillée en garçon soit mise de cette magnificence-là... Je lui dirai que c'est un habit d'emprunt ou de louage, d'autant qu'il y a des femmes de chambre de mes amies qui me prêteraient bien, si je voulais, les nippes de leur maîtresse... Voilà qui est fini, et vous êtes à cette heure un véritable garçon, à s'y tromper, s'ils étaient aussi jolis que vous.

Mme DE RASTARD

Ma bourse, où est-elle?

Mme DODO

On ne me l'a pas donnée... Après ça, vos cheveux sont

courts et vous avez le chignon tout frisé. Voilà votre chapeau à plumes. Bon?... enfoncez-le. Ma foi, rien ne vous manque, que ce que vous savez bien.

Mme DE RASTARD

Dodo... trouves-tu que je marche de bonne grâce, d'un pas ferme et délibéré.

Mme DODO

Ma foi, madame, avec ces façons-là, pour peu qu'on vous entendît prononcer un foutre! il n'y a personne qui ne s'y trompât.

Mme DE RASTARD

Eh bien!... foutre!... n'est-ce pas ça?

Mme DODO

Ah! vous êtes adorable! Vous ressemblez à un vrai petit libertin qu'on a sorti du collège trop tôt et de qui on ferait fort bien de visiter parfois le derrière, pour le corriger, tenez.., tout comme ce petit drôle d'ici, qui est plus méchant que la gale.

Mme DE RASTARD

Le beau-fils de Mme Copen? il était là tantôt à souper et me regardait beaucoup. Il est joli! Son père m'a dit qu'il l'allait mettre dans les mousquetaires.

Mme DODO

Bonne école!... je voudrais bien que nous en fussions débarrassés dans la maison : c'est un vrai petit espion. Sa belle-mère le connaît : elle ne lui passe rien, et il ne lui faut pas moins que ça pour le ranger.

Mme DE RASTARD

Je songe que je ferai bien d'ôter mon rouge : je n'en serai que plus difficile à reconnaître.

Mme DODO

Eh! madame, vous n'en serez que mieux, quand vous

paraîtrez comme vous êtes au naturel... Ah! que vous voilà bien! Ah! le joli petit brunet! Ah! foutre!...

Mlle DE BASTARD

Paix donc! madame Dodo : tu ne dis que des sottises! Tiens-tu de ces propos-là à Mme Copen?

Mme DODO

Oh! je lui en tiens de toutes les sortes. J'ai droit de ça, dà! Ce sont des comédies burlesques, que le diable n'y connaît goutte... Mais... où en était-elle quand vous avez quitté? Et le souper, comment s'est-il passé?

Mlle DE BASTARD

Fort sérieusement de sa part, à l'ordinaire, et aussi follement de la mienne. J'avais toutes les peines du monde à m'empêcher de rire à table vis-à-vis d'elle en songeant aux folies qu'elle allait faire avec moi, sans le savoir et sans me reconnaître, car je veux en avoir le plaisir entier : je lui laisserai faire, je lui ferai même tous les baisers, tous les patinages qu'il lui plaira; mais je veux faire en sorte qu'elle me prenne toujours pour la fille en garçon qu'elle t'a demandée... Il me semble, à cette heure, que je suis partie un peu trop tôt : à peine étions-nous hors de table. Il faut qu'elle se débarrasse de tout son monde... En vérité, je crois encore que c'est un songe de me voir ici, déguisée comme je suis, à attendre Mme Copen pour lui trousser la jupe. Et je suis pourtant curieuse de voir comme elle est sous le linge. Elle a le visage noble et beau, et je lui crois le corps de même... allons!... je la divertirai! J'ai bu quatre coupes de vin de Champagne tout exprès. Elle n'a qu'à venir... Mais, madame Dodo, depuis quand la connais-tu?

Mme DODO

Il y a environ un an. C'était à peu près dans ce temps-ci.

Il n'y a jamais rien eu de si plaisant que notre connaissance.

Mme DE RASTARD

Conte-moi donc ça, madame Dodo ?

Mme DODO

Oh ! je n'oserais ; ça vous scandaliserait.

Mme DE RASTARD

Bon ! bon ! dis toujours. Puisque me voilà ici, tu n'as rien à me déguiser... C'est assez promener : asseyons-nous sur ce lit... Dis donc.

Mme DODO

Vous saurez, madame, puisque vous voulez le savoir, que Mme Copen n'a jamais aimé les hommes.

Mme DE RASTARD

Vraiment ! je vois bien qu'il ne lui en faut que de mon espèce.

Mme DODO

Vous saurez cependant que l'année passée, au mois de juin, dans ce temps-ci, un jeune seigneur de la cour la pourchassa tellement que, soit pitié, soit complaisance pour son amour, qu'elle croyait le plus violent du monde, elle lui accorda tout ce qu'il voulut et coucha avec lui, et qu'elle en devint elle-même amoureuse dans ces moments-là. Mais comme elle est naturellement froide, apparemment que le jeune seigneur n'y trouva pas son compte, car Mme Copen ne le revit plus. Elle fut au désespoir de se voir laisser là comme une putain. Elle lui écrivit : point de réponse. La rage la prit, car elle est colère : elle résolut de s'en venger et de l'humilier honteusement... Moi je ne la connaissais pas et ne savais rien de tout cela. Mais il vint un soir chez moi un homme qui me dit : Madame Dodo, voulez-vous gagner dix louis ? Moi, monsieur, lui dis-je, plutôt vingt que d'y

manquer ! Vous êtes connue, ajouta-t-il, pour une femme de bonne volonté, qui savez on ne peut pas mieux corriger la jeunesse. Voici, continua-t-il, de quoi il s'agit. Il y a une dame de considération dans le monde qui veut faire châtier un jeune homme, pour l'avoir méprisée après avoir tout obtenu d'elle. Elle a raison, lui dis-je, monsieur : cela demande un exemple. Cette dame, reprit-il, sait de plus que son infidèle amant suit à la piste trois ou quatre autres dames, sans doute pour s'en moquer après, comme il a fait d'elle. Eh bien ! monsieur, lui dis-je, que veut-on de moi dans cette affaire-là ? On veut, reprit-il, l'attraper comme dans un trébuchet. Nous devons, ce soir, remettre chez lui une lettre supposée et tournée de façon qu'il s'y trompe bien, qu'il croie que c'est une femme affolée de lui, qui a de grandes mesures à garder et qui pourtant lui propose un rendez-vous, dans une petite maison qui lui sera indiquée, sur les sept à huit heures du soir. Il n'est pas douteux que ce monsieur-là n'y vienne tout seul ; et ce que j'ai ordre, moi, de vous proposer, madame Dodo, c'est de vous y trouver avant lui pour l'y attendre avec une bonne camarade, si vous l'avez, car il est bon d'être en force, et, aussitôt qu'il sera dedans, les portes fermées, de l'étriller comme un enfant de bonne maison. N'est-ce que ça, monsieur ? m'écriai-je. Oh ! ça sera fait ; je m'y entends ! J'y mènerai ma camarade, et nous ferons une bonne scène.

Mme DE RASTARD

Ma foi, Mme Copen avait raison, et je crois qu'à sa place, j'en aurais fait autant... Eh bien ! poursuis donc.

Mme DODO

Ça ne manqua pas. Nous nous rendîmes, le lendemain d'assez bonne heure, dans une petite maison du côté de Vaugirard, que le jardinier loue quand le maître n'y vient

pas. Mais ce qui nous étonna, ma camarade et moi, c'est que, le moment d'après, nous y vîmes arriver la dame elle-même. Elle se déroba à nous le mieux qu'elle put. Elle passa dans une seconde chambre, à côté de celle où nous étions et s'y enferma. Je m'imaginai, moi, tout bonnement qu'elle ne venait là que pour faire un raccommodement, et nous nous en allions ; mais le même valet qui m'avait parlé la veille, et qui était là, nous retint et nous dit que cette dame voulait voir elle-même par le trou de la chattière, comment nous nous comporterions avec son traître de galant ; qu'elle exigeait de nous qu'il fût fessé comme un toupin. A la bonne heure ! dîmes-nous : il n'y a qu'à l'attendre. Pendant ce temps-là, on mit une table. On servit dessus des rafraîchissements de toutes sortes, on répandit des fleurs partout. On avait apporté une jolie robe de chambre de taffetas toute neuve : je la mis sur un grand sopha qui était placé dans cette chambre, précisément tout vis-à-vis l'autre où était la dame, qui ne voulait pas se montrer, mais qui de là nous voyait faire. Rien n'avait l'air plus galant ni mieux trouvé pour faire une attrape. Cela ne fut pas plutôt préparé que nous entendons frapper et que, le moment d'après, nous voyons entrer un jeune seigneur, mis superbement et d'une belle mine, avec un petit air, pourtant, fort dédaigneux. Bonjour, vous autres, nous dit-il, à ma camarade et à moi ; qui êtes-vous ? N'y a-t-il pas quelqu'un ici ? Vraiment, oui, monsieur, lui répondis-je ; notre maîtresse est là-dedans ; elle va venir. Elle vous prie, en attendant, de prendre quelques rafraîchissements. Elle n'entend pas ses intérêts, répliqua-t-il en souriant ; je n'en veux point... Mais que fait-elle donc là ? Monsieur, repris-je, elle change de robe : d'ailleurs, vous pensez bien que la démarche qu'elle va faire lui coûte beaucoup... Bon ! bon ! s'écria-t-il et souriant encore; nous n'aurons pas été une minute ensemble

qu'elle y sera accoutumée : je la mettrai à son aise. Je ne suis point exigeant : si ce n'est qu'une passade, à la bonne heure ! Cela est sans conséquence. Eh ! que sait-elle ? Peut-être que nous nous conviendrons et que cela durera ? Moi, je le souhaite par avance : je n'ai actuellement rien qui m'occupe. Monsieur, lui dis-je, vous feriez bien d'ôter vos habits et de prendre cette robe de chambre. Comment ! reprit-il, une robe de chambre pour moi ! Cela est aimable. Je le veux bien : mettons-nous à la légère. Ce joli seigneur fit tout ce que je lui conseillais, et de la meilleure foi du monde. Il me donna son épée, que j'eus grand soin de serrer. Il se mit en robe de chambre, prit des fleurs dans sa main et fut nonchalamment se coucher sur le sopha, où la dame le voyait et ne disait mot. Quand je le vis là, je fus à lui et je lui dit : Monsieur, vous êtes trop bien fait et trop aimable pour ne pas être à même de tromper bien des dames ! Je gagerais que cela vous arrive souvent. Mais, quelquefois, quand cela amuse. Monsieur, lui dis-je, vous parlez là comme un jeune homme qui aurait besoin de correction, et, si vous voulez que je vous le dise, c'est qu'il faut tout à l'heure en recevoir une. Que voulez-vous dire ? reprit-il tout étonné. Oui, monsieur, lui répliquai-je d'une voix douce, il faut, s'il vous plaît, défaire votre culotte, parce que cela se reçoit ordinairement sur les fesses... Est-ce pour rire ?... Est-ce tout de bon ?... s'écria-t-il d'un ton tout effaré. Monsieur, répliquai-je, ne vous faites pas prier. Culotte bas ! s'il vous plaît !... Il voulut au plus vite se mettre à terre, mais je le pris à bras-le-corps et j'eus plus tôt défait sa culotte qu'il n'eût vu comment. Il se défendit comme un petit diable. Il remontait sa culotte à tout moment en jurant, contre nous, que ça faisait trembler. Mais comme j'étais assise sur le sopha et que je le tenais par le fouet du corps, ma camarade trouva bientôt le moyen de lui arrêter les jambes, de telle

sorte que nous rabattîmes sa culotte sur ses genoux, que je lui mis son cul à nu et que je le laissai voir comme ça un petit moment à la dame, qui nous lorgnait par la chattière ; après quoi, ma camarade prit une poignée de verges et moi une autre que nous avions apportées avec nous, et nous en donnâmes au seigneur à peu près autant qu'il en fallait, car il y paraissait déjà... Mais pendant que nous y étions, nous vîmes ouvrir la porte, et la dame vint à nous sur la pointe du pied, comme pour nous voir faire de plus près. Elle avait les yeux enflammés de colère. Elle prit en main la poignée de verges de ma camarade, et la voilà, sur le cul de son amoureux, pire qu'un diable. Elle s'en lassa : nous le quittâmes. Ah ! fallait voir quelle surprise quand il vit là Mme Copen ayant encore les verges à la main. Ah ! c'est toi, bougresse, qui me fais cette noirceur ! Si j'avais là mon épée, je te la passerais au travers du corps. Monsieur, monsieur, lui dis-je, point de bruit, ou nous recommencerons !... Oui, c'est moi, petit infâme, qui ai voulu te punir d'avoir trahi une femme comme moi. Tu n'as que ce que tu mérites, et je me devais à moi-même de prêter la main à ton châtiment... Le pauvre jeune homme, à la fin, était parvenu à nous faire pitié. Il ne disait mot : il se rattachait, il se rhabillait. Morbleu ! s'écria-t-il tout à coup en s'adressant à ma camarade et à moi, vous ne faites justice qu'à demi ! Combien cette carogne vous a-t-elle donné pour me fesser ? Dix louis, monsieur, lui répondis-je : ce n'est pas trop pour la belle défense que vous avez faite. Eh bien ! foutre ! dit-il, en voilà vingt : qu'elle y passe à son tour ! Elle le mérite, de reste, quand ce ne serait que pour la méchanceté avec laquelle elle est venue elle-même tomber sur moi... Vous avez votre compte, repartit Mme Copen : vous n'êtes qu'un impudent ! Sortez d'ici !... Vous voyez comme elle me traite encore, après ce qu'elle m'a fait ! nous dit le jeune

homme. Ma foi, moi, je pris la parole; je m'adressai à Mme Copen et je lui dis : Madame, nous n'avons pas l'avantage de vous connaître, non plus que ce monsieur; et d'ailleurs on ne sait guère qui a tort ou raison. Vous avez, de plus, fait une grande faute d'être sortie de votre cache, de nous interrompre dans nos fonctions et de fesser monsieur avec colère comme vous avez fait. Madame, continuai-je, je ne sais comment vous sortirez de là. Allons! s'écria le jeune homme, voilà vingt louis comptés! Madame, repris-je, il faut, s'il vous plaît, venir à moi, là, sur ce même sopha. Si nous pouvons, vous en serez quitte à bon marché!... Ah! coquines! ah! scélérates! que voulez-vous me faire? Tuez-moi mille fois plutôt! Tout ce que Mme Copen nous dit là-dessus d'injures serait plus long que d'ici à demain. Ah! disait-elle, et devant ce traître-là! Vous m'allez faire mourir de douleur!... Je vous dirai que je me faisais quelque peine de lui lever ses jupes. J'étais pourtant assise sur le sopha; je la tenais à demi couchée sur mes genoux et je badinais sur son derrière au travers de sa robe seulement. Mais le monsieur nous excitait sans cesse et ma camarade avait reçu les vingt louis. Allons, belle dame, lui dis-je, permettez que je lève tout cela! Ce fut une affaire bientôt faite, quoiqu'elle se défendît de toutes ses forces. Je lui découvris tout son derrière, qu'elle avait assurément blanc comme la neige. Cela mit le premier cul fessé de la meilleure humeur du monde. Nous lui défendîmes de s'en mêler. Il me remit lui-même la poignée de verges qui s'acheva d'user sur le cul de Mme Copen, car je lui en donnai tant qu'à ses noces. Après quoi, chacun s'en fut de son côté, comme ayant chacun son affaire.

MME DE BASTARD

Oh! bon Dieu! madame Dodo, quelle aventure! Et com-

ment est-ce que Mme Copen a pu te pardonner cela ! Comment a-t-elle eu le front de te revoir ?

Mme DODO

Ce fut huit ou dix jours après. Sur le soir, je me promenais dans le jardin du Palais-Royal en attendant la débâcle de l'Opéra : c'est d'ordinaire le marché aux putains ; mais, les jours d'Opéra, c'est la foire pour tout le monde ; tout y est pêle-mêle. Je m'amusais à chercher mes connaissances : j'aperçus tout à coup Mme Copen, qui venait de l'Opéra sans doute et qui se promenait avec trois ou quatre personnes. Elle me remarqua d'abord : je la reconnus de même et ne fis mine de rien. La curiosité me prit de savoir qui elle était : je me mis à la suivre et même d'assez près. Je la considérais avec complaisance dans ses beaux atours ; je me disais à moi-même : Voilà une bien belle robe, mais il y a dessous des fesses de ma connaissance ! Ah ! que j'aurais voulu être encore à même... Je la suivis toujours : elle s'en aperçut ; elle laissa tomber tout à fait le jour, puis elle prit le parti de tourner de mon côté la tête et de me faire signe de venir. Elle s'arrêta un instant et me dit : Je vois bien que vous voulez me connaître et savoir qui je suis. Soyez sage et discrète, et venez demain chez moi à cette heure-là ; mais ne me suivez pas davantage... J'obéis, après qu'elle m'eût enseigné sa demeure, et je me retirai, bien joyeuse d'avoir fait ma découverte. Le lendemain, je n'y manquai pas : je demandai à parler à Mme Copen. On me fit monter un petit escalier ; j'entrai dans ses garde-robes, où elle m'attendait toute seule. La première chose que je fis fut de me jeter à ses genoux et de lui demander pardon d'avoir osé la traiter comme j'avais fait en ne la connaissant pas. Comment t'appelles-tu ? me dit-elle. Je me nommai. Pardi ! reprit-elle, madame Dodo, tu m'as sanglée d'importance l'autre jour : mais je te le pardonne, et si tu veux me garder

le secret de ce qui nous est arrivé et t'attacher à moi, je vais te faire une pension de mille francs... Vous jugez bien que je baisai cent fois la main de Mme Copen en l'assurant de tout ce qui pourrait dépendre de moi pour la servir. Voici le fait, répliqua-t-elle : je te vais faire une confession. Je me soucie fort peu des hommes, et j'ai été moi-même étonnée de m'être livrée à ce petit coquin ; mais j'aime mon sexe ; j'aime les jeunes femmes et les jeunes filles passionnément : il faut que tu m'en procures. Cela est bien aisé, madame, lui dis-je ; j'en connais qui sont faites à ce badinage-là ; j'en connais qui sont adonnées à la cérémonie. Qu'entends-tu par la cérémonie ? interrompit-elle. C'est, madame, repris-je, de donner le fouet ou de le recevoir. Je vous mènerai telle fille que j'ai moi-même élevée, qui le reçoit aussi volontiers qu'elle le donne et qui vous fatiguerait et vous mettrait au pis. — Je veux que tu me fasses voir ces choses-là ; mais moi, qui n'avais point eu le fouet depuis fort longtemps, tu comprends bien que cela m'a fait grand mal ; le derrière m'en cuisait encore le lendemain. Mais, madame, repris-je, cela est passé à cette heure ! Eh ! oui, dit-elle ; à présent, cela me chatouille. Tant mieux, lui dis-je, madame, c'est signe que cela tournerait aisément en habitude, et vous sauriez par vous-même quel plaisir ça fait. Mais j'ai peur, me dit Mme Copen, que mon derrière n'en soit marqué. Madame, repris-je, je ne le crois pas ; mais, si vous voulez me permettre... Là-dessus, Mme Copen se troussa d'elle-même et je la considérai bien à mon aise tant que je voulus. Il n'y paraissait rien. Elle en fut fort contente ; et, d'ailleurs, j'ai pour cela le secret d'une pommade qui efface tout... Voilà, mon beau cavalier, toute l'aventure de Mme Copen ; voilà comment, jusqu'à cette heure, je lui ai procuré tout ce que j'ai connu de mieux dans Paris : par exemple, vous !... N'est-ce pas là un morceau de roi ?

Mlle DE BASTARD

Madame Dodo, je te dirai que si elle veut que je la fouette, cela m'amusera beaucoup.

Mme DODO

Vraiment, madame, n'y manquez pas; vous la verrez froide comme une glace. Elle y est accoutumée, elle ne peut plus s'en passer.

Mlle DE BASTARD

Ah! que j'en suis aise! Cela me remet dans mon goût de couvent, où je ne faisais que cela : la fantaisie m'en est toujours restée : je n'ai point pris de vrais plaisirs depuis.

Mme DODO

Il y a bien du monde, madame, qui s'en mêle, et cela ne se sait pas; il y a bien des hommes et bien des femmes à qui cela est nécessaire pour s'échauffer sur les plaisirs de l'amour... Eh! par exemple, ce qui m'arriva encore l'autre semaine...

Mlle DE BASTARD

Quoi donc! quoi donc! madame Dodo? conte-moi ce qui t'arriva : tu m'amuses tout à fait!

Mme DODO

L'autre semaine, il vint un quelqu'un, à neuf heures du soir, qui me dit : Madame Dodo, êtes-vous une femme de cérémonie? A votre service, lui dis-je. Il faut, continua-t-il, souffrir que je vous bande les yeux et venir dans cet état-là avec moi en toute confiance : vous serez grassement payée. Je consentis à tout; je pris tout mon petit attirail; nous montâmes, lui et moi, dans un fiacre; il ferma les portières de bois, nous fîmes des tours et détours. Je ne pouvais deviner où il me menait. Nous arrivâmes, enfin, à une petite porte qui n'était sûrement pas la grande; nous entrâmes dans une petite cour; nous montâmes, et tout

d'abord je sentis du parquet sous mes pieds. Je compris qu'on me faisait passer par plusieurs chambres où je n'entendais remuer personne. Enfin, et tout à coup, je me sentis enlever le bandeau de dessus les yeux, que mon compagnon de voyage emporta en se retirant, et je me trouvai au milieu d'une fort belle chambre, bien dorée, bien éclairée ; et je vous avoue que je fus bien surprise de ce que j'y vis. C'étaient un homme et une femme, sa maîtresse, à ce que je compris d'abord ; ils étaient tous deux assis à un bout de la chambre, assez près l'un de l'autre. Ce qui rendait la scène originale, c'est que c'était un homme déjà d'un certain âge, à ce qu'il paraissait, et qu'il était habillé avec une jaquette d'enfant couleur de rose, et le meilleur était un bonnet du même goût que la jaquette. Quant à la dame, c'était une grande femme fort bise, avec de grands yeux noirs pleins de feu ; elle avait une robe étrangère d'un taffetas couleur de cerise avec des paillettes d'or ; ses cheveux étaient noirs comme du jais : il y avait des cordons de perles qui badinaient au travers. Elle n'avait que des perles et des fleurs autour de la tête. Je la trouvai admirable dans son espèce de beauté et dans la bizarrerie de sa parure : vous eussiez dit la sultane de Constantinople ! Je demeurai dans ma place à les considérer sans rien dire, ne sachant pas encore le ton qu'il me convenait de prendre avec eux, puisque c'était bien à eux à me le donner. Ils se levèrent tous deux. Le monsieur me parla le premier, du même ton qu'eût pu faire l'enfant qu'il représentait. Bonjour, me dit-il, ma bonne ! bonjour, bonjour ! Oui, mes enfants, c'est moi-même, comment ça va-t-il ? Vraiment, ma bonne, reprit-il, vous avez bien fait de venir pour faire taire Rosette. Ma bonne, s'écria la dame vivement, ce n'est pas moi, c'est Jeannot ? Ma bonne, reprit-il, parce qu'elle est plus grande que moi, elle m'emporte tous mes hannetons, elle me

prend toutes mes gimblettes. Ma bonne, disait Rosette, il veut toujours me faire manier sa sottise et prendre la mienne ; et il dit comme ça qu'il en viendra du lait avec quoi nous collerons des thèses... J'écoutai, moi, tout cela du plus grand sérieux du monde, car il ne faut jamais rire. Je fis signe au petit garçon de venir me trouver au milieu de cette chambre où j'étais. Petit gueux, lui dis-je, approchez ! Qu'est-ce que vous avez fait de tout votre argent, qui a mangé mes confitures ? C'est lui, ma bonne, s'écria Rosette, qui a mangé vos noix confites. Venez, venez, lui lui dis-je, dans ce petit coin. Il me suivit, faisant mine de pleurer, dans la ruelle du lit. Je le fis mettre à genoux et je le déculottai. J'avais dans mon tablier deux bonnes paires de verges : j'en mis une sur le lit ; je pris l'autre, je troussai la jaquette de mon drôle, qui me demandait pardon et me disait cent propos plus plaisants les uns que les autres, et je lui en appliquai d'abord une douzaine de coups. Ma bonne, ma bonne ! s'écria la dame qui était de l'autre côté et qui ne nous voyait pas bien, si vous ne fessez pas Jeannot devant tout le monde, au milieu de la chambre, cela n'y fera rien. J'entends ce que cela veut dire : je le fis relever, je l'amenai au milieu de la chambre, puis, quand je fus là, je fis signe à la dame et je lui dis : Venez çà ! Elle vint tout de suite. Petite fille, repris-je, pourquoi est-ce que vous n'avez pas gardé la boutique pendant que j'étais allée au marché ? J'avais laissé un bon plat de crème que je n'ai plus retrouvé. C'est elle qui l'a mangé ! s'écria le prétendu enfant. Eh bien ! oui, c'est moi ! reprit la dame avec un air de dépit. Ah ! c'est vous ! répliquai-je. Là-dessus, je la prends, je la pousse sur le lit ; elle y tombe sur le ventre et me présente le dos de la bonne manière... Je lève au plus vite tous ses cotillons et sa chemise, et je découvre son cul brun, qui était gros et ferme. Je vis d'abord, par ses mou-

vements autant que par ses propos, qu'elle était au fait. Je la fessais de tout mon cœur; puis je mis dans la même posture à côté d'elle le monsieur, que je sanglai de toute ma force. Cela fait, ils s'enfoncèrent sur le lit tous deux, et ils tirèrent les rideaux; je les laissai; on me reprit, on me paya bien; on me ramena avec la même précaution, et jamais depuis je ne les ai revus ni n'ai pu savoir seulement en quel quartier ce pouvait être.

Mme DE RASTARD

Par ma foi, madame Dodo, le métier que tu fais est un drôle de métier, bien fou et bien divertissant. Tu me remets dans mon état de pensionnaire de couvent, où je faisais, il n'y a pas encore un an, toute la même chose avec mes camarades; il est vrai qu'elles me passaient toutes par les mains et que nous nous entre-fouettions toute la journée. J'en avais si bien pris l'habitude que j'ai trouvé cela de manque plus de six mois après que j'en suis sortie.

Mme DODO

Et de quelles verges, madame, se servait-on là?

Mme DE RASTARD

Quand c'était entre nous, c'étaient des brins de lavande que nous rassemblions et qui ne laissaient pas d'en faire de bonnes; mais quand nous tombions dans le cas d'être fessées tout de bon par notre maîtresse, il fallait bien endurer le bouleau, qui pinçait bien d'abord, mais, à la longue, on s'en moquait... A propos, tu as sans doute avec toi, des verges? car je compte bien exercer les fesses de Mme Copen; où sont-elles?

Mme DODO

En voilà, par exemple, madame, une belle poignée! Tenez cela! Voyez comme cela emplit la main!

Mme DE BASTARD

Comment, diantre! C'est un demi-balai. Les brins sont bien longs.

Mme DODO

Voilà comme il faut que cela soit.

Mme DE BASTARD

En attendant Mme Copen, il me prend envie d'en essayer. Lève un peu ta jupe, grosse camuson : tu es si fraîche que tu as sans doute le corps fort beau, et surtout le fessier.

Mme DODO

Nenni, nenni! Cela vous lasserait; et d'ailleurs votre amoureuse mérite bien d'en avoir l'étrenne.

Mme DE BASTARD

Je t'en prie, madame Dodo; voyons si je m'en souviendrai bien encore: j'ai besoin de me mettre en exercice. Tourne-toi, lève ça!

Mme DODO

Ah! voyez donc cette morveuse qui veut donner le fouet à une femme comme moi.

Mme DE BASTARD

Tourne-toi comme il faut seulement, et tu verras, bon... bon... Tiens-toi debout et ne remue pas.

Mme DODO

Oh! ça est impossible, ça ne se fait bien qu'en trottant... Eh bien! ça s'appelle-t-il le donner beau? Allez... allez... Plus fort!... plus fort... Ah! ça va, ça va... De petits coups à cette heure... Encore.., Vite, vite... Allons... fort!...

Mme DE BASTARD

Cela me fatiguerait, en effet. On fesserait tout un jour un gros cul comme le tien sans qu'il le sentît.

Mme DODO

Vous savez à présent, madame, à peu près comme il faut le donner, et il était nécessaire de vous mettre au fait ; mais je vous préviens, madame, qu'il vous faudra aussi le recevoir, sans pouvoir vous en défendre.

Mme DE RASTARD

Avec du bouleau ! Je m'en garderai bien. J'enverrai promener Mme Copen.

Mme DODO

Non, non ; le bouleau, je le garderai pour elle ; mais j'ai apporté pour vous de jolies petites verges de jonc. Tenez, en voilà une. Vous voyez bien qu'il est impossible que cela vous pince d'une certaine façon.

Mme DE RASTARD

Mais, je ne sais pas.

Mme DODO

Madame, il n'y a qu'à voir.

Mme DE RASTARD

Comment ! il n'y a qu'à voir ?

Mme DODO

Oui ; si vous voulez me permettre de vous en donner quelques petits coups bien gentiment, vous me direz si cela vous fait le moindre mal du monde. Il ne faut que deux ou trois coups pour juger ça.

Mme DE RASTARD

Tu veux t'amuser de moi, madame Dodo ? Mais je ne puis plus rien te refuser. Tu m'as si bien enjôlée jusqu'à ce moment que je me vois ici comme ta captive.

Mme DODO

Non, ma chère dame ; vous êtes ma maîtresse et vous le serez toujours. Ceci n'est que pour vous amuser vous-même.

Vous voyez bien que je ne fais rien sans votre permission. D'ailleurs, vous n'êtes point accoutumée à porter une culotte ; ça doit vous échauffer infiniment. Vous allez voir que l'air vous rafraîchira. Ne vous remuez point. Tenez-vous sur ce lit, tout de votre long.

Mme DE RASTARD

Il me semble que tu défais ma culotte bien plus adroitement que tu ne me l'as mise.

Mme DODO

Eh bien ! ne voilà-t-il pas votre derrière au frais. Ça ne vous fait-il pas plaisir?... Oh ! çà ! voulez-vous essayer de ma petite verge de jonc? Ne bougez pas... Tenez ; un petit coup... encore un autre...

Mme DE RASTARD

Non, ce n'est rien que ça ; tu as raison. Il est inutile de m'en donner davantage. Attends... Aide-moi à descendre ; je veux me promener dans la chambre, ma culotte défaite ; cela me rafraîchira encore plus.

Mme DODO

Je vais faire mieux... Tenez...

Mme DE RASTARD

Ah? tu m'éventes le derrière et le devant avec ma chemise? Cela fait des merveilles... Bon... bon, cela est délicieux... J'entends du bruit... C'est elle...

Mme DODO

Attendez, que je vous raccommode bien vite... Sortons, sortons !... Passez dans le bosquet ; mettez-vous dans l'ombre ; changez même le son de votre voix pour qu'elle ne vous reconnaisse qu'à la fin ; emportez ces verges ; mettez-les auprès de vous et employez-les sur elle : le plus tôt sera le mieux... La voilà ! Je la vois venir avec sa robe blanche

que je lui ai fait faire l'autre jour. Il faut, moi, que je me retire. Je vais, par cette autre petite porte, sortir et vous attendre dans le carrosse : vous viendrez m'y trouver après et nous décamperons.

Mme DE RASTARD

Cela 'est bon ! me voilà bien ici. Va m'attendre. Ne t'inquiète pas de moi : dans un moment, je te rejoindrai. Tiens toujours les chevaux prêts.

DIALOGUE XIII

Mme DE RASTARD, toujours vêtue en garçon et couchée sur l'herbe ; LE BEAU-FILS de Mme COPEN, déguisé avec les habillements de sa belle-mère.

Mme DE RASTARD

C'est donc vous, madame Copen ?

LE BEAU-FILS

Vraiment oui ! c'est elle-même.

Mme DE RASTARD

C'est donc vous qui êtes amoureuse de moi et qui me laissez refroidir sur l'herbe pendant des heures entières. Pensez-vous que je sois un garçon à endurer cela ? Venez ici, vite, à genoux devant moi ! Je vais vous châtier comme vous le méritez ! Allons ! allons ! couchez-vous là, à mes côtés... Tournez-vous... Attendez, petite amoureuse, que je trousse un peu tout ça à ma fantaisie.

LE BEAU-FILS

Mon petit ami, qu'est-ce donc que tu me veux ? n'avons-nous pas tout autre chose à faire.... Voilà mon cul tout à l'air... Ahi !... ahi !... Tu me fouettes... et avec des verges !... Sais-tu que ça fait mal et que je te le rendrai ?

Mme DE RASTARD

Je m'en moque, petite effrontée ; vous en aurez.

LE BEAU-FILS

Ahi!... ahi!... encore?... Tu ne veux pas finir?... Ah! cela est bon ; patine-moi les fesses, à la bonne heure!

Mme DE RASTARD

Quoi! c'est là ce derrière si vanté! il n'est pas plus gros que rien! Cela fait pitié!

LE BEAU-FILS

Mais, mon petit drôle, qui me trousses la jupe si légèrement, voyons donc un peu ta culotte. Attends, que je défasse tout ça. Tiens-toi bien ; voyons ton cul un peu à mon aise ; j'aime assez ça... Diable! il est gros deux fois comme le mien : tu as raison. Ah! quelles pommes de fesses! que je suis fâché qu'on y voie si peu!

Mme DE RASTARD

Claquez, claquez! madame l'insolente, je vous le rendrai bien!

LE BEAU-FILS

Je n'ai jamais vu à aucun garçon d'aussi belles fesses, ni aussi dodues, ni aussi fermes. Attends donc, petit drôle, que je l'examine pourtant. C'est là un cul de châtré ou de bardache, si jamais il y en a eu. Il faut que je tâte un peu comment ça va par devant...

Mme DE RASTARD

Tiens, ma polissonne, me voilà retournée. Je te livre le devant tout de même. Je n'ai rien à te refuser.

LE BEAU-FILS

Ah! ah! ah! ah! C'était une attrape, mon petit drôle! Vous êtes une petite drôlesse déguisée...

Mme DE RASTARD

Eh bien! ma grande folle, mets-toi sur moi... là...

Attends, que je lève tout à fait ma robe, qui m'embarrasse. Voilà ma culotte au plus bas; voilà ma chemise levée : puis-je mieux faire !... Ah !... fort bien ! baise-moi !... bon ! Passe tes bras dessous; embrasse-moi... serre-moi... qu'est-ce que je sens là !... parle donc, madame l'effrontée !... Dis donc... tu me fais mal !... Ahi !... ahi !... ahie !... Ah ! ah ! qu'est-ce, cela ? Qu'est-ce, cela ?... ahie !... ahie !... Est-ce vous, madame Copen ?... ahi !... ahie !... Ça n'est pas possible... Ahie !... ahie !... ahie !... foutre !... foutre !... je suis perdue !

LE BEAU-FILS

Non, tu n'es que foutue, et tu l'es bien !... Présentement, ma petite reine, que le coup est fait, je te dirai que c'est un tour de ma façon. Je soupçonnais ma belle-mère, depuis quelque temps, d'aller se faire sangler en cachette, et, en vérité, je n'imaginais pas que ce fût avec des filles. Hier, par aventure, je surpris un billet qu'on lui apportait; je voulus voir ce qu'il contenait. Il y avait dedans : Madame, demain, à onze heures précises du soir, le plus beau garçon que vous ayez jamais vu sera dans le petit bosquet à vous attendre. Tu comprends bien, et tu le vois mieux encore, que j'ai gardé le billet sans m'en vanter; en sorte que ma belle-mère n'en a aucune nouvelle et ne s'est doutée de rien. J'ai attendu ce soir qu'il fût onze heures et demie; ma belle-mère s'étant couchée, j'ai pris une de ses robes; je me suis mis et coiffé comme elle pour que le garçon s'y trompât, pour qu'il ne fût pas effrayé et pour me donner la comédie à moi-même. C'est dans cet état que tu m'as vu entrer ici, croyant y trouver un véritable garçon, et que toi, tu as pensé d'abord que c'était ma belle-mère.

Mlle DE BASTARD

Ah ! je n'en reviens pas ! je suis confondue ! je ne sais où je suis !

LE BEAU-FILS

Eh! qu'est-ce donc qui t'alarme, pendant qu'il ne s'agit ici que de se divertir? Est-ce que tu n'es pas faite à ce métier-là? S'il ne s'agit que de bien payer, je te payerai mieux peut-être que ma belle-mère n'aurait fait... Allons, allons! de la joie!... Réveille-toi, petite gueuse; je veux te le mettre encore une fois au moins, tu ne t'en iras pas sans cela. Baise-moi... encore... Donne-moi tes tétons! Déboutonnons tout cela. Qu'ils sont jolis, tes tétons! qu'ils sont ronds et fermes! Je vois bien qu'il n'y a pas longtemps que tu fais le métier. Combien y a-t-il? dis-moi.

Mlle DE BASTARD

Non, monsieur, pas longtemps.

LE BEAU-FILS

Marche donc; fort! fort!... Je te fesserai à ton tour, si tu ne vas pas mieux... Bon ça... bon ça... bon ça... Voilà ce que c'est!... là... là... tout du long. Ah! que tu m'enchantes! Écarte les cuisses, écarte. Tu as une chienne de culotte bien incommode... Te fais-je mal?

Mlle DE BASTARD

Non, monsieur... Ahi!... ahi!... ahi!...

LE BEAU-FILS

J'entre aisément à cette fois-ci.

Mlle DE BASTARD

Vous y êtes assurément.

LE BEAU-FILS

Oui, parbleu! tout y est... Ah! gueuse! tu me tapes sur le cul... tape... tape... Tu me pinces!... fais, fais!... Remue donc, remue donc...

Mlle DE BASTARD

Monsieur, vous me faites mal, et vous voyez bien que

vous ne sauriez finir .. Je vous le disais bien !... Laissez-moi que je m'en aille ; il se fait tard.

LE BEAU-FILS

Ah ! tu ne t'en iras pas que je n'aie...

Mlle DE BASTARD

Vous voyez bien que cela est impossible.

LE BEAU-FILS

Oh ! que non ? Tourne-toi...

Mlle DE BASTARD

Monsieur, vous me crèveriez ! je ne le souffrirai pas !

LE BEAU-FILS

Bon ! bon ! Ne semble-t-il pas que tu sois pucelle par ce côté plus que par l'autre ? Tourne-toi, te dis-je... je le veux, ou je vais prendre ces verges-là tout de bon et je t'écorcherai.

Mlle DE BASTARD

Ah ! monsieur, ayez pitié de moi ; je n'en puis plus.

LE BEAU-FILS

Donne-le-moi comme il faut et ne t'embarrasse de rien. Il faut que j'en passe ma fantaisie ou que le diable t'emporte !... Allons donc !... Eh ! qu'on a de peine !... Allons, petite gueuse, cela va être fait d'abord. Tiens-toi sur tes genoux... là... là...

Mlle DE BASTARD

Monsieur, monsieur, ayez pitié de moi !

LE BEAU-FILS

Je te payerai bien, je te le promets... Tiens-toi comme il faut... Te voilà à merveille, et moi aussi. Soutiens-toi bien sur les mains... Oh ! mon petit cœur !

Mlle DE BASTARD

Ah ! monsieur, vous me faites trop de mal !

LE BEAU-FILS

... Morbleu ! que de peine !

Mme DE RASTARD

Laissez-moi faire, monsieur... là... là...

LE BEAU-FILS

Oui... oui... fort bien !... m'y voilà ! j'y suis... Oh ! chienne ! ah ! petite bougresse ! que tu me fais de plaisir !... Ahi !... ahi !... ahi !... ah ! jerni ! ah ! foutre !... Je voudrais pouvoir recommencer, tant ça est bon. Je me retire malgré moi... Ah ! ah ! ah ! j'ai été trompé !

Mme DE RASTARD

Oui, monsieur, je l'avoue.

LE BEAU-FILS

Ah ! carogne... tu l'as placé comme tu voulais !

Mme DE RASTARD

Eh bien ! vous en repentez-vous ? N'avez-vous pas eu de cette façon-là moins de peine et plus de plaisir ?

LE BEAU-FILS

Tu as raison, je te le pardonne. Allons, raccommodons-nous... Tiens, voilà deux louis parce que tu es une brave fille. Tu t'en vas par cette petite porte-là et moi par celle-ci. Baise-moi, adieu.

DIALOGUE XIV

LA COMTESSE DE..., MONTADE

LA COMTESSE

Ah ! c'est vous, Montade ?

MONTADE

Eh ! qui donc, madame ?

LA COMTESSE

J'ai tort : je conviens que vous n'êtes plus si rare. Avouez pourtant que je ne suis pas trop dans l'habitude de vous voir chez moi de si bonne heure.

MONTADE

D'accord, madame ; d'où cela vient-il ? vous le sentez bien. On ne vous donne des habitudes qu'autant qu'elles vous plaisent et que vous le trouvez bon. Vous savez là-dessus contenir les gens on ne peut pas mieux. Ne pourrais-je pas être surpris à mon tour de vous voir chez vous renfermée seule à l'heure qu'il est pendant que tout le monde est aux promenades à jouir de ce beau jour ?

LA COMTESSE

Vous comptiez donc ne pas me trouver ? Cela est honnête !

MONTADE

Hélas! madame, c'eût été pour moi un malheur de plus qui ne m'aurait pas paru nouveau. Combien de fois m'est-il arrivé de me présenter à votre porte et d'être renvoyé! Sur quel fondement me serais-je cru plus heureux aujourd'hui? Sur quoi me serais-je flatté que vous passeriez l'après-dîner chez vous?

LA COMTESSE

L'humeur m'a prise dès ce matin. Cela m'arrive quelquefois, et je ne m'en plains pas. Ce sont des fantaisies utiles qui me ramènent chez moi, qui me retirent de la dissipation du monde : c'est un loisir que je me donne pour respirer et que les trois quarts des femmes se refusent. Elles ont bien tort.

MONTADE

Les trois quarts des femmes vous répondraient, madame, que vous vous refusez beaucoup de choses qu'elles s'accordent, et, à le bien prendre, il pourrait se trouver des torts de toutes parts.

LA COMTESSE

Je ne sais, mais si cela est, je suis toujours d'avis que chacun garde les siens, et je doute fort qu'à ma place on gagnât à changer.

MONTADE

Ma foi, madame, vous n'étiez pas du tout faite pour n'en avoir aucun.

LA COMTESSE

Vous m'en trouvez donc, des torts?

MONTADE

Sans doute.

LA COMTESSE

Eh! bien! passez-les-moi, en faveur de toutes celles à qui vous n'en trouvez pas.

MONTADE

Ne serait-il pas plus raisonnable de penser à n'en avoir plus?

LA COMTESSE

Pourquoi faire? pour me mettre au niveau des autres et en augmenter le nombre?

MONTADE

Non, il n'est que trop grand. Ce serait, au contraire, un moyen de le diminuer, d'inspirer à la plupart des autres l'espèce d'humeur qui vous tient, et de les réduire à des goûts de retraite qui leur siéraient bien mieux qu'à vous.

LA COMTESSE

A mon âge, on n'en sait pas tant.

MONTADE

Je le crois bien, madame, et qu'il est encore bien d'autres choses à savoir que jamais on ne vous apprendra.

LA COMTESSE

Et qu'il est bon, je crois, que j'ignore...

MONTADE

Vous n'en devez point juger ainsi.

LA COMTESSE

Pourquoi?

MONTADE

Par la raison même que vous les ignorez.

LA COMTESSE

Il y a tant de choses dans la vie qu'on ignore parce qu'on le veut ou qu'on le doit! N'est-ce pas en savoir assez pour juger de leur prix?

MONTADE

Qui vous a appris ces sentences-là, madame?... Votre gouvernante?

LA COMTESSE.

Ma raison.

MONTADE

Cela peut être encore. La raison pense assez de même quand le sentiment ne dit rien.

LA COMTESSE

Je ne connais pas trop le sentiment ni son langage : je le mettrais volontiers au rang de ces choses dont on peut très bien se passer.

MONTADE

Que dites-vous là, madame? que deviendrait-on?

LA COMTESSE

On serait moins délicat, moins sensible; par conséquent, bien plus tranquille et bien plus en repos.

MONTADE

En repos... Hélas! bons dieux! en serait-on plus avancé?... se trouverait-on mieux de l'inaction d'un état tranquille, de l'indolence et de l'ennui qui en sont inséparables et qui dégénèrent toujours en une tristesse funeste, insupportable au cœur humain?... Le cœur humain, madame, veut être ému : il est fait pour cela, pour nous apprendre que nous vivons, pour nous faire sentir la vie par ses penchants et nous la rendre douce et heureuse par son attachement aux choses aimables. Voilà ce que lui-même sait bien faire entendre à qui veut l'écouter, et c'est de quoi la léthargie d'un état tranquille ne dissuadera pas.

LA COMTESSE

Quel conte, Montade, vous faites là! Où prenez-vous que cette sorte d'attachement du cœur doit rendre une vie douce et heureuse, lorsque tout le monde sait que cela seul en fait presque toujours l'amertume par le caractère même

du cœur humain dont vous parlez? Les choses aimables sont-elles faites pour l'être toujours et pour le paraître longtemps? Que faut-il pour qu'elles changent? Un rien; et malheureusement moins que cela encore pour qu'elles semblent changer... Qu'arrive-t-il après? Des dégoûts, des revers dont toujours quelqu'un souffre; des regrets, des repentirs inutiles, qui ne servent qu'à rappeler les torts qu'on a eus, en aggravant la douleur qu'on a... Si le cœur humain veut qu'on s'attache, il est au moins prudent de ne pas tomber par préférence sur les choses qui excitent le plus, mais de l'appliquer à celles qui sont solides et sur la durée desquelles on peut compter. Vous me voyez : j'aime ma maison, ma musique, mon théorbe; j'aime l'union qui règne entre mon mari et moi : tout cela ne me manque jamais!

MONTADE

Je le comprends bien, madame, que vous aimiez vos talents, que vous vous plaisiez à en jouir, et que plus ils enchantent les autres et vous rendent adorable indépendamment de votre beauté, plus ils vous rappellent et vous ramènent à vous. Rien assurément n'est capable de vous distraire de cette jouissance de vous-même; parce que rien ne suffirait à la remplacer. Ah! je comprends bien que tout cela ne vous manquera jamais, non plus que l'attachement de votre mari. Soyez tranquille, madame, sur son compte. Il en coûte si peu de vous aimer à l'excès! Votre mari ne trouvera que trop en vous, toute sa vie, des choses aimables à choisir. Vous n'êtes que trop faite pour subjuguer un homme de toutes les manières, pour vous l'attacher autant qu'il vous plaira, pour lui donner une félicité durable autant que vous.

LA COMTESSE

Ah! Montade, vous voilà raisonnable : ce que vous dites

est fort bien. Il ne manque ici que mon mari pour l'entendre : vous devriez le lui redire tantôt.

MONTADE

S'il entendait ce que vous dites là, madame, qu'il aurait de raisons d'être superbe et glorieux ! Mais il n'a pas besoin de nouvelles preuves de votre amour pour en être certain, ni de nouveaux témoins pour rendre son triomphe plus authentique, et lui-même le laisse assez éclater.

LA COMTESSE

Mon mari parle de moi dans le monde et de l'amour que j'ai pour lui ?

MONTADE

Eh ! pouvez-vous croire, madame, qu'il le cache lorsque cet amour l'illustre et qu'il est en droit de l'avouer ? Qu'y a-t-il de plus capable de flatter l'orgueil humain et d'en donner à qui n'en aurait pas ? Quoi ! une enfant, sortant du couvent, ou plutôt de la main des fées, est présentée à l'autel, et là se trouve un étranger qu'elle n'a peut-être jamais vu, qui, sous l'autorité d'une famille impitoyable, croit être en droit de s'en saisir comme d'une victime offerte et de l'enlever malgré son effroi, son épouvante et ses larmes ! Et, dès ce moment, voilà une enfant livrée, abandonnée aux emportements d'un maître absolu que rien n'arrête, qui s'irrite et s'acharne, et lui ravit impunément la perle de sa beauté, le trésor de son cœur, le seul bien qui fût à elle et qu'elle eût droit de garder ! Et vous voulez, madame, qu'un homme qui sera parvenu à se faire aimer par des voies si barbares ne soit pas lui-même ébloui de ses triomphes et de son bonheur !

LA COMTESSE

Fi ! Montade, ne me rappelez point ces choses tristes qui ne sont bonnes qu'à oublier.

MONTADE

Voilà pourtant, madame, ce qu'on appelle un mariage, et ce que je dis là serait assez l'histoire du vôtre.

LA COMTESSE

Il est vrai ; mais laissons cela.

MONTADE

Vraiment, madame, je ne vous le rappelle que pour vous prouver que j'ai raison quand je veux qu'un mari soit enflé d'orgueil, malgré lui, lorsqu'il voit qu'on oublie si vite les outrages qu'il a faits et le peu qu'il lui en a coûté pour se rendre possesseur seul et à son gré... par exemple, de vous, qui deviez être l'objet de son culte et de ses vœux dix ans avant de lui en accorder le prix... et je ne vous mène pas jusqu'où cet orgueil peut aller lorsque ce même mari, si c'est du vôtre que nous parlons, peut aujourd'hui dire honteusement qu'il vous possède, comme s'il s'en était rendu digne à force de soins, de peines et de démarches, et qu'il peut impunément ajouter à tout cela que c'est vous qui l'aimez.

LA COMTESSE

Vous m'étonnez, si vous dites vrai : je ne m'y attendais point, et j'aurais cru mon mari plus attentif et plus discret, parce que, effectivement, je ne suis devenue sa femme qu'en vertu des ordres qu'on m'en a donnés et que ce qui lui échappe sur mon compte n'en paraît peut-être pas si croyable.

MONTADE

Pardonnez-moi, madame, c'est un fait croyable et assez public.

LA COMTESSE

Cela peut se dire, à la bonne heure, je n'en désabuse personne ; mais sur quoi le monde en est-il si absolument convaincu ?

MONTADE

Sur quoi? sur tout, sans qu'il soit besoin que votre mari même prenne la peine de le faire connaître. Que voulez-vous, madame, qu'on pense d'une femme de vingt ans, mariée depuis deux ans, charmante comme vous l'êtes, que la meilleure compagnie de France recherche et environne, qui paraît insensible à tout, qui dédaigne tout, qui se laisse voir à peine et rarement aux spectacles, aux promenades, qui semble se soucier peu des gens en général et moins encore en particulier, qui préfère à tout cela le plaisir de passer des jours entiers chez elle, plutôt couchée qu'assise sur un sopha, car enfin, vous y voilà, madame!

LA COMTESSE

Oui, assez bien, mais je veux y être encore mieux : donnez-moi cet autre coussin... passez-le derrière celui-ci... bon!... Il y aura place pour vous ; mettez-vous sur ce sopha, au bout, pour babiller plus à votre aise. Ne craignez rien : mes pieds ne vous toucheront point.

MONTADE

Je le crois bien qu'ils ne me toucheront point, et que vous y prendrez assez garde!

LA COMTESSE

Eh bien! Montade, je passe donc pour une femme fort extraordinaire?

MONTADE

Ma foi, madame, pour une femme amoureuse de son mari, et cela n'est pas commun. Avouez-le ; un cœur comme le vôtre ne saurait être sans objet ; on ne vous en connaît aucun, vous vous refusez à tout, vous vous plaisez chez vous plus qu'ailleurs, vous vous y retirez souvent : qu'est-ce qui vous attache? qu'est-ce qui vous y occupe? On a beau chercher, on ne découvre en tout cela que votre mari.

LA COMTESSE

Je suis bien aise qu'on ait au moins l'esprit bien fait et qu'on n'attribue le goût que j'ai pour la vie retirée qu'à l'amour conjugal, lorsqu'on sait qu'il y a d'ailleurs tant d'autres raisons fortes et capables de m'y déterminer.

MONTADE

D'autres raisons, madame? il n'y en a point.

LA COMTESSE

Il y en a mille et qui ne sont faites que pour nous, et que vous autres hommes ne considérez pas,

MONTADE

Non, madame, il n'y en a point.

LA COMTESSE

Ah! ah! nous ne vivons pas sous la loi de maris? ils ne sont pas nos maîtres? Quoi! des hommes de qui dépend toute la douceur de notre vie ne sont pour nous ni à craindre ni à ménager? Qu'y a-t-il de plus important pour une femme que de s'étudier à plaire à un homme qu'elle voit arbitre de son sort? Qu'y a-t-il de plus raisonnable que de s'y attacher, quoi qu'il en coûte, pour s'assurer le repos de la vie? Je conviens que, pour se mettre à ce point-là, il ne faut pas se sentir, ni s'écouter souvent; qu'il faut, au contraire, s'étourdir quelquefois sur bien des choses et savoir s'en priver; mais...

MONTADE

Ma foi, madame, cela est tout à fait neuf; voilà des réflexions très particulières et que je n'ai vu faire qu'à vous.

LA COMTESSE

C'est que vous ne voyez que des folles, et ce sont celles-là qu'il vous faut!

MONTADE

De bonne foi, madame, pensez-vous quelque chose de ce que vous dites?

LA COMTESSE

Pourquoi non?

MONTADE

Franchement, pensez-vous que les femmes soient faites pour subir le joug et la loi d'un mari que le hasard leur donne?

LA COMTESSE

Je ne dis pas qu'elles soient faites pour cela. Je dis seulement que l'usage l'établit ainsi.

MONTADE

L'usage! quelle misère! et c'est l'usage même qui vous donne tout l'avantage, quand de meilleurs principes ne vous le donneraient pas. Peut-on nier l'ascendant naturel qui vous a été donné sur les hommes, les ressources et les moyens qu'il vous fournissent eux-mêmes pour abattre et anéantir, quand il vous plaît, leur arrogance et leur fierté! Ce sont les hommes, madame, que la nature vous a soumis, qu'elle a faits pour être vos esclaves parce qu'ils sont esclaves nés de leurs voluptés, de leurs plaisirs, et qu'ils n'aiment à suivre d'autres lois que celles que donnent l'amour et la beauté... Je dis plus : si ces hommes se trouvent vos maris, tout leur dit qu'il ne le faut point paraître; qu'il faut faire oublier un titre qui ne sert qu'à rappeler le premier affront qu'ils vous ont fait; tout leur apprend, tout leur fait sentir que leur bonheur dépend du vôtre, que vous en êtes la source et le mobile, que vous remplissez leurs goûts les plus exquis. Eh! je crois que c'en est bien assez de régner sur leurs cœurs. Vous le savez, madame, beaucoup mieux que qui que ce soit : la supériorité qu'on a dans cet état, bien d'autres la maintiennent

sans être nées pour cela comme vous. Jugez donc si les hommes, quelque titre que la fortune leur donne, doivent demander aux femmes des contraintes et des sujétions, s'ils sont à portée de les y réduire. Jugez s'il est possible de donner à un mari des preuves d'un attachement qui prive de tout, qui exclut tout, s'il est vrai qu'on ne le sente pas. Jugez si, dans la situation où je vous vois, un cœur comme le vôtre ne serait pas en droit de se tourner vers la voix qui l'appelle et de s'arrêter sur un choix convenable et digne de lui !...

LA COMTESSE

... Ah ! voilà ma mule à terre.

MONTADE

Madame, je la tiens.

LA COMTESSE

Remettez-la-moi.

MONTADE

Je baiserai donc le petit pied avant !

LA COMTESSE

Eh bien !... eh bien !... vous ne finissez point !

MONTADE

C'est, je crois, la moindre récompense pour toutes les bonnes choses que je vous dis.

LA COMTESSE

Ces bonnes choses me paraissent un peu vives, et je ne sais pas pourquoi je ne m'en suis point fâchée.

MONTADE

Je le sais bien, moi : c'est parce qu'elles ne vous persuadent point. Cela glisse sur vous, n'y fait aucune impression. On ne hasarde pas de tout dire quand on sait, comme moi, que rien ne peut vous faire sortir de votre équilibre.

LA COMTESSE

Oh ! je m'y tiendrai absolument, ou je ne pourrai.

MONTADE

C'est bien dit : il faut, à votre âge, se passer des amusements les plus doux ; il faut savoir se priver de tous les charmes de la vie et n'être pas la dupe de la félicité de son cœur.

LA COMTESSE

Il faut au moins savoir le contenir, ce cœur, et le réduire à des affections qui puissent être toujours les mêmes, à des plaisirs dont on n'ait point à craindre les revers et les mauvais retours.

MONTADE

Oui, et pour cet effet, il est très sage et très prudent de se sacrifier d'abord toute vive et de passer le printemps de son âge dans les combats, les gênes d'esprit continuelles, quelque ennui d'ailleurs ou quelques peines réelles qu'on y trouve ; cela vaut bien mieux que de suivre naturellement les penchants que l'on a, que de se livrer aux douceurs qu'ils donnent lorsqu'on sait qu'elles peuvent finir ou changer.

Il est plus sage assurément de prendre le parti de souffrir d'avance, en se refusant tout, que de s'exposer à s'accorder quelque chose en prévoyant qu'on en pourrait souffrir un jour.

LA COMTESSE

Ne vous moquez pas : cela est peut-être plus sensé que vous ne pensez, et, à ma place, comptez que vous feriez de même ; vous souffririez, Montade, puisque vous dites qu'on souffre, et vous en resteriez là.

MONTADE

A votre place, madame ? j'en doute ! J'aurais un jeune cœur, délicat et capable de sentiment comme tous les

cœurs du monde, ou bien, j'aurais un cœur froid et glacé comme le vôtre.

Dans ce dernier cas, je ferais tout comme vous : je passerais les journées sur un sopha ; je ferais plus : je tâcherais d'y dormir, pour m'ennuyer moins.

Mais si je me sentais jeune, leste, fringante, toute pétillante de gentillesse et d'agréments, je prendrais, je crois, plaisir à laisser voir en moi des choses aimables, peut-être même à sentir qu'on les aimerait. Que sais-je? S'il se trouvait quelqu'un dans la foule digne de m'y faire trouver encore plus de goût, je ne m'y opposerais point. Où tout cela me mènerait-il? à exciter, dans le cœur d'un autre, des mouvements qui le raviraient ; à en recevoir moi-même peut-être les contre-coups, qui ne me plairaient pas moins ; à me savoir gré de valoir tout le bonheur d'un homme, lorsque je n'aurais d'autre peine à prendre pour cela que de me donner du plaisir.

LA COMTESSE

Ah! Montade, que dites-vous?

MONTADE

Je dis, madame, ce que je ferais, ce que toutes les femmes ont fait, ce que vous ferez, vous, qui parlez, un beau jour, parce que, tôt ou tard, il en faut venir là ou périr de langueur et d'ennui, parce que la nature a fait tous les cœurs semblables sur ce point et que vous serez inquiétée du vôtre jusqu'à ce qu'il soit placé.

LA COMTESSE

Quand tout cela serait vrai, l'opinion que j'ai des hommes généralement est si mauvaise que le plus grand malheur des femmes est encore, je crois, d'avoir de la faiblesse pour eux.

MONTADE

Ah! je ne prétends pas vous faire ici leur éloge ; je les

connais : ils ont des vices qui me les font haïr moi-même : mais tous ne sont pas sur le même modèle ; et, grâce au ciel, il se trouve encore de la probité et de la vertu parmi eux ; il est encore des cœurs et des âmes que la corruption n'a pas gagnés.

LA COMTESSE

Eh ! comment les connaître et les distinguer ?

MONTADE

Par des épreuves très longues, par l'étude qu'on en fait : les lumières de l'esprit servent à cela et sont de bons guides.

LA COMTESSE

Et toutes ces épreuves-là n'empêchent pas qu'on s'y trompe. Il n'en coûte guère aux hommes de paraître tout ce qu'ils ne sont pas, même longtemps. Ils ont un but quand ils s'attachent à nous. Ils y veulent venir ; ils imaginent, ils emploient tous les moyens qui peuvent les y mener ; ils nous suivent, ils nous flattent de mille manières ; ils se prêtent à nos fantaisies, ils approuvent nos goûts, ils assiègent toutes nos faiblesses. Si le malheur veut qu'ils en triomphent, tout est fait pour eux : on ne les reconnaît plus : c'étaient des esclaves fidèles et soumis ; ils deviennent des maîtres jaloux ou volages, quelquefois le tout ensemble ; des tyrans, enfin, qui ne semblent plus tenir à nous que pour nous punir du crime de les avoir aimés !

MONTADE

Madame, je ne prétends point justifier les hommes ; mais prenons garde à tout : les revers que vous leur trouvez, les changements dont vous les croyez si capables, ne viennent peut-être point tant d'eux qu'on pourrait le penser. L'état cruel où vous supposez la plupart des hommes, après la jouissance, ne saurait être constamment qu'un état pénible et fâcheux pour eux-mêmes. On ne peut pas imaginer qu'ils

s'y tiennent par préférence et qu'ils se détachent librement des douceurs et des charmes qui l'ont précédé. Rien ne leur est plus naturel que de chercher à en jouir toujours : ils ne sauraient avoir un autre but ; et, en vérité, lorsqu'il arrive des choses qui les en écartent, je les trouve à plaindre, et quelquefois pardonnables d'en paraître blessés. Que faut-il pour renverser la tête de la plupart des hommes bien épris, pour leur donner des agitations qui les métamorphosent au point de les rendre méconnaissables, pour en faire des amants soupçonneux et jaloux ? Un refroidissement dans ce qu'ils aiment, une apparence de légèreté ; n'en est-ce pas assez pour les aigrir et pour réduire les plus faibles aux tristes moyens de conserver, comme ils peuvent, un bien qu'ils ont acquis et sur lequel ils n'osent compter ?

LA COMTESSE.

Les hommes dont vous parlez font toujours le malheur des femmes qu'ils aiment; mais ce sont ceux que j'excuserais le mieux. Il en est d'autres qui rendent les femmes plus à plaindre, et c'est à ceux-là que l'on ne peut pardonner.

MONTADE.

Je vous entends, madame; c'est l'histoire d'Ariane, que pourtant Bacchus consola. C'est faire, au surplus, le procès aux uns et aux autres ; si un homme néglige une femme ou la quitte, c'est souvent pour s'attacher à une autre qui l'en fait repentir. L'une a reçu l'injure, l'autre la venge ; et le pauvre homme, en tout cela, joue un rôle assez triste et assez méprisable. Comptez, madame, qu'il est de notre intérêt, comme du vôtre, de bien connaître qui nous aimons ; que le danger est tout égal, qu'il est peut-être plus grand pour nous, parce qu'enfin, on cherche partout la beauté ; partout on l'aime, partout elle est exposée à des attaques, à des assauts fréquents, rudes et difficiles à sou-

tenir, et que nous ne sommes, nous autres, aucunement dans ce cas.

LA COMTESSE

Vraiment, non, puisque c'est vous qui nous y mettez... Montade, dites vrai... Combien avez-vous attaqué de femmes en votre vie?... Tout jeune que vous êtes, vous avez de l'acquis, ou je me trompe fort.

MONTADE

Je n'ai jamais attaqué personne, madame... Et quand je l'ose... j'y réussis mal... J'aime trop bien... La timidité est inséparable de l'extrême amour... C'est le tourment des cœurs délicats. Je ne l'ai jamais si bien senti... Non jamais... et je le jure!...

LA COMTESSE

Quoi! vous aimez, Montade! Cela se peut-il croire? Je ne saurais me le persuader. Et quelle est cette malheureuse femme que vous aimez aujourd'hui et que peut-être vous quitterez demain? Si je la connaissais, je lui donnerais de bons avis.

MONTADE

Soyez tranquille, madame; vous ne la connaissez pas, et jamais je ne vous dirai son nom...

LA COMTESSE

Quoi! jamais?

MONTADE

Non, jamais, jamais...

LA COMTESSE

Eh bien! tant mieux! J'ignorerai ses peines quand l'inconstance vous prendra.

MONTADE

Oui, madame, tout comme elle ignore vos plaisirs dans l'état tranquille où vous vous trouvez.

LA COMTESSE

C'est cela qui me fâche : je voudrais lui en faire part et la rendre juge elle-même de son état et du mien... Il me prend un mouvement de bon cœur là-dessus qui m'intéresse déjà pour elle plus que pour vous... Me pardonnerez-vous cela, Montade?

MONTADE

Oui, oui ; je vous pardonne ce mouvement, parce que je le sens tout de même, et qu'après elle je n'hésite pas à dire que tout ne m'est rien. Mais cette bonté de votre cœur, madame, me suffit ; vous n'en saurez pas davantage ; je ne vous mettrai point à portée d'aller plus loin.

LA COMTESSE

Pourquoi cela? Que risquez-vous à me la faire connaître, si elle vous aime bien?

MONTADE

Voilà le point. Un amour tendre et délicat sait-il jamais s'il est assez bien aimé? Peut-être ne le suis-je point du tout ; et quand je le serais, ce que vous m'avez dit là me ferait frémir. Comment! madame, vous seriez capable, froidement, comme vous le dites, de me perdre par les conseils que vous donneriez à la personne que j'aime, si je vous la nommais? Que Dieu me préserve de vous donner jamais cette cruelle satisfaction!

LA COMTESSE

Encore un coup, Montade, est-il bien vrai que je ne la connaisse point? Parlez-moi sincèrement. Cela me touchera et me fera peut-être entrer dans vos intérêts plus que vous ne pensez.

MONTADE

Je ne puis que vous répéter la même chose : que vous ne la connaissez pas, en effet ; que vous ignorez tout ce qu'elle vaut ; que c'est un ange sur terre, digne d'y faire descendre

un Dieu ; un cœur neuf qui ne s'est point encore senti ; que, depuis deux mois, cette malheureuse passion me trouble et m'agite ; que je ronge mon frein, que je me tais et que, tôt ou tard, j'espère me dégager. Jugez où j'en suis ! je n'ai pas seulement osé lui découvrir encore mon état !

LA COMTESSE

Que dites-vous ? elle ignore ? comment ! vous êtes capable d'aimer à ce point, et vous n'osez le déclarer !

MONTADE

Non, je n'ose ; j'ai trop peur de lui déplaire ; j'aimerais cent fois mieux périr. En gardant mon secret, je jouis du moins du charme de la voir... Et c'est beaucoup. Si je lui ouvrais mon cœur, peut-être s'en offenserait-elle, peut-être ne la reverrais-je plus ; que deviendrais-je ?

LA COMTESSE

Montade... que votre situation est attendrissante, et qu'elle me touche ! Non, vous ne méritez pas qu'on vous serve mal lorsque vous savez aimer si bien... Je deviens votre amie autant qu'on peut l'être. Faites-la connaître, cette personne que vous aimez si parfaitement. Si elle est digne de votre amour, elle mérite de ne pas l'ignorer ; je veux qu'elle le sache, quand je devrais moi-même l'en informer et lui faire sentir de quel prix doit être un amant si délicat.

MONTADE

Madame... ne me trompez-vous point ?... me parlez-vous de bonne foi ?

LA COMTESSE

Oui... de bonne foi, Montade.

MONTADE

Levez-en la main...

LA COMTESSE

La voilà levée !

MONTADE

Plus haut !... fort bien... laissez-la tomber dans la mienne.

LA COMTESSE

Tenez... que me fait-il faire ?

MONTADE

Donnez-moi l'autre.

LA COMTESSE

Où me la mettez-vous ?

MONTADE

Tâtez-moi le pouls seulement

LA COMTESSE.

Ah ! ciel ! comme il bat !

MONTADE

C'est lui qui vous la nomme... il est plus hardi que moi !

LA COMTESSE

Montade...

MONTADE

Voilà mon état depuis une heure.

LA COMTESSE

Et le mien donc !... Ah !... j'étouffe... je ne sais ce que je dis !

MONTADE

Comme vous me regardez, madame !... Sont-ce là des yeux de courroux ? Ils me saisissent et me troublent ! Vos regards fixes me font trembler... Voilà votre pied qui me touche : souffrez du moins que je le baise mille fois... Ah ! de quel fardeau je suis débarrassé !...

LA COMTESSE

Quoi !... c'est vous ?...

MONTADE

Oui, pour jamais !

LA COMTESSE

Quoi ! c'est vous qui êtes assez hardi pour aimer une femme comme moi !... Pourquoi me l'avez-vous dit ?

MONTADE

Puisque je vous l'ai dit une fois, je vous le dirai bien d'autres ; il faut prendre votre parti là-dessus.

LA COMTESSE

Non, je ne puis. Que ne gardiez-vous ce malheureux secret ? Pourquoi me l'avez-vous dit ?

MONTADE

Pourquoi m'y avez-vous forcé ?

LA COMTESSE

Hélas ! pouvais-je penser que cela viendrait jusqu'à moi ?

MONTADE

Oui, oui, madame, vous le pensiez, vous le saviez, vous n'en pouviez douter : il y a assez longtemps que toutes mes démarches vous en instruisent et vous l'apprennent.

LA COMTESSE

Et pourquoi voulez-vous que vos démarches me l'aient appris ? Doit-on penser que l'amour seul mène les hommes, et qu'il n'est pas en eux de sentiments purs et généreux ? Devais-je vous croire incapable d'une amitié tendre et vertueuse lorsque je ne croyais voir en vous que cette amitié qui m'était si respectable et si chère ?

MONTADE

Une amitié pure, madame ?... Hélas ! il n'est point d'homme sur terre assez fort pour se contenir ainsi... On ne se donne point le choix de vous aimer comme on veut lorsqu'on est près de vous, lorsque votre présence transporte et ravit. Vous occupez depuis deux ou trois mois tous les moments de ma vie. Depuis ce temps, je crois n'avoir pensé qu'à vous et n'avoir vécu que pour y penser, que pour

y rêver, pour imaginer le moyen de vous le dire... Combien de fois ai-je soupiré après un moment comme celui-ci !... Combien de fois me suis-je persuadé que vous l'évitiez avec autant de soin, et qu'après avoir levé tous les obstacles qui vous environnent, je trouverais toujours en vous un obstacle invincible pour moi ! J'étais plein de cette idée quand je vous ai trouvée où vous êtes, sur votre sopha... Je me suis d'abord considéré seul avec vous, sans témoins. Je brûlais de parler et de vous ouvrir mon âme : mais vos yeux, que j'adore, m'imposaient tant de respect et de crainte que cette conversation se serait peut-être terminée comme beaucoup d'autres, si, peu à peu, vous ne m'aviez vous-même arraché le secret de mon cœur. Car, je vous le déclare, je n'ai aucun tort là-dessus, si ce secret vous blesse : c'est malgré moi que je vous l'ai découvert. Si vous croyez pouvoir vous en plaindre, vous n'auriez pas dû abuser de ma bonne foi et de ma sincérité : ce serait une vraie trahison de votre part, et je ne pourrais trop vous le reprocher.

LA COMTESSE

Laissez-moi faire ; reposez-vous sur moi des reproches que je mérite : je m'en fais bien assez. Pauvre femme que je suis ! m'y voilà tombée enfin !... Allez, Montade, consolez-vous : tout l'avantage vous reste ; à moi la honte d'avoir succombé la première, de n'avoir pu développer votre secret sans me trahir moi-même, sans déceler le mien... Je suis toute saisie, toute éblouie... Je ne sais ce que je fais, ce que je dis... ou plutôt ce que je devrais dire... Je me trouve dans une confusion, dans un désordre qui m'accable... Je sens des choses que je n'ai jamais osé prévoir ni penser... Que je suis malheureuse de vous avoir connu, puisqu'il était écrit que je ne pourrais me défendre de vous ! Que vous aviez raison tantôt de blâmer ma vie retirée !... Vous qui, sans le savoir, en êtes la seule cause ;

vous, pourquoi je reste ici presque tous les jours ; à quoi faire ? à vous souhaiter, à vous attendre, à gémir souvent de tout cela... Malheureuse !... J'ai eu beau réfléchir, me contraindre et m'observer depuis que je vous vois venir ici, je me suis laissé entrevoir à vous malgré tout ce que j'ai pu faire ; je n'ai pas eu le courage d'éviter ce tête-à-tête... Et combien de fois l'ai-je souhaité, tout en frémissant ! J'ai voulu tantôt me déguiser jusqu'au bout. Mais vous m'avez séduite, vous m'avez entraînée dans une situation violente que mon reste de raison n'a pu surmonter... Montade, n'en abusez pas. Vous voilà satisfait : n'allons pas plus loin ; ayons de la vertu, mettons-en jusque dans nos faiblesses. Cessons de nous voir... du moins, voyons-nous rarement. Ne nous exposons plus l'un à l'autre. Évitons la suite d'un engagement qui renverserait mon faible esprit, qui m'exposerait peut-être à des malheurs dont la seule pensée me remplit d'épouvante et de frayeur.

MONTADE

Madame, pendant que vous vous égarez, je reprends mes sens. Voilà l'avantage qu'on a de marcher ensemble et de se tenir par la main. On s'étaye, on se soutient, on se guide à l'appui l'un de l'autre dans la route qu'on fait. Que pouvez-vous craindre, madame, présentement que nous nous sommes confié le secret de nos cœurs, présentement que nous pouvons tout voir du même œil et que nous ne voyons plus qu'un même objet ? Ah ! qu'il est aisé de parler et d'agir à l'abri de toute crainte, de se communiquer les sentiments et les pensées qu'on a, quand un même amour les inspire et les conduit ! S'il y a eu de l'embarras, de la peine et du danger, ç'a été pour en venir au point où nous en sommes : mais dès ce moment, les dangers sont passés, les peines sont finies, tout effort est fait, les épines sont arra-

[illegible] plus que des fleurs à cueillir. [illegible] dites-vous, madame [illegible]

LA COMTESSE.

Je ne sais.

[illegible]

Quoi ! vous [illegible]

LA COMTESSE.

Combien cela durera-t-il ?

MONTADE.

Cette question m'insulte : vous m'en demanderez pardon dans [illegible]

LA COMTESSE.

Hélas ! j'y consens.

MONTADE.

Oh ! oh ! madame, quand l'amitié vous gagne, l'impolitesse vous prend.

LA COMTESSE.

Comment cela ?

MONTADE.

Vous m'avez promis tantôt que vous rangeriez ce pied-là, qu'il ne me toucherait point... Le voilà sur ma cuisse.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je vous en demande pardon ; je n'y prenais pas garde ! il n'y retournera plus.

MONTADE.

Moi, je veux qu'il y demeure pour vous punir de votre incivilité.

LA COMTESSE.

Je vous le rends, mais à condition que vous n'y toucherez pas, ou je le retire d'abord.

MONTADE.

Non, je ne veux que le voir plus à mon aise parce qu'il est joli, petit, fait au tour.

LA COMTESSE

Assurément...

MONTADE

Il embellit jusqu'à la mule qui le chausse... Eh ! que cette mule, tantôt, m'a fait de plaisir en tombant !

LA COMTESSE

Encore ; quelque folie !

MONTADE

Si vous saviez, quand je vous entends courir sur votre parquet, combien le bruit clair de vos mules est doux à mon oreille, vous comprendriez l'effet que peut faire votre mule en tombant. Tout ce que cela dit se sent bien, mais ne s'exprime pas.

LA COMTESSE

Que vous êtes heureux, Montade, de pouvoir rire et jouer ! Apprenez-moi ce qu'il faut faire pour se conserver l'esprit libre dans l'état où je suis et pour rire et jouer comme vous.

MONTADE

Cela est bien extraordinaire ; voilà une expérience qui m'étonne. Quand je la touche, cette mule, que je vous la mets ou vous l'ôte, il me prend une sorte de saisissement presque égal à celui que l'on sent quelquefois quand on rencontre, sans y penser, du velours sous la main, ou quand on cueille une pêche couverte de son duvet.

LA COMTESSE

Remettez-la donc vite et n'y touchez plus ; vous savez nos conventions.

MONTADE

Ce qui me paraît aussi joli que la mule est le bas blanc que vous avez là... Oh ! ne bougez point : votre jupon, qui est tout blanc de même, tombe dessus et ne le cache que trop

bien. Mes regards ont beau plonger, je ne peux seulement voir jusqu'où va le coin... En vérité, cela n'est pas bien !

LA COMTESSE

Je ne suis guère en train de folâtrer. Parlons d'autres choses... Montade, que devenez-vous ? Paraîtrez-vous dans le monde aujourd'hui ? Viendrez-vous souper avec moi ?

MONTADE

Je ferai plus, je ne vous quitterai point tout le reste du jour ; cependant, je soupai hier ici.

LA COMTESSE

Eh ! qu'importe ? mon mari vous aime et voudrait vous voir tous les jours !

MONTADE

Une condition pourtant ; vous en avez fait tantôt, j'en veux faire à mon tour... c'est que vous me laisserez voir ce bas blanc, que je n'ai encore qu'entrevu.

LA COMTESSE

Vous êtes fou, Montade... Surtout, ne me touchez point ; je vous le défends très sérieusement.

MONTADE

Payez mes yeux, du moins, de la contrainte que vous m'imposez !... Je n'y toucherai pas, je vous le promets. Ce sacrifice-là ne vaut-il pas quelque chose ?... Eh ! ce que je vous demande n'est rien... Que je le voie, ce bas blanc... Je l'entrevois du plus beau blanc du monde et j'aime les bas blancs avec passion... Montrez-le-moi vous-même... Laissez ce petit pied sur ma cuisse... Hélas ! il est si bien ! Tirez vous-même, soulevez votre jupon... Tenez, voilà mes deux mains par-dessus ma tête...

LA COMTESSE

Que de faiblesses en un jour ! Vous voulez la voir, ma jambe... La voilà ! En est-ce assez ?

MONTADE

Je ne vois presque rien... je n'aperçois que le coin des bas... Eh ! de grâce, levez un peu plus cet incommode jupon.

LA COMTESSE

Eh bien ! fou ! extravagant !...

MONTADE

Encore plus... Puisque je me suis lié les mains. Encore, madame. jusqu'à cette jarretière... que je la voie, que je sache au vrai de quelle couleur elle est !

LA COMTESSE

C'en est trop ! finissons cela.

MONTADE

Si vous y preniez autant de plaisir que moi. nous finirions mieux, supposé que nous puissions finir... Quand retrouverons-nous un moment comme celui-ci ?... Eh ! qu'on est dupe du temps, dont on ne sait pas profiter !... Donnez-moi du moins cette main, ces petits doigts, que je les tienne, que je les serre, que je les dévore de baisers !

LA COMTESSE

Laissez-moi, Montade : je ne puis rentrer dans mon état naturel... je suis toute saisie de trouble et d'effroi. Ma situation est digne de pitié... Laissez-moi, laissez ma main !... Eh bien !... elle est à vous pour jamais ; mais je n'en puis disposer à présent... Ah ! Montade, s'il est vrai que vous m'aimez, respectez-moi : l'amour que j'ai pour vous est le plus pur amour du monde et le plus délicat... Vous le conserverez beaucoup mieux si vous ne le blessez point.

MONTADE

Vos yeux, du moins, ne me les refusez point... ni la belle bouche qui m'enchante et qui m'annonce mon bonheur...

Donnez-la-moi, cette bouche... je vous en prie... Donne... donne... que j'y porte un feu qui me brûle... que je t'apprenne à quel point de fureur tu te fais aimer... Tu as beau faire, je te tiens, je t'embrasse, tu me donnes des transports qui me rendraient furieux;.. Ah !... cruelle !... tu déchires ma main, tu t'arraches de moi !...

LA COMTESSE

Que prétendez-vous, monsieur ?... qui vous a mis en droit de me faire des affronts ? Sachez qu'il me reste encore assez d'honneur pour les sentir et assez de vertu pour ne m'y exposer jamais. Je vous déteste autant que j'ai pu vous aimer. Fuyez-moi, je ne veux plus vous voir de ma vie. Retirez-vous : je vous défends de jamais venir où je suis. Je vous ai cru de l'honneur, de la probité ; j'ai pensé que je pouvais sans risque vous avouer ma faiblesse, parce que vous aviez su paraître à mes yeux digne d'un cœur comme le mien. Mais vous m'avez trompée, vous m'avez séduite indignement... Je m'en punirai le reste de ma vie... Vous serez à jamais pour moi un objet d'horreur... Monsieur, retirez-vous !

MONTADE

J'y consens, madame, je me retire; vous ne me reverrez jamais... Je suis indigne du jour... On ne peut éviter sa destinée : la mienne était de vous aimer sans jamais vous l'apprendre; ou de ne pouvoir vous l'apprendre qu'en vous offensant... Je sentais cela quand je m'obstinais à garder mon secret... Pourquoi me l'avez-vous arraché ?... Pourquoi m'avez-vous confié le vôtre, qui m'a ravi au point de m'oublier moi-même, qui m'a fait entrer dans une espèce d'ivresse et de fureur et forcé de manquer au respect qui vous est dû ?... Je tombe à vos genoux, madame... ce n'est point pour vous demander grâce : quiconque est capable de

vous offenser n'en mérite aucune... Écoutez-moi .. un mot... S'il faut que je me retire... si ce moment doit faire le malheur de ma vie, tout ce que je vous demande, madame, est de me regarder en pitié et de ne pas me renvoyer dans votre colère : elle est terrible, elle est affreuse et mortelle pour moi.

LA COMTESSE

Vous la méritez tout entière.

MONTADE

Je mérite bien plus de compassion, s'il faut que je me sépare de vous.

LA COMTESSE

Laissez-moi... je me trouve mal... retirez-vous... Il faut que j'appelle mes gens... Allez... sortez... sortez! vous dis-je... je me meurs!...

MONTADE

Que vais-je devenir, madame? Où vais-je aller? Irai-je me renfermer chez moi, m'abandonner à ma propre fureur? Irai-je exposer aux yeux du public le désordre et l'horreur de l'état où vous me voyez?...

LA COMTESSE

Tout ce que vous dites là me fait encore frémir! Si mon mari entrait présentement, je crois que je tomberais morte à ses yeux... Laissez-moi, Montade... De grâce, laissez-moi?...

MONTADE

Sera-ce sans retour?

LA COMTESSE

Hélas!...

MONTADE

Me permettez-vous de vous revoir encore avant de périr?

LA COMTESSE

Je ne sais où je suis...

MONTADE

Vous êtes seule, madame, avec l'amant du monde le plus passionné et le plus malheureux.

LA COMTESSE

Hélas ! se peut-il ?

MONTADE

Me reverrez-vous encore une fois ? Souffrirez-vous que je revienne ?

LA COMTESSE

Je suis hors d'état de vous le permettre et, je crois, de vous le défendre.

MONTADE

Quoi ! je n'oserai donc reparaître tantôt ?

LA COMTESSE

Que sais-je ?...

MONTADE

Si ma présence vous blesse à ce point, je n'aurai assurément pas l'impudence de revenir tantôt souper chez vous.

LA COMTESSE

Après celle que vous avez eue tout à l'heure, je crois que vous soutiendrez l'autre aisément. Mais sortez : que mon mari ne vous trouve pas ici. Revenez plutôt dans une heure, si vous le voulez absolument.

MONTADE

J'ai beau le vouloir, je ne viendrai qu'en cas que vous le trouviez bon.

LA COMTESSE

Au cas où je le trouve bon ?... Ah ! traître... tu n'en doutes pas... Qaand une femme à fait tant que d'avouer à un homme qu'elle l'aime, tout est dit, tout est fait : ses droits sont perdus... Il ne m'appartient plus d'oser me fâcher contre toi... Me voilà soumise et réduite à mon tour... Mais,

quitte-moi... Va-t-en... Sors vite, et reviens tantôt... Je vais m'enfermer jusqu'à ce temps... Il faut que je m'occupe seule de mon état et que je me rappelle à moi, si je puis... Qu'entends-je...? On frappe... Oui, vraiment... Voyez vite qui c'est.

MONTADE

Oh ciel! c'est votre mari...

LA COMTESSE

Mon mari!... je suis perdue! il nous soupçonnera,... Sieds-toi dans ce fauteuil... Ne bouge pas... Prends un livre et lis tout haut...

DIALOGUE XV

MONTADE, LE COMTE ET LA COMTESSE DE...

LE COMTE

Oh ! Oh ! madame, je ne vous croyais pas en aussi bonne compagnie. Eh ! qu'est-ce que vous faites donc là tous deux ?

LA COMTESSE

Eh ! qu'est-ce qui vous a fait rester, vous, si longtemps dehors ? Je comptais que vous reviendriez d'abord.

LE COMTE

Je n'en avais pourtant pas dit un mot.

MONTADE

Voilà, madame, de vos prétextes ordinaires pour vous tenir chez vous. Pourquoi souffrez-vous, monsieur le comte, que madame se renferme ainsi ?

LE COMTE

Moi ? je ne la retiens pas !

MONTADE

J'étais venu de la part de ces dames pour l'engager à sortir, à aller aux promenades avec elles : il n'y a pas eu moyen.

LE COMTE

Pour aujourd'hui, je lui passe. Quand on est avec un aussi beau cavalier, on n'est point à plaindre.

LA COMTESSE

Toujours de pauvres plaisanteries!

LE COMTE

Eh! mon Dieu! madame, comme vous voilà le visage tout en feu!

LA COMTESSE

Je suis de mauvaise humeur, car je souffre beaucoup.

LE COMTE

Eh! qu'est-ce que vous avez?

LA COMTESSE

Ce que j'ai? la fièvre comme un cheval et un mal de tête horrible... Mettez la main sur mon front.

LE COMTE

Il est vrai, le front vous brûle...

MONTADE

Madame, j'avais l'honneur de vous dire tantôt : Il n'y a pas de plus grand remède à cela que de sortir, d'aller et venir et de se dissiper.

LE COMTE

Je ne trouve pas de fièvre.

LA COMTESSE

Oh! j'en ai assurément.

LE COMTE

Non, un peu d'émotion, et voilà tout. Ce ne sera rien; il n'y aura qu'à souper peu.

LA COMTESSE

Point du tout, je vous assure : j'ai beaucoup plus besoin de me mettre au lit qu'à table; s'il ne vient personne

aujourd'hui, vous aurez la bonté, messieurs, de souper tous les deux sans moi.

LE COMTE

Comment donc cela vous a-t-il pris? Vous ne vous plaigniez point lorsque je suis sorti.

LA COMTESSE

C'est que je souffrais moins et que je ne me plains pas aisément.

LE COMTE

Eh! quel livre tenez-vous donc là, Montade?

MONTADE

Gulliver...

LA COMTESSE

Oui, ce vilain Gulliver : la lecture qu'il vient de m'en faire a encore augmenté mon mal; si vous n'étiez pas arrivé, je crois qu'il se serait obstiné à me le lire jusqu'au bout.

MONTADE

Quoi! madame, toujours injuste, et devant monsieur le comte, sachant le cas qu'il en fait!

LE COMTE

Oui, j'en fais cas : il renferme une bonne philosophie et déguisée fort plaisamment.

MONTADE

Il m'a paru de même.

LA COMTESSE

Montade, j'en doute; je me trompe fort, si je ne vous ai pas vu penser sur cet ouvrage à peu près comme moi. J'ai bien peur que mon mari ne vous ait séduit, ou que la complaisance... car vous vous plaisez, messieurs, assez souvent à vous unir pour me contrarier.

MONTADE

Madame, que dites-vous là ? Moi, vous contrarier ! Assurèment vous vous moquez de moi.

LA COMTESSE

Je ne me moque de personne, et je parle fort sérieusement.

LE COMTE

Je le voudrais ; cela serait drôle !

LA COMTESSE

Si sérieusenent que je dirais volontiers combien quelquefois cela m'ennuie.

LE COMTE

Ma foi, madame, si cela vous ennuie, tant pis pour vous !

LA COMTESSE

Vous êtes mon mari, monsieur, vous avez la liberté de penser et de dire ce qu'il vous plaît, et vous en savez user ; mais je n'aime pas que d'autres s'avisent de me contester à tout propos : si ce sont vos amis, à la bonne heure ; qu'ils sachent toujours que cela ne leur donne aucun droit.

LE COMTE

Madame, si ce sont mes amis, vous leur devez des égards.

LA COMTESSE

Peut-être, suivant qu'ils le méritent...

LE COMTE

Mais ceci, madame, est une querelle d'Allemand, et je ne sais à qui vous en voulez.

MONTADE

Je suis tout interdit. Oserai-je vous demander, madame, si j'ai quelque part à ce que vous dites, et si jamais j'ai pu vous déplaire ?

LA COMTESSE

Vous ou d'autres : je ne suis point en humeur de m'expliquer là-dessus.

LE COMTE

Quelle bizarrerie, madame, vous prend là? que voulez-vous dire? Qu'est-ce que l'on vous dispute? sur quoi conteste-t-on? Sur les choses les plus frivoles et les plus indifférentes, et encore, combien de fois cela arrive-t-il?... C'est vous, au contraire, qui contestez et qui vous mettez en droit de décider sur tout.

MONTADE

Madame, vous me jetez dans une honte et dans un étonnement dont je ne puis revenir. Quoi qu'il en arrive, je n'ai rien à me reprocher : M. le comte peut me rendre justice, non seulement lui, mais tous ses amis et les vôtres.

LA COMTESSE

Je sais les distinguer assez bien, tous ces amis-là ; je sais faire la différence de ceux qui s'attachent à nous sans autre vue que celle de contribuer à la douceur de la société, d'avec quelques autres qui voudraient peut-être aller plus loin et s'ériger dans la maison en examinateurs, en censeurs, en donneurs d'avis.

MONTADE

Madame, je vous entends sans vous comprendre. Si vous me prenez dans votre maison pour un donneur d'avis, vous faites tort à M. votre mari, qui n'en a pas besoin. Vous me faites plus de tort encore en me faisant passer pour un homme capable de s'attacher à M. le comte d'une manière à vous porter quelque préjudice. Je suis connu, madame, et non point sur ce pied-là : et si vous avez de pareils préjugés sur mon compte, il est de mon devoir de me retirer

comme je fais, et de ne m'exposer de ma vie à m'entendre dire de pareilles duretés.

LE COMTE

Montade, où allez-vous? Vous n'y pensez pas! Savez-vous que je prendrais cela pour un affront?

MONTADE

Si c'en est un, monsieur le comte, il est pour moi, et je le sens bien. Laissez-moi, je vous prie.

LE COMTE

Vous extravaguez... et vous aussi, madame... vous faites là une sortie bien hors de propos et qui n'est fondée sur rien.

MONTADE

Monsieur le comte, à force d'y penser, je cesse d'en être surpris. Il y a quelques jours que je remarque en madame des froideurs qui devaient m'y préparer. Si je m'en étais cru, elles m'auraient écarté de votre maison; je me serais ôté du moins la liberté que vous me donnez d'y venir fréquemment; et je devais le faire, pour m'épargner une scène comme celle-ci et pour faire connaître à madame que mon intention n'est point de venir chez elle lorsqu'elle me laisse voir que cela ne lui plaît pas. Au surplus, si j'ai la douleur de m'y trouver présentement, il ne faut pas s'en prendre à moi : j'ai commencé par dire à madame qu'on m'avait envoyé pour lui proposer une partie de promenade. Madame l'a refusée et a dit qu'elle vous attendait. J'ai malheureusement pensé qu'il ne convenait pas de me retirer d'abord. J'ai cherché à l'amuser : j'ai senti que je l'ennuyais. J'ai cru bien faire de lire ce livre et de chercher à y trouver, pour madame, quelque agrément : elle s'en est impatientée. Vous êtes arrivé là-dessus et vous voyez si j'ai quelque tort depuis.

LE COMTE

Mon cher Montade, asseyez-vous, je le veux absolument ; si cela déplaît à madame, elle peut aller se coucher, comme elle a déjà dit : nous souperons bien sans elle.

MONTADE

Non pas, monsieur, s'il vous plaît ; j'ai trop de respect pour madame la comtesse : ce serait donner matière à de nouveaux reproches, ce serait mériter tous ceux qu'elle a déjà faits.

LE COMTE

Madame, avez-vous la fièvre chaude et le transport au cerveau? Que veut dire ceci? Qu'est-ce que monsieur vous a fait? Prétendez-vous m'empêcher de le voir et le rebuter de venir ici, comme vous avez déjà rebuté cinq ou six de mes anciens amis, et de mes plus intimes? En quel délire, en quelle folie êtes-vous, de penser que Montade vous conteste, vous contrarie? qu'il préfère mes sentiments et mes avis aux vôtres, qu'il soit capable de me donner des siens sur ce qui peut avoir rapport à vous? Je vous proteste que cela est faux, que jamais il ne m'a parlé sur votre compte que de la manière la plus satisfaisante pour moi. Soyez sûre, madame, que je me connais en gens et que je ne suis point homme à écouter quelqu'un qui se mêlerait entre vous et moi. Montade est votre ami et le mien ; j'ai de quoi en être convaincu, et cela suffit. Finissons, s'il vous plaît, un entretien qui me fâche. Rendez justice à Montade, si vous avez quelque confiance en moi, ou prouvez-moi, par un refus, que vous n'en avez guère, comme il m'est arrivé déjà de le soupçonner plus d'une fois.

LA COMTESSE

Dès que vous le prenez sur le ton de maître, il faut bien obéir ; j'y suis accoutumée.

LE COMTE

Non, ma chère femme, ce n'est point un maître qui te parle, c'est un mari qui t'aime bien tendrement et qui te demande, en grâce, de revenir de tes égarements et de tes erreurs, d'avoir de l'amitié pour Montade, qui t'est attaché tout autant qu'à moi.

LA COMTESSE

Son amitié me flatterait beaucoup, assurément ; mais il est tout naturel à une femme d'être jalouse de celle qu'on a pour vous et de craindre tout ce qui pourrait refroidir la vôtre pour elle.

LE COMTE

Rien ne pourrait affaiblir celle que j'ai pour toi : assure-moi de la tienne, donne-m'en tout à l'heure une marque... Montade, approchez-vous. Allons, petite folle, donne ta main à Montade.

MONTADE

Monsieur le comte, que faites-vous ?

LE COMTE

Je le veux.

LA COMTESSE

Eh bien ! la voilà.

LE COMTE

Montade, embrassez-la...

LA COMTESSE

Vous n'y pensez pas !

LE COMTE

Embrassez-la, Montade... Souffre qu'il t'embrasse et que ce soit le baiser de paix... Allons... bon !...

LA COMTESSE

Je suis charmée de vous voir content, et je vous ferais bien d'autres sacrifices.

MONTADE

Madame, je ne dis qu'un mot : vous me rendrez justice un jour ; vous vous reprocherez ce qui vient de se passer, et vous reconnaîtrez que je n'ai jamais aspiré qu'à mériter vos bontés.

LA COMTESSE

Je le souhaite, assurément, et je l'ai souhaité toujours.

LE COMTE

N'en parlons plus... On a servi... Eh bien ! petite impertinente... aurez-vous le front de nous laisser aller souper seuls !

LA COMTESSE

Puisque je suis en train de vous donner des satisfactions, il faut aller jusqu'au bout. Montade, donnez-moi la main ; allons souper.

DIALOGUE XVI

LA COMTESSE DE..., MONTADE

LA COMTESSE

Qu'avez-vous, Montade?... Vous voilà tout hors d'haleine.

MONTADE

Eh! ne suis-je pas toujours de même quand j'arrive chez vous?

LA COMTESSE

Vous êtes venu à pied?

MONTADE

Sans doute.

LA COMTESSE

J'étais derrière cette fenêtre; je vous ai vu entrer et traverser la cour d'une belle vitesse.

MONTADE

Il est vrai, je ne me sentais pas sur terre quand je songeais que vous m'attendiez.

LA COMTESSE

Non... pas encore... il n'est pas sept heures.

MONTADE

Oh! que si!... Parlons d'autres choses... Y a-t-il quelqu'un?

LA COMTESSE

Non... personne.

MONTADE

Vos femmes?

LA COMTESSE

La jeune est allée à la comédie avec mon valet de chambre : je leur ai donné, comme vous pensez bien, la permission. La vieille est malade et couchée.

MONTADE

Pour votre mari, je n'en suis pas en peine : il est à l'Opéra ; il y voit danser Chonchette et soupera sans doute avec elle.

LA COMTESSE

Je le crois bien, d'autant que j'ai fait la malade aussi et qu'il me croit actuellement sur mon lit.

MONTADE

Madame, vous savez ce que des femmes bien apprises doivent à messieurs les maris. Le vôtre vous croit au lit : il ne faut pas le tromper ; il faut y aller, et le plus tôt n'est que le mieux... Il est bon même que je vous y accompagne, pour être témoin que vous avez dit vrai.

Nous voilà seuls enfin... Songez-vous bien que nous voilà seuls? Songez-vous à tout ce que vous m'avez promis et combien il y a de temps que vous me le faites attendre... avec une cruauté?...

LA COMTESSE

Coquin que vous êtes!... Quand j'ai tant fait que de vous donner l'heure, vous savez bien que ce n'est pas pour mériter vos reproches : je n'en ai à craindre que de moi-même. Mon cœur est à vous depuis longtemps : vous en avez des preuves de reste ; mais rien ne vous suffit... Vous voulez de moi le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire... Je sais que je vous l'ai promis... Je sens que je vous

le dois ; mais si vous aviez un peu de vertu dans l'âme, vous sentiriez aussi ce qu'il en coûte à une femme bien née pour manquer à ses devoirs et faire un pas comme celui-ci.

MONTADE

Des devoirs !... des devoirs !... toujours des préjugés... En est-il d'autres que ceux que l'amour nous dicte et que nos cœur brûlent de remplir ?

LA COMTESSE

Je ne sais... mais voici une démarche qui m'a échauffé la tête souvent et que j'envisageais avec bien plus de courage que je n'en ai à cette heure.

MONTADE

Oh ! du courage... j'en ai pour nous deux. Petite comtesse, viens que je t'en donne.

LA COMTESSE

Montade... laissez-moi... non... non !... J'ai peur !...

MONTADE

Eh ! de quoi ?

LA COMTESSE

De tout !... des gens qui peuvent entrer ici... du jour qu'il fait encore...

MONTADE

Il est vrai que nous sommes fort mal dans ce grand cabinet ; mais c'est notre faute : pourquoi y sommes-nous ?... Ai-je l'air d'une visite ?...

LA COMTESSE

Hélas ! je n'y suis descendue que parce que je voulais vous voir entrer, et que, de mon boudoir, je ne le pouvais.

MONTADE

Montons-y, à ce boudoir.

LA COMTESSE

Je m'y suis tenue presque tout le jour ; mais à présent, il y fait obscur.

MONTADE

Eh bien ! tant mieux... N'y a-t-il pas une lampe de nuit ?

LA COMTESSE

Mais... je crois bien que oui.

MONTADE

Allons, allons !

LA COMTESSE

Non... je n'ose pas monter là toute seule avec vous... Non, non... restons ici.

MONTADE

C'est ce petit escalier-là qui y mène ? Voyons !

LA COMTESSE

Vous voyez comme il est obscur... Eh bien ! eh bien !...

MONTADE

Allons toujours à tâtons, s'il le faut... Petite comtesse... passe la première, je monterai derrière toi... Bon... tout doucement... Tiens-moi la main, de peur que je ne me perde.

LA COMTESSE

Quelle démarche !... quel sacrifice !... et peut-être quelle victime !... Que fais-je là, Montade !... Que vais-je devenir ? M'aimes-tu assez ?... Est-ce de bon cœur que tu baises ma main ?

MONTADE

Oui, de tout mon cœur ! je baise tout ce que j'attrape !

LA COMTESSE

Que fais-tu ?.., que fais-tu ?...

MONTADE

Je vais à tâtons, je n'y vois goutte.

LA COMTESSE

Ne badine donc point ! finis donc !... tu me feras tomber... Nous y voilà : ferme la porte.

MONTADE

Oui, oui... et même avec un doigt de verrou... Il faut fermer les fenêtres aussi ; ah ! ah ! et voilà cette lampe tout allumée !

LA COMTESSE

Oui, je m'en suis servie pour cacheter une lettre. Eh bien ! Montade, n'est-il pas joli, mon boudoir ?

MONTADE

Il le sera bien davantage quand nous l'aurons appelé par son nom : foutoir.

LA COMTESSE

Polisson !... Dis-moi donc s'il est de ton goût ?... Tu en as l'étrenne : il n'est ajusté que de ces jours-ci.

MONTADE

Comment !... c'est une petite galerie.

LA COMTESSE

Oui, comme tu vois, de douze pieds de long sur six de large... et ne trouves-tu pas... que j'ai eu raison de mettre un sopha de chaque côté de toute la longueur du mur ? Il me semble que cela annonce et précède fort bien la niche du fond... Elle est belle, ma niche !...

MONTADE

Belle sans doute, et très belle !... Quoi ! toute garnie de glaces !... à l'impériale... sur les côtés, partout !... Comtesse... quand on est deux sur ce lit-là, on ne s'y cache rien... Voyons l'effet que cela peut faire.

LA COMTESSE

Fi donc ! fi donc ! je ne veux pas. Est-ce que vous voulez me brusquer, me faire violence ?

MONTADE

En bonne foi, chère comtesse, sommes-nous tous deux ici, vis-à-vis l'un de l'autre, pour nous amuser de vos ameublements?

LA COMTESSE

Mais nous n'y sommes pas non plus pour nous assouvir comme des bêtes... D'ailleurs, Montade, je vous l'avoue, j'ai tant de peine à croire que vous m'aimez assez... Tenez, mettez-vous à côté de moi sur ce sopha... J'aime les sophas, comme vous voyez, en reconnaissance de celui sur lequel un jour nous nous sommes tout dit... Parlez-moi, Montade, parlez-moi, vous ne faites que me tracasser... Parlez-moi, vous dis-je! Êtes-vous à moi sans réserve?... Pourquoi vous mettez-vous à mes genoux? Me demandez-vous déjà pardon d'avance de quelques torts pour l'avenir?

MONTADE

Je n'en aurai jamais tant, madame, que je vous en trouve en ce moment, quand vous me faites une question de cette nature. Je vous aime avec des transports qui ressemblent à la fureur... Comtesse... comtesse...

LA COMTESSE

Non, je veux rester assise... Parlez-moi... écoutez-moi, du moins... j'ai mille choses à vous dire... Eh! bon Dieu! quelles mains!... ah! que de peines!... Laissez-moi... Montade... Montade... voulez-vous bien me laisser?... Où allez-vous?...

MONTADE

Un moment... un moment... je ne sais ce que je dis... la tête me tourne...

LA COMTESSE

Vous me découvrez toute... Je ne veux pas... je ne veux pas...

MONTADE

Ah! je ne vois que des jambes croisées, à peine vos belles cuisses... Ah! comtesse, que je les baise au moins... elles me ravissent!

LA COMTESSE

Ah! traître... que me faites-vous?... Vous me renversez... Non!... non!... vous ne m'y forcerez pas. Non!... vous ne le ferez pas malgré moi... Non!... non!...

MONTADE

Baisez-moi, comtesse.

LA COMTESSE

Non... non... non... retirez-vous... Chien!... chien!... Tu es plus fort que moi... Mais, tu n'y es pas encore... Non... non... tu n'y es pas. Tu me blesses!... tu me blesses!... Je n'en puis plus... Ah! c'est un enragé... Fais donc, scélérat! fais donc! entres-y, puisque rien ne t'arrête...

MONTADE

Et bien, soit, je m'arrête... je me retire, puisque vous le prenez sur ce ton-là! On n'a jamais pris ni donné du plaisir par force... Quand l'humeur vous changera, vous aurez pour agréable de me le faire savoir.

LA COMTESSE

Montade, tu te lèves!... Tu t'en vas!... Tu ne voulais donc que me soumettre! tu n'attendais que cela pour me quitter!... Ah! es-tu capable de me traiter ainsi? Que t'ai-je fait?

MONTADE

Ce que vous m'avez fait? il y a une heure que vous m'épuisez en efforts inutiles, par toutes vos résistances.

LA COMTESSE

Mais, à la fin, tu vois que je te laisse faire.

MONTADE

Il est bien temps, quand le mal est fait!

LA COMTESSE

Quel mal, Montade? que veux-tu dire?

MONTADE

C'est ce qui vient de vous arriver tout à l'heure. Et j'en aurais grande honte en votre place.

LA COMTESSE

Comment! est-ce que tu me quittes tout de bon?

MONTADE

Non, mais tout de bon je vous rate.

LA COMTESSE

Bon! bon! qu'est-ce que ça me fait? Si tu m'aimes toujours, nous y reviendrons de reste... Remets-toi près de moi.

MONTADE

Je n'oserais ma foi pas, devant tout ce monde-là.

LA COMTESSE

Qui?...

MONTADE

Ces magots sur la cheminée... ces autres-là sur la muraille... Qu'est-ce qu'on dirait de moi?... Vous riez... Vous n'avez pas de quoi rire... Voilà une diabolique métamorphose! Vous étiez, il y a un moment, une ravissante créature... Vous n'êtes plus qu'une comtesse ratée... Ah! quelle honte!

LA COMTESSE

Si je le suis, monsieur, je ne vous en estime pas davantage, et je ne m'en estime pas moins. Quoi qu'il en soit... sans rancune, ou, rancune à part, si tu veux, viens t'asseoir là, près de moi.

MONTADE

Fi donc! une femme ratée est mauvaise compagnie!... et mon père me recommande sans cesse de ne fréquenter que la bonne.

LA COMTESSE

Finiras-tu tes mauvaises plaisanteries ?

MONTADE

Tout ce que je puis faire, c'est de me mettre là, vis-à-vis de vous, sur cet autre sopha, pour y déplorer librement votre sinistre aventure !

LA COMTESSE

Oh ! ça, Montade... Montade, tu es insupportable ! Je t'aimerais autant à cent lieues qu'à cette place-là !

MONTADE

Pauvre petite jeune femme ! contez-moi donc comment vous avez pu réussir à vous faire rater, afin qu'on cherche à vous justifier sur cela, s'il est possible. Est-il vrai que vous avez entortillé vos jambes, serré vos cuisses, rabattu votre chemise, de façon que tous les efforts imaginables ?...

LA COMTESSE

Oh ! cela m'impatiente !

MONTADE

Ah ! ah ! vous vous levez, vous venez sur moi... Eh bien !... eh bien !... quand vous m'aurez battu, vous n'en serez pas moins comtesse ratée.

LA COMTESSE

Eh bien ! dis-moi un peu : si je n'avais pas entortillé mes jambes, serré mes cuisses et tenu ma chemise, qu'aurais-tu fait ? Chien ! qu'aurais-tu fait ?... Rien, je le gage !

MONTADE

J'aurais fait sur ce sopha-là ce que je vais faire sur celui-ci.

LA COMTESSE

Je t'en défie... je t'en défie !...

MONTADE

Il est vrai que cela ne dépend pas absolument de moi tout seul.

LA COMTESSE

Et de qui donc?...

MONTADE

De mon camarade... qui quelquefois me gouverne en maître, et à qui je ne persuade pas toujours ce que je veux, d'ailleurs... C'est qu'il est d'une rancune!

LA COMTESSE

Oui-dà! oui-dà! c'est poltronnerie; c'est qu'il n'ose seulement pas se montrer.

MONTADE

Pardonnez-moi, madame, je le ramènerai, pour peu que vous vouliez entrer en éclaircissement et lui faire politesse : appuyez votre main là... là... Vous la retirez?

LA COMTESSE

Sans doute, je la retire... tu te moques de moi... il n'y a là personne... ton camarade s'est probablement sauvé... Pauvre Montade, tu ne fus jamais si seul!

MONTADE

Il n'y est pas, dites-vous? je gage douze sols que si.

LA COMTESSE

Et moi cent louis que non!

MONTADE

Vous ne me soupçonnerez pas du moins! Je ne remue point... Vous voilà sur moi... Je vous laisse faire : je ne veux rien voir, et, pour plus de sûreté, comtesse, penche-toi un peu; couvre mon visage du devant de ta chemise... plus haut... plus haut... Cherche à cette heure qui de nous deux a gagné.

LA COMTESSE

Je n'en puis juger au travers d'une culotte.

MONTADE

Je te permets de la défaire.

LA COMTESSE

Vraiment, je le crois bien, mon drôle !... Mais si je la défais et qu'il ne s'y trouve rien ?

MONTADE

J'ai parié douze sols ; je paierai comptant.

LA COMTESSE

Oui, mais, monsieur l'effronté, pendant tout cela, vous me chatouillez... Ah ! je vois pourquoi il faut vous bander les yeux avec le devant de ma chemise... arrête donc !... arrête donc !...

MONTADE

Tu vois bien, ma petite comtesse, qu'il me faut toujours quelque joujou, que je ne sais que faire de mes mains, si je ne leur donne quelque contenance... Tu tâtes... tu tâtes... tu n'oses ouvrir, tu crains de perdre ! Eh bien... eh bien !... qui est-ce qui gagnera de nous deux ? Je ne m'en mêle pas au moins.

LA COMTESSE

Non, mais tu me tracasses partout et cela me dérange.

MONTADE

Ah ! ah !... comtesse... qui est celui-là ? le reconnais-tu ?... Découvre-le... tire ma chemise de côté... Eh bien !... ne le voilà-t-il pas, le drôle, dans la forme ordinaire ?

LA COMTESSE

Non : je ne lui trouve pas l'air aussi insolent que tantôt ; il est presque respectueux.

MONTADE

Comtesse, dis-lui un petit mot d'amitié, car il n'a de respect que pour qui ne l'aime point... Bon !... bon !... Voilà la connaissance faite... là !... là !... à merveille !... Donne-moi ton joli visage ; donne ta bouche, que j'y colle la mienne...

LA COMTESSE

Ah ! tu me fais tomber sur toi !

MONTADE

Ne t'impatiente point ; cela ne durera pas.

LA COMTESSE

Tu as raison... me voilà dessous.

MONTADE

A ton aise... à ton aise... tout de ton long... fais-moi place... là... là... encore !...

LA COMTESSE

Ce sopha est étroit.

MONTADE

Il n'y a plus moyen d'aller ailleurs... ouvre, ouvre, ma chère petite amie... Que tu es belle à voir quand tu n'as ni jupe ni chemise ! Attends que je relève cela encore mieux... Tu me charmes !

LA COMTESSE

Je t'abandonne tout, mon amant ! Tout est à toi !... que veux-tu ?

MONTADE

Passer la main sous tes petites fesses pour les soulever un peu... Bon... bon... et place-le-moi !

LA COMTESSE

Est-ce qu'il n'a pas l'esprit de se placer lui-même ?

MONTADE

Non, c'est un hurluberlu qui ne sait ce qu'il fait.

LA COMTESSE

Donne-moi donc ce drôle-là... Couche-toi sur moi... Attends... attends... là !... c'est là !... c'est là ! te dis-je... Pousse... encore... encore... ah !... Ah !... tu me fais mal !... Non, non... baise-moi... l'y voilà... l'y voilà... Jerni !... je le sens jusqu'à l'âme... Oh ! qu'il est bien !... mon ami !... je le fais !... je le fais !...

MONTADE

J'achève... j'achève... je n'en puis plus.

LA COMTESSE

Je meurs de plaisir!...

MONTADE

Enfin!... je reprends la parole.

LA COMTESSE

Que de folies!

MONTADE

Que de charmes! que de transports! la tête m'en tourne... Je suis comme un homme ivre... Que je les aime, nos folies, qu'elles m'ont donné de plaisir!

LA COMTESSE

Laisse-moi respirer... je suis toute hors d'haleine... Remettons-nous comme nous étions, l'un près de l'autre. Restons assis... Je n'ai pas la force de lever la main. Donne-moi ta bouche seulement... Quel délire! quelle extravagance! suis-je capable de tout cela!... que j'en aurais de honte, si je me croyais!... De quel œil me verras-tu désormais?... Mais moi, oserai-je lever les yeux jusqu'à toi? Viens, que je baise les tiens! Ils sont plus beaux que tout ce que j'ai jamais vu... Mets là ta main... que j'aie toujours sur moi quelque chose à toi.

MONTADE

Que les amants sont heureux! Et que le plaisir qu'ils se donnent est grand! Pourquoi a-t-on dans la vie d'autres affaires?... Et que peut-on faire dans le monde qui vaille un moment comme celui-ci, qui vaille nos polissonneries et nos badinages?... Car je ne parle pas de la jouissance où le corps et l'âme, l'esprit et le cœur, où tout est rempli, tout est agité, transporté, ravi.

LA COMTESSE

Je l'avoue, je n'avais de tout ceci qu'une idée fort impar-

faite, et, s'il faut que j'avoue tout, c'est que je n'ai cependant pas pensé à autre chose depuis six mois que nous nous connaissons.

MONTADE

Ton état était bien différent du mien, dans les commencements surtout, où je sentais mon amour pour toi s'accroître d'un jour à l'autre et augmenter mes craintes d'autant, et mes inquiétudes, dans le doute affreux où j'étais toujours de pouvoir parvenir à me faire écouter. Qu'il est doux aujourd'hui de te rappeler ce temps où je ne pouvais entrer dans ta maison sans avoir, dès le bas de l'escalier, des palpitations qui me faisaient un mal réel ; ces moments où je ne me présentais point dans ton appartement sans sentir mes jambes prêtes à manquer sous moi !... N'as-tu pas remarqué cent fois qu'il me prenait des éblouissements, en ta présence, dont je me trouvais interdit et confus ?... Combien d'autres fois ai-je voulu te parler et me suis-je vu pris à la gorge, perdre la parole !... J'adorais tes yeux et je n'osais les voir ; je portais mes regards à la dérobée sur ton sein ; je m'arrêtais sur tes beaux bras, tes belles mains ! je considérais ta coiffure, ta robe, la pointe de tes mules ; que sais-je ? ton petit chien qui y touchait, le fauteuil où tu étais assise... et tout cela était pour moi le plus beau spectacle de la nature ! c'était une fête au-dedans de mon âme ; je t'y tenais, j'y jouissais de tes beautés ; je t'y baisais, je t'y dévorais, je n'en respirais point ; le feu me montait à la tête ; je perdais le maintien et tombais dans l'égarement.

LA COMTESSE

Tu fais là mon histoire mieux que la tienne ; mais j'avais encore un tourment de plus : c'était le préjugé de mes devoirs, que, pour tout autre que toi, je n'aurais jamais surmonté ; qui me persécutait encore, il y a dix jours, lorsque tu vins dans le grand cabinet où tu me trouvas si

préoccupée ; où le plaisir d'être avec toi m'emporta jusqu'à te prier, pour ainsi dire, de vouloir bien m'arracher mon secret. Ah ! mon amant ! que je fus heureuse cette journée-là, malgré le danger que nous courûmes.

MONTADE

Il est vrai que ton mari nous surprit comme s'il l'eût fait exprès ; mais aussi, que ta présence d'esprit me parut admirable ! Ah ! que nous le trompâmes bien !

LA COMTESSE

Trop bien, en vérité ; je me le suis reproché depuis...

MONTADE

Ma chère amie, tu as tort : c'est de cette manière-là qu'il faut toujours se conduire, Tromper un mari n'est autre chose que de le mettre à cent lieues du soupçon ; c'est assurer son repos, c'est faire son bien. Ton mari lui-même nous en saurait gré, s'il était possible un jour qu'il l'apprît. Rappelle-toi la joie qu'il eût ce soir-là même d'avoir apaisé notre prétendue brouillerie.

LA COMTESSE

Vraiment oui, il fit mieux ; il t'ordonna de me baiser, et il l'exigea de ma complaisance !

MONTADE

Voilà comme on répond à de bons procédés.

LA COMTESSE

Faut-il qu'il te l'ordonne encore pour que tu y reviennes ?

MONTADE

Je l'en dispense... tiens !...

LA COMTESSE

Qu'entends-je ?... on frappe !... c'est quelqu'un !... Ah ! je suis perdue !... Ne bouge pas... ne disons mot... Je frémis de peur !

MONTADE

Raccommode-toi... laisse, laisse ; je vais voir ce que c'est...

Hélas ! c'est ton petit chien ; c'est Cadet, qui nous cherche, qui grattait à la porte pour entrer... Cadet ! Cadet !... Il veut en être.

LA COMTESSE

Vraiment, je l'avais oublié. Il faut le garder ici, de peur qu'il ne jappe après moi... Cadet, venez çà... Vois comme il te caresse, lui qui n'aime personne : ne semble-t-il pas qu'il s'y connaisse ?... Ne t'en fais pas trop aimer ; prends-y garde, cela peut être de conséquence. Quelqu'un, l'autre jour, disait ici, et je l'ai retenu, qu'un petit chien avait décelé l'amant d'une femme. Il était hargneux pour tout le monde, même pour le mari, pendant qu'il faisait à certain jeune homme toutes sortes de caresses. Cela donna lieu à des soupçons que le mari s'avisa d'approfondir : il reconnut que le petit chien avait de bonnes raisons et qu'il était au fait comme celui-ci !

MONTADE

Le temps des craintes, grâce au ciel, est passé, et il n'est plus question, entre toi et moi, que d'une conduite qui soit toujours la même : premièrement, il faut avoir attention à ne pas toujours nous mettre l'un près de l'autre à table.

LA COMTESSE

Montade, il n'y a pas longtemps que tu pensais tout le contraire et que tu trouvais cela fort bon.

MONTADE

Sans doute quand c'était là toute ma ressource pour te voir de près.

LA COMTESSE

L'autre soir, par exemple, à la suite des bonnes choses que nous nous étions dites !

MONTADE

Oui, lorsque ton mari, après nous avoir fait embrasser, soupa en troisième vis-à-vis de nous deux et bavarda seul

pendant tout le souper... Te rappelles-tu que nous étions encore tous deux si fort émus de ce qui venait de se passer que nous en avions l'air tout interdits et tout tristes, qu'il ne semblait pas que nous eussions un seul mot à nous dire et que ton mari le remarqua ?

LA COMTESSE

Au cas qu'il s'en fût fâché, il nous était aisé de nous justifier : il n'avait qu'à regarder ce qui se passait sous la table alors ; cela l'aurait bien apaisé, n'est-ce pas ?

MONTADE

Ah ! que ton petit pied y jouait bien à mon gré ! J'allais le chercher quand je le sentis tout près du mien. Je le pressai par trois ou quatre fois de suite ; à la fin, tu fis de même. Nous nous entortillâmes et ne nous quittâmes plus. C'est tout cela qui m'occupait et qui nous donnait à tous deux l'air contraint et embarrassé.

LA COMTESSE

Ah ! que c'était bien cacher l'état heureux où j'étais dans cette première jouissance, où je me rappelle que j'approchais ma cuisse, que j'appliquais ma jambe sur la tienne, que j'y sentais couler mon âme comme si elle eût voulu se fixer sur la pointe du pied.

MONTADE

Baise ! baise ! tu me ravis ! Ça !... revenons à nos affaires. Un point capital pour moi, c'est de me maintenir dans l'intimité où je suis avec ton mari : je l'ai acquise à force de soins et de complaisance.

LA COMTESSE

Ah ! sans moi, tu ne tenais rien.

MONTADE

D'accord ; mais cela est tout à fait acquis, et il ne s'agit plus que d'être conséquent. Il faut que je sois avec lui

autant et peut-être plus qu'avec toi : un moment libre ensuite, entre nous deux, peut me dédommager de l'ennui de tout un jour que j'aurais passé avec lui.

LA COMTESSE

Non pas moi ! je pense bien différemment. Au reste, que tu lui tiennes compagnie, je le passe, puisqu'il le faut ; mais je ne puis souffrir qu'il te mène souper chez cette danseuse de l'Opéra. Tiens, cela me révolte...

MONTADE

Laisse-moi faire, ma chère amie ; je l'amènerai au point de me renvoyer ici et de me demander en grâce de t'y tenir compagnie.

LA COMTESSE

A la bonne heure ! et que je voie cela bientôt ! Levons-nous, mon petit ami, faisons quatre pas pour nous dégourdir.

MONTADE

Soit... Écoute mon cher amour : expliquons-nous encore sur une chose qui m'est personnelle. C'est que je ne veux plus de ton petit crayon ; cela blesse mon cœur à l'excès. Je n'ai osé jusqu'à ce jour t'en rien dire.

LA COMTESSE

Quoi ! mes lettres !... Il est vrai que je n'ai jamais pu prendre sur moi de t'écrire autrement qu'avec du crayon qui s'efface ; c'était bien une preuve que je n'étais pas fort sûre de la durée de tes sentiments, et que, malgré cela, je ne pouvais m'empêcher de te faire part des miens. Mais, puisque tu en aimes les marques, et que tu les veux durables, je t'en donnerai, mon amant, qui le seront autant que moi.

MONTADE

Et voilà comme mon bonheur fera le tien... Oh ! çà, tu devrais présentement faire attention à une chose qui peut

t'intéresser autant et plus que moi : c'est le mélange des gens qui viennent ici. Monsieur ton mari, qui n'est pas difficile sur le choix, ouvre sa porte à tout le monde, et depuis quelque temps te produit des originaux qui sont, ou des bêtes à manger du foin, ou des aspics et des vipères dont la familiarité est tôt ou tard funeste.

LA COMTESSE

Tu as raison : il y en a plusieurs dont je veux me défaire.

MONTADE

Cela est de la plus grande conséquence pour une femme de ton âge. Eh! les femmes en général se perdent beaucoup moins par leur conduite que par leurs entours. Je vois de petits messieurs, qui vont et viennent librement ici, que ton mari a mis sur le pied d'y souper quand bon leur semble. Crois-tu qu'ils y viennent pour lui ?

LA COMTESSE

Oh ! je les vois de loin et les devine.

MONTADE

C'est toi seule que cela regarde ; c'est toi seule que cela met en butte aux raisonnements et aux propos que ces petits coquins sont capables d'en tenir eux-mêmes. Il faut, si tu m'en crois, fermer la porte à tout cela, et ne vivre qu'avec des gens sûrs.

LA COMTESSE

Moi ! mon ami, tu n'as qu'à dire. Je consens à tout. J'ai même envie d'aller plus loin : c'est de m'éloigner de plusieurs femmes qui ne valent pas mieux.

MONTADE

Il est vrai qu'il nous en tombe quelquefois de fort ennuyeuses : avant-hier, par exemple, je n'y pouvais plus tenir ; je crus qu'elles nous feraient passer la nuit sur des tableaux de Cavagnoles.

LA COMTESSE

Il en vient souvent d'autres et que tu trouves, je crois, plus aimables : par exemple, Mme de G..., Mlle de Ru... Elles ont de l'agrément, mais je doute qu'on puisse s'y fier... Et Mme de Rastard, que tu as vue deux ou trois fois et qui ne demande pas mieux que de se lier beaucoup avec moi, comment la trouves-tu, celle-là ?

MONTADE

Elle est jolie, elle est vive, et me paraît assez bonne enfant.

LA COMTESSE

C'est une créature assez décidée, pour son âge, et assez leste en ses propos.

MONTADE

Elle est toute jeune comme toi ; mais cela ne prouve pas qu'elle puisse être aussi raisonnable. N'est-ce pas une amie de couvent ?

LA COMTESSE

Oui, elle y était encore l'an passé, quand j'en sortis pour être mariée. On lui rendait même la vie assez dure, car on nous défendait de la fréquenter.

MONTADE

Et pourquoi cela ?

LA COMTESSE

C'est qu'elle avait toujours la main sous nos jupes et nous faisait toutes sortes de sottises.

MONTADE

Des badinages d'enfant !

LA COMTESSE

Moi, je te parle de l'année passée, qu'elle était encore là, à peu près faite et formée comme elle est aujourd'hui ; et je la vis, moi, très bien fouettée pour ces affaires-là huit jours avant que je sortisse du couvent.

MONTADE

Comment? Diable!

LA COMTESSE

Oui, dans la chambre de la maîtresse des pensionnaires, la porte close en grand mystère. Je vis cela par le trou de la serrure. Il est vrai que je payai bien ma curiosité!

MONTADE

Comment donc? et qu'arriva-t-il?

LA COMTESSE

Je me trouvai dans sa chambre quelques jours après; je m'avisai de lui en faire une mauvaise plaisanterie; elle se mit en fureur, elle barra la porte, elle me fit cent sortes de menaces qui m'interdirent.

MONTADE

Eh bien!... eh bien!... dis donc.

LA COMTESSE

Je ne pus la fléchir : elle voulait se venger; il fallut s'y soumettre. La coquine me fit mettre à ses genoux dans la même posture où je l'avais vue : elle me troussa et me fouetta tant qu'elle voulut.

MONTADE

Oh! la perfide! oh! la scélérate! avoir donné le fouet à ma chère amie, à ma petite comtesse!

LA COMTESSE

Je n'étais alors que Thérèse et, par-dessus cela, qu'une innocente.

MONTADE

Avoir donné le fouet à ma petite Thérèse! Avoir vu et manié ses jolies fesses avant moi!...

LA COMTESSE

Attendez donc, monsieur le drôle! Cela ne vous donne pas le droit d'en faire autant... Je sens quelque part là des

mains qui ne sont pas les miennes. Que voulez-vous donc faire ?

MONTADE

Moi !... rien, madame la comtesse, rien autre chose que soulever vos jupes pour qu'elles ne vous empêchent pas de marcher.

LA COMTESSE

Soulevez-les donc par devant ! je ne marche pas à reculons... Eh bien !... eh bien ! eh bien !

MONTADE

Qui est-ce qui a pu maltraiter des fesses comme celles-là ?... Méritaient-elles qu'on leur fît le moindre chagrin ? On leur a donc fait du bobo... bien du mali-malo !... N'y paraît-il plus ?... Je meurs de peur qu'il y paraisse... Il faut bien y prendre garde, pour y remédier vite... Viens, ma petite Thérèse, viens à moi !

LA COMTESSE

Tu veux t'asseoir encore là !... Laisse-moi mes pauvres fesses : elles se portent bien, je t'en réponds. Eh bien ! que veux-tu faire de moi, tout debout, debout entre tes jambes ?... Laisse-moi m'asseoir aussi. Laisse mon derrière : il n'a ni mal ni douleur, te dis-je !

MONTADE

Cela est trop important pour ne pas m'en assurer par moi-même... Fais-moi, ma petite amie, un baiser succulent... Bon !... encore... bon !... encore... encore... A cette heure, tourne-moi le dos, ce ne sera pas pour longtemps.

LA COMTESSE

Je t'attends, tu veux voir mon derrière tout entier ? Tout est à toi ; que pourrais-je te refuser ? Tu me trousses beaucoup plus qu'il ne faudrait... Finis !... Tiens, je n'aime pas cela.

MONTADE.

Je tâte, je regarde s'il n'y paraît rien. Attends, attends ; voilà des marques, en vérité, qu'il faut effacer tout à l'heure. Tourne-toi un peu de ce côté-ci... Un peu de l'autre... Oui... oui... Ce ne sera pourtant rien : je vais y remédier dans le moment.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc que tout ceci ? Est-ce que ton camarade s'en mêle ?

MONTADE.

Ah ! chienne ! tu me pinces !

LA COMTESSE.

Non, le voilà passé.

MONTADE.

Serre, serre-le donc comme dans un étau !

LA COMTESSE.

Ah ! jarni ! il me brûle !...

MONTADE.

Vous le méritez bien, pour le mal que vous lui avez fait... Ah ! ma mignonne ! qu'il est bien là !... qu'il y guérira vite ! Mets-toi sur moi, sur mes genoux... A merveille !

LA COMTESSE.

Me voilà donc à cheval sur ton criquet, comme les petits enfants !... Veux-tu que nous fassions voyage ainsi ? Je tiendrai mon bidet par la bride, et tu me suivras comme en croupe.

MONTADE.

De tout mon cœur ! Faisons voyage... par exemple, allons sur le lit ; nous y serons mieux qu'ici.

LA COMTESSE.

Je gage que nous ne saurions faire autre chose.

MONTADE.

Oh ! que si !... Et quoi ?

LA COMTESSE

Monter dessus, tous deux, comme nous voilà, sans quitter prise... Essayons... je ne puis... Nous ne saurions... Si je mets les genoux d'abord sur le lit, je ne te tiens plus.

MONTADE

Attends, serrons-nous! Tiens bien ton bidet, approchons doucement... à reculons... Me voilà assis; c'est quelque chose. Tiens-toi toujours à cheval et ne te laisse pas désarçonner... Demeure sur moi, sur mes genoux. Je gage que j'ai assez de force pour t'enlever ainsi... Allons, tournons vite... Ferme!...

LA COMTESSE

Ah! maladroit! Où es-tu? Je ne tiens plus rien!

MONTADE

Hélas! non... Mais cela peut se réparer, si je baise tes yeux... Donne ta langue que je l'avale... Je veux ôter mon habit et ma veste, cela m'impatiente.

LA COMTESSE

Tu en seras mieux. Relève aussi tes cheveux; les voilà tout défaits.

MONTADE

Je prétends bien que tu ôtes ta robe aussi : il faut jeter tout cela sur le sopha... Bon!... voyons les rubans du corset... là... là... là donc. Laisse, que je défasse tes cordons de jupes... En voilà une...

LA COMTESSE

Mon ami... mon ami! tu me déshabilles tout à fait!

MONTADE

Ce chien de jupon blanc tient si fort... le voilà défait aussi... Point de robe! point de jupes! la pure nature n'a que faire d'ajustements.

LA COMTESSE

Songes-tu que je n'ai plus que ma chemise?

MONTADE

C'est encore trop... mais je te la laisse pour cette fois...

LA COMTESSE

Me voilà comme tu me veux! Embrasse-moi donc, à présent, si tu m'aimes, et jure-moi que tu m'aimeras toujours! Jure, ou prends ton épée et tue-moi tout à l'heure.

MONTADE

Tu m'enchantes, mon amour, et je te le jure, je ne connais de vie que celle que tu me donnes. Je veux voir tes petits tétons : tu les caches toujours avec tant de soin qu'on les connaît à peine.

LA COMTESSE

Tiens, mon ami... il me semble qu'ils grossissent, qu'ils veulent tout à fait se former sous tes yeux et dans ta main.

MONTADE

Oh! quelle blancheur!... Oh! comme ils sont déjà rondelets! qu'ils ont de jolis boutons? ce sont des boutons de roses!... Attends, que je leur donne un petit coup de langue.

LA COMTESSE

Ah! mon ami, que cela est chaud! que tu me chatouilles! Tu me mets la gorge en feu!

MONTADE

Que ne puis-je les baiser tous deux à la fois!... Prête... que je pose la bouche sur ton sein! je les sentirai du moins, les pauvres petits, qui me baiseront les joues.

LA COMTESSE

Que fais-tu donc? tu déchires ma chemise.

MONTADE

Pourquoi est-ce qu'elle m'arrête en chemin quand je veux te baiser du haut en bas !... Oui, je veux baiser ton petit nombril ; je veux conduire ma langue comme un pinceau sur toutes ces petites veines bleues que je vois là. Je voudrais porter ma bouche sur tout ton corps, qui est enchanté.

LA COMTESSE

Tu me chatouilles que je n'y puis tenir.

MONTADE

... Je perdrais la respiration dessus !

LA COMTESSE

Mais vous, monsieur, qui mettez une pauvre petite femme toute nue, pourquoi vous tenez-vous tout habillé ?

MONTADE

Tout habillé ?

LA COMTESSE

Oui, cette culotte...

MONTADE

Oh ! il est vrai. C'est que je ne la déboutonne jamais. C'est une manière que j'ai prise au collège, où on m'en épargnait la peine.

LA COMTESSE

C'est-à-dire que vous voulez qu'on vous la défasse encore.

MONTADE

Oh ! je le veux bien !

LA COMTESSE

Tu te mets à genoux pour cela ?

MONTADE

Oui, entre les jambes. Puis-je être mieux ?

LA COMTESSE

Comment fais-tu donc ?... tu te raidis... Je ne puis la déboutonner.

MONTADE

Courage ! courage ! Mets-y toute ta force... Eh bien !... n'en voilà-t-il pas un défait ?... ne voilà-t-il pas l'autre ?... Allons... lève la toile comme au théâtre...

LA COMTESSE

Ah ! si je pouvais aussi bien me dégager du joug où mes parents m'ont attachée !

MONTADE

Quoi ! le joug de ton mari ? tu te moques de moi ! Je le mets au rang des autres. Je ne veux absolument pas qu'il t'approche. Nous ne sommes point faits, cet homme-là et moi, pour avoir rien de commun ensemble... Et... s'avise-t-il de t'en faire souvent la proposition ?

LA COMTESSE

Mais... cela lui vient par boutade et toujours au moment que je m'y attends le moins. Il sait de reste que cela ne me plaît point, mais rien ne l'arrête, et j'ai beau faire, il semble quelquefois que ce soit exprès pour me faire niche. Vendredi dernier, par exemple, je m'habillais pour aller à l'Opéra ; il était cinq heures ; Mme de R... vint dans son carrosse à ma porte pour me prendre ; elle me faisait dire à tous moments qu'il était tard : je me pressais ; je fus prête enfin. J'allais descendre, lorsqu'il me prit par la main et me fit bon gré mal gré repasser dans ma garde-robe, sous le prétexte d'une affaire de conséquence.

MONTADE

Comment ! tout habillée, toute parée, il eut la brutalité ?...

LA COMTESSE

Hélas ! oui, tout en me disant que j'étais si belle qu'il en voulait passer son envie. Il se jeta sur moi comme un taureau ; il me renversa sur une chaise longue et me fit ce qu'il voulut.

MONTADE

Ah! l'indigne!... Pouvais-tu voir cela sans horreur?...

LA COMTESSE

Grâce à mon panier qu'il éleva jusque par-dessus ma tête, je n'en vis rien.

MONTADE

Comment! lorsque je t'attendais à l'Opéra, que je piétinais d'impatience, c'était le rut de cet animal qui t'arrêtait?

LA COMTESSE

Eh! oui. Ne fallut-il pas, après, me raccommoder de la tête aux pieds, pendant que les laquais de M. de R... ne faisaient que monter et descendre pour me faire venir? Voilà ce qui nous fit arriver après le prologue, et ce qui me fit rougir de honte lorsque je crus voir tous les yeux du parterre et des loges sur moi... Souviens-toi que tu me reprochais d'être rêveuse.

MONTADE

Hélas! oui, j'eusse été bien de même si j'en avais su la raison... Ma chère amie, il faut prendre un parti là-dessus... Mon petit ange il faut le refuser tout net... Il est à propos que tu en fasses confidence à ta mère, Il faut lui peindre cet homme-là comme un amateur de filles avec lequel tu cours les plus grands risques. Et, en effet, combien connaissons-nous de femmes qui sont victimes de la débauche des maris! Il faut que ta mère te soutienne là-dessus. Il ne manquera pas de se plaindre à elle; mais, comme elle t'aime mille fois plus qu'il n'en faut pour te croire, elle te donnera raison. Pendant cela, tu dois, de ton côté, lui donner extérieurement toutes les marques possibles de complaisance, même de respect. Cela fait deux biens : premièrement, c'est ranger le public de son côté, voilà le plus grand

point ; de plus, c'est que les égards et les respects qu'on rend à un mari l'apaisent sur beaucoup de choses, et il en est plus d'un que cela dédommage de tout ; car enfin, que pourra-t-il dire au travers de tout cela ?...

LA COMTESSE

Eh ! ce n'est pas ce qu'il peut dire que je crains.

MONTADE

Eh bien !... que pourra-t-il tenter ? on ne prend point une femme de force ; on ne viole personne.

LA COMTESSE

Mais si, pourtant, quelqu'un en est capable, c'est lui. Il est naturellement brusque, et tu sais comme il est robuste.

MONTADE

Oui, comme un porteur de chaise.

LA COMTESSE

Sais-tu que cet homme-là te prendrait, toi qui parles, qu'il te mettrait sous son bras et qu'il te fouetterait comme un morveux ? Juge de ce qu'il ferait de moi dans ses fureurs.

MONTADE

Ma chère amie, je n'aurai jamais le fouet que de ta main, comme tu ne l'auras jamais que de la mienne. Mais nous perdons là le temps et nous avons de si bonnes choses à faire ! Ouvre...

LA COMTESSE

Non, pas encore... Mets-toi là auprès de moi, pour causer un peu sur tout cela. Mettons-nous sur le côté, tous deux nez à nez.

MONTADE

Est-ce comme ça ? Attends, laisse-moi passer le bras sous

toi, sous tes reins... passe le tien de même. Embrassons-nous à notre aise...

LA COMTESSE

Tu me troubles : je ne sais plus ce que je veux te dire.

MONTADE

Je sais bien ce que je veux te faire, moi.

LA COMTESSE

Oh ! mon ami, tu ne le feras pas de cette manière-là.

MONTADE

... Là... là... fort bien !

LA COMTESSE

A quoi donc t'amuses-tu ?

MONTADE

Ce n'est pas moi, ce sont mes mains qui ne savent que faire.

LA COMTESSE

Ah ! ah !... cela est drôle. Fais, fais, divertis-toi !... Mais pourtant, cela ne va pas, et ton moineau n'est pas aussi franc qu'on dirait bien... Cela ne me fait rien, mon ami ; je t'aime à la folie, et non point pour cela... N'en prenons qu'à notre aise...

MONTADE

C'est ne m'aimer que d'une façon : moi, je t'aime de mille. J'adore ton cœur et ton âme. Je donnerais ma vie pour ces yeux-là, pour ce nez-là, pour cette bouche-là. Baise-moi, mon cœur... Baise, baise... suce-moi la parole...

LA COMTESSE

Nonobstant cela, tu m'échauffes le derrière... Puis-je me prêter mieux ?... Tu fléchis ! tu fléchis ! ce n'est pas ma faute.

MONTADE

Je te demande pardon, mon ange ; c'est que je suis

occupé d'un petit cul que je n'ai fait encore qu'entrevoir et que je tiens à pleines mains... Est-ce que tu ne veux pas me permettre de faire connaissance avec lui? il faut se voir pour cela.

LA COMTESSE

Que fais-tu?... comme tu me tournes!... Est-ce que tu veux que je reste sur le ventre! Cette situation-là ne me plaît pas.

MONTADE

Eh bien, morveuse, je vous permets de vous mettre sur vos genoux, mais la tête en bas.

LA COMTESSE

La tête en bas?... pourquoi faire?

MONTADE

Pour te voir un petit moment par ce côté-là; tu te remettras aussitôt.

LA COMTESSE

Sais-tu que j'ai presque honte, vis-à-vis de toi-même, de me sentir troussée comme me voilà! Mon derrière est à l'air.

MONTADE

Ah! qu'il est doux de n'avoir qu'une chemise à lever!... Et qu'il est bien qu'elle retombe pour la relever toujours!... Ah! quelle croupe! quelle chute de reins! quels contours! quelle blancheur!...

LA COMTESSE

Mme de Rastard avait donc raison de l'aimer tant?

MONTADE

Ma chère amie, tu me déranges. Attends, que je relève ta chemise comme elle était... Ah! que tu es belle!... Voilà ta chemise relevée sur tes épaules. Qu'il est joli! qu'il est bien fait!... que je le baise encore!... je ne puis finir, je ne

sais par où te prendre; je voudrais te tenir par tous les bouts, t'embrasser, te posséder, te baiser, te pénétrer tout entière dans toutes les parties qui composent un si beau tout... Attends... attends!...

LA COMTESSE

Non, je ne veux pas cela! je ne le souffrirai pas!

MONTADE

Je sais bien, ma chère amie, que c'est la plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner... et je te la demande.

LA COMTESSE

Dis la plus grande preuve de folie, et je t'en donne assez d'autres; mais pour celle-ci, non!...

MONTADE

Il n'est pas une femme qui ne l'accorde à son amant, quand un extrême amour l'exige... Attends donc... Ah! méchante amie, tu te couches à plat; c'est bien le moyen de m'en empêcher... Il n'y a aucun danger à cela...

LA COMTESSE

Je le sens bien, mais tiens-toi là; ne remonte pas.

MONTADE

Ah! petite coquine! Quand je voudrais avancer, je ne le pourrais pas.... Ah! qu'il fait pourtant bon!...

LA COMTESSE

Je sens bien, malgré cela, que tu fais des efforts... Ah! comme tu t'agites!... Eh bien!... Eh bien!... Tournons-nous vite...

MONTADE

Oui, mon cœur... te voilà mieux... il n'y a pas un moment à perdre.

LA COMTESSE

Tiens! M'aimes-tu, mon amour? En fais-je assez pour toi?

MONTADE

Je te mangerais de rage et de fureur! Je dévorerais ton charmant visage!... Donne-le-moi. Embrasse-moi; serre, étreins-moi de tes bras, de tes jambes, de tes talons... Bon!... ferme!... Je ne sais ce que je deviens.

LA COMTESSE

Ni moi, ni moi!... Ne parlons plus!... Tais-toi, mon amour!... Restons bouche sur bouche; achevons ici le dernier soupir!

DIALOGUE XVII

LA COMTESSE, Mme DE RASTARD

LA COMTESSE

Ah ! ah !

Mme DE RASTARD

Oui, vraiment, c'est moi-même ! Je viens savoir si vous avez bien dormi, si mon petit souper d'hier ne vous a point incommodée.

LA COMTESSE

Moi ! point du tout. Il y a onze heures que je dors ; je ne me suis jamais mieux portée. Votre souper était exquis ! Je n'en ai point fait de plus délicat ni de plus friand.

Mme DE RASTARD

Il est vrai que mon cuisinier est bon : je le paie pour tel.

LA COMTESSE

Vous lui donnez sûrement de gros gages ?

Mme DE RASTARD

M. de Rastard me le paie cinq cents livres, mais moi, je lui donne mille francs de gratification par delà, secrètement.

LA COMTESSE

A propos de votre mari, savez-vous que je suis presque

honteuse d'avoir soupé déjà deux fois chez vous sans le connaître, sans l'avoir jamais vu ni rencontré?

Mme DE BASTARD

Bon! bon! qu'est-ce que cela fait? Il y a bien d'autres personnes qui viennent chez moi souvent, et qui ne le connaissent pas mieux: et c'est de quoi je vous assure qu'il s'embarrasse fort peu. Il a ses amis comme j'ai les miens: il dîne, moi je soupe; il se lève quelquefois quand je me couche. Nous passons des jours entiers sans nous rencontrer, et cela de la meilleure amitié du monde. Nos appartements sont trop séparés pour que ma vie dérange la sienne. Il a même sur cela toutes sortes d'attentions. C'est un fort honnête homme que M. de Bastard, et, en vérité, un homme de mérite, pour son métier. Aussi, j'avoue franchement que je l'aime fort. Je ne suis point là-dessus comme nombre de femmes que je vois, qui se font un plaisir de tourner leurs maris en ridicule.

LA COMTESSE

Vous avez grand'raison.

Mme DE BASTARD

Et j'aurais grand tort! Il n'est point de bons procédés qu'il n'ait pour moi; il me donne tout ce que je lui demande: il possède une grosse fortune, et j'en jouis beaucoup plus que lui. Il est bien vrai qu'en reconnaissance, je ne lui manque en rien.

LA COMTESSE

Vous ne lui voulez manquer en rien, dites-vous?

Mme DE BASTARD

Non, et tout ce qui vient chez moi peut me rendre cette justice.

LA COMTESSE

Et... le chevalier de B... vous la rend-il?

Mme DE BASTARD

Oh ! pour cela, oui, mieux que personne.

LA COMTESSE

Mais... ce qu'on m'a dit de lui dans le monde n'est donc pas vrai?

Mme DE BASTARD

Quoi? qu'il vit avec moi?

LA COMTESSE

Vraiment, oui, si vous voulez que je vous dise, et qu'il y couche aussi.

Mme DE BASTARD

Eh bien ! qu'est-ce que cela a de commun?...

LA COMTESSE

Oh ! ma foi, ce serait à votre mari lui-même à vous répondre là-dessus.

Mme DE BASTARD

A moins qu'un mari ne soit assez fou pour vouloir être l'objet de l'inclination de sa femme, que peut-il lui demander autre chose que des attentions, des égards et des complaisances? Et quelle est la femme qui en a plus que moi pour le mien? Quand il va passer deux jours à la campagne, n'y vais-je pas avec lui? Quand il donne de certains dîners de cérémonie et qu'il me prie d'y paraître, est-ce que j'y manque? Quand il est incommodé, me voit-on sortir, comme mille autres femmes? Non, je ne le quitte point... Comptez, madame, que je sais sur tout cela remplir mes devoirs comme il convient... Mais... belle comtesse, dans votre façon de penser, vous qui parlez, vous convenez donc que vous manquez au vôtre?

LA COMTESSE

Moi ! pourquoi cela?

Mme DE BASTARD

Ah ! ah ! pourquoi cela? C'était à mon mari, disiez-vous

à me répondre là-dessus ; je ne vous renvoie pas au vôtre ainsi : Montade y répondra mieux que lui.

LA COMTESSE

Que voulez-vous dire de Montade ? il n'y a rien de si faux. Il vient ici comme mille autres. Si l'on a pour cela des soupçons sur mon compte, on a grand tort, et il faut que ce soient de bien méchantes gens !

Mme DE BASTARD

Je vous avoue, madame, que j'étais dans l'erreur, et vous me faites un grand plaisir de m'en tirer.

LA COMTESSE

Oh ! oui, je vous en tire. Je compte même que mes vrais amis feront cesser les mauvais propos qu'on pourrait tenir là-dessus,

Mme DE BASTARD

Cela est d'autant plus malheureux pour lui, car vous ne sauriez croire le tort que cela lui fait.

LA COMTESSE

Quoi ! d'être bien avec moi ? le beau tort vraiment !

Mme DE BASTARD

Oui, un tort réel.

LA COMTESSE

Comment donc cela ?

Mme DE BASTARD

C'est qu'il y a une femme de ma connaissance qui s'est prise de goût pour lui.

LA COMTESSE

Pour Montade ?

Mme DE BASTARD

Oui, pour lui : et il le sait bien, puisqu'elle lui en a fait l'aveu, mais en lui protestant aussi qu'elle ne se rendrait jamais qu'il n'eût cessé de mettre le pied chez vous.

LA COMTESSE

Ah! quelle est cette infâme créature-là? qui est-ce qui a pu lui faire une déclaration d'amour avec autant d'impudence?... Si vous connaissez des espèces pareilles, madame, je suis votre servante.

Mme DE BASTARD

Eh! bon Dieu, madame, qu'est-ce que cela vous fait, si vous n'y prenez aucun intérêt?

LA COMTESSE

En vérité, il y a trop de débauche entre les femmes de Paris. Il faudrait aller habiter des déserts.

Mme DE BASTARD

En vérité, aussi, il y a trop d'humeur dans votre esprit. Vous ne voulez pas qu'on vous soupçonne d'avoir Montade, vous ne l'avez même pas, et vous commencez par invectiver contre une femme que vous ne connaissez pas encore, sur ce qu'on vous apprend qu'elle a du penchant pour lui. Quelle injustice!

LA COMTESSE

Eh!... quelle est-elle donc cette femme? n'est-ce point vous-même? je vous en crois toute capable.

Mme DE BASTARD

Vous êtes insultante, madame, et bien hors de propos; mais je vous le pardonne; le feu vous monte au visage; je vois clairement que vous n'êtes point dans votre état naturel. Votre servante à mon tour! Adieu, madame.

LA COMTESSE

C'est une vivacité, pardonnez-la-moi. Nous sommes trop anciennes amies pour nous fâcher. Asseyez-vous là. Je veux que vous me disiez le nom de la femme.

Mme DE BASTARD

Mais, encore un coup, qu'est-ce que cela vous fait? Et

pourquoi vous la nommerais-je, dès que vous n'y prenez nulle part. Non, je ne sais ce que c'est que de déceler le secret d'autrui, ni de trahir une confidence qui m'est faite.

LA COMTESSE

Mais moi, si j'en avais une autre à vous faire ? car je vois bien qu'il faut en venir là.

Mme DE RASTARD

Ah !... je commence à y comprendre quelque chose... C'est, je crois, que vous m'avez menti et que Montade vous intéresse plus que vous ne dites.

LA COMTESSE

Oui, je l'aime, cela est vrai ; je croyais m'en défendre, n'imaginant pas qu'on pût le savoir dans Paris.

Mme DE RASTARD

Dans Paris ?... Il y a trois mois qu'on en parle et qu'on vous le donne.

LA COMTESSE

Ah ! ciel ! cela se peut-il !... lorsqu'en honneur il n'y a pas encore trois semaines...

Mme DE RASTARD

Trois semaines... trois mois... qu'importe ! vous l'avez, voilà tout. Vous m'en confiez le secret : il est à présent de mon devoir de vous servir en amie et je vous réponds bien que Mme de C... ne l'agacera pas davantage.

LA COMTESSE

Quoi ! c'est cette petite maîtresse-là qui voudrait empêcher Montade de remettre le pied chez moi ! Cela lui convient bien !

Mme DE RASTARD

Mais vraiment oui, cela lui conviendrait ! Montade est joli, il a de l'esprit ; il a plus : c'est qu'il commence à être à la mode. L'aventure qu'il eut l'an passé avec

Mme de Bo... l'a fait connaître et on le recherche volontiers.

LA COMTESSE

Quelle aventure? je n'en ai jamais ouï parler.

Mme DE BASTARD

Mme de Bo...., avec qui il vivait alors, ayant conçu quelques soupçons sur son compte, le fit suivre et le surprit dans une petite maison, tête à tête avec la marquise de Ché... Il y eut, comme vous jugez bien, un beau sabbat. Montade fut d'abord très embarrassé du parti qu'il avait à prendre; mais l'histoire dit qu'il eut la dextérité de les apaiser toutes deux, de les raccommoder, de les faire embrasser; et l'on assure qu'il parvint à les faire souper ensemble dans le lieu même, et que la chose tourna si bien en plaisanterie que Montade fit de l'une et de l'autre tout ce qu'il voulut, et qu'elles l'ont eu et gardé en commun plus de deux mois de suite. Or, les femmes savent cela et c'en est bien assez pour leur donner envie de le connaître.

LA COMTESSE

Quelle infamie! Est-il possible qu'il y ait des femmes assez débordées!... Et comment puis-je penser que Montade!...

Mme DE BASTARD

Vous êtes dans l'aveuglement, ma chère comtesse; mais, lorsque vous y verrez clair, vous reconnaîtrez que Montade n'est point un phénix sur la terre. C'est un jeune homme charmant; mais, au reste, il est comme les autres, et comptez qu'ils se ressemblent tous.

LA COMTESSE

Non, je ne reviens pas de ce que vous me dites là.

Mme DE BASTARD

Ah! c'est-à-dire que vous regardez Montade comme un

petit saint dans une niche, lorsqu'il n'est pas auprès de vous. Eh! que va-t-il donc faire chez Mme de C..., que tout le monde sait d'ailleurs n'être pas d'un accès rebutant?

LA COMTESSE

Lui! J'avoue que je l'aime; mais si je le croyais capable de me tromper, je ne lui en donnerais assurément pas le temps; mon parti serait bientôt pris.

Mlle DE BASTARD

Bon! bon! jetez-vous dans le tragique, cela en vaut bien la peine!

LA COMTESSE

Quoi! je me verrais trahir!...

Mlle DE BASTARD

Tenez, madame, les hommes ne nous trahissent et ne nous manquent jamais que par notre faute. Communément parlant, nous les gâtons, nous les aimons plus qu'ils ne le méritent, et quelquefois plus qu'ils ne le veulent; car, entre nous, parlons franchement : quand un homme attaque une jolie femme et met après tous les entours possibles, quel est son but? Pensez-vous que ce soit de former une liaison douce et tendre, animée par un penchant mutuel, soutenue par l'aménité du caractère et par le charme de l'esprit? Vieilles fadeurs! idées ridicules qui n'existent nulle part, qu'on abroge même dans les romans du jour! Que veut-il donc? Coucher avec une jolie femme et en passer sa fantaisie. Voilà le fait, et voilà ce qu'une femme qui se sent poursuivie devrait se dire à elle-même à tous les moments du jour : un tel me suit, il me cherche, je le trouve partout; donc il veut m'avoir et me mettre sur sa liste.

LA COMTESSE

Comment! sur sa liste!

Mme DE BASTARD

Eh ! vraiment oui ! Est-ce qu'ils ne font pas tous des listes vraies ou fausses des femmes qui leur ont passé par les mains.

LA COMTESSE

Quelle perfidie !

Mme DE BASTARD

Eh ! bons dieux ! ne me suis-je pas vue, moi, sur celle d'un petit agréable à qui je n'avais seulement pas donné ma main à baiser ?

LA COMTESSE

Mais sur quoi en faisait-il au moins voir l'apparence ?

Mme DE BASTARD

Sur quoi ! Sur trois ou quatre lettres qu'il m'avait écrites en présence peut-être de quelque ami, et auxquelles pourtant je n'avais fait nulle réponse ; sur l'air libre et dégagé avec lequel il était venu chez moi ; sur un ton de plaisanterie et de familiarité que je lui passais sans y prendre garde ; que sais-je ? sur quelques soupers où on l'avait vu se faire de la maison et servir tout le monde comme si je l'eusse chargé de faire les honneurs de ma table.

LA COMTESSE

Mais comment cette infâme liste est-elle parvenue à votre connaissance ?

Mme DE BASTARD

C'est le chevalier lui-même qui me l'a fait voir ; en voici l'histoire en deux mots. Il se trouva à souper avec deux de ces petits merveilleux qui ne se firent pas prier pour tomber sur les femmes, sur celles, entre autres, qu'ils connaissaient le mieux, c'est-à-dire qu'ils avaient eues. On s'échauffa de propos, chacun tira sa liste d'année (car cela s'appelle ainsi). Le premier lut les noms de dix femmes aimables et

presque toutes connues; l'autre fit voir les noms de quinze ou seize. Le chevalier, qui n'avait pas encore son affaire arrangée avec moi, se sentit blessé de m'y voir comprise. Il prit son temps, il l'escamota, il s'éloigna un moment, il en prit copie, et la remit sur la table. Elle était longue, cette liste! Ce n'étaient pas les quinze ou seize noms qui coûtaient à copier, mais les notes dont toute la feuille était remplie, et qui étaient mises, article par article, à côté de chaque nom. C'étaient toutes les femmes prises et quittées : on y voyait le pourquoi, et je vous avoue que je ne pus m'empêcher d'en rire d'abord, et que j'aurais trouvé cela plaisant tout à fait si je n'y avais pas reconnu une méchanceté diabolique.

LA COMTESSE

Ah! quels hommes! quelle abomination!... Mais qui encore était donc sur cette liste?

Mme DE RASTARD

Mme de R... était en tête.

LA COMTESSE

Mme de R... ah! ah!... et quelle note avait-elle?

Mme DE RASTARD

Il y avait à côté de son nom : Bonne créature, assez belle sous le linge, mais gauche et sans mouvement. Affaire finie!... Je n'oserais, ma foi, pas vous dire le reste; cela est horrible.

LA COMTESSE

Ah! que si! dites toujours: cela est entre nous deux. Avouez-moi ce qu'il y avait pour votre compte.

Mme DE RASTARD

Sur mon compte! Voici ce qu'il y avait : Minois de fantaisie: joli corps, créature lubrique, mais d'une bizarrerie... et pourtant à revoir?

LA COMTESSE

Oh! il ne vous traite pas si mal, puisqu'il vous met à revoir. Eh bien! que disait-il des autres?

Mme DE RASTARD

Des horreurs de la plupart, et chacune à son article... L'une, éternelle baiseuse, fastidieuse à l'excès, propose toujours qu'on lui fasse un enfant... L'autre faite à peindre : un fort beau cul, mais à cet égard bégueule... L'autre, belle tête, le corps passable, mais le con froid... Ainsi du reste, que je ne me rappelle pas.

LA COMTESSE

Oh ! je veux absolument voir cette liste.

Mme DE RASTARD

Volontiers; aujourd'hui ou demain, quand nous nous reverrons.

LA COMTESSE

Et ce beau fils, qui est-ce donc!

Mme DE RASTARD

Vous voulez le savoir? C'est le marquis de R...., qui en effet a eu quelques aventures connues et qu'il ne méritait pas. Que fait-il maintenant? Des listes où il déshonore qui bon lui semble.

LA COMTESSE

Toutes les femmes ne devraient-elles pas, à frais communs, exterminer un scélérat de cette espèce?

Mme DE RASTARD

Il en resterait tant d'autres! Comptez, ma chère amie, qu'ils se ressemblent tous, qu'ils sont tous des coquins!

LA COMTESSE

Vraiment, cela me rappelle que j'ai remarqué dernièrement un de ces petits messieurs-là, au balcon de l'Opéra, qui ne cessa point de me regarder et de me fixer pen-

dant tout le temps du spectacle, et que j'en fus même embarrassée.

Mme DE RASTARD

Eh bien! pendant qu'il vous faisait cet honneur-là, il en faisait peut-être lorgner une autre par son valet de chambre, ailleurs.

LA COMTESSE

Par son valet de chambre! Qu'est-ce que cela veut dire?

Mme DE RASTARD

Oui, et il aura envoyé le lendemain le même valet de chambre avec une lettre passionnée à cette autre femme pour lui persuader que c'est par un excès de discrétion et de réserve qu'il n'a pas osé se faire remarquer en la lorgnant lui-même; de façon qu'elle lui sera fort redevable d'avoir été lorgnée par son valet. Il y en a qui, sans se donner tant de peine, écrivent tous les matins plusieurs lettres à différentes femmes qu'ils ne connaissent que de vue, dans lesquelles ils se supposent à leur suite mystérieusement depuis longtemps, dévorés d'impatience de se jeter à leurs pieds pour leur porter l'hommage d'un cœur qu'un violent amour contient et qui ne peut plus se contenir. Toutes ces lettres renferment les mêmes choses. Les grisons marchent et les font remettre par les femmes de chambre. Cela devient ce que cela peut, quitte à ne point en entendre parler; on n'y pense même plus, de manière que s'il se trouve quelqu'une de ces femmes assez touchée de ce que souffre à cause d'elle un amant désespéré, pour se déterminer à lui faire répondre et à lui permettre de venir chez elle, la précaution qu'on a en pareil cas de ne point signer le jette dans l'embarras de savoir celle qui lui a écrit. Il s'en fait informer; il se rend chez elle, il lui reproche le temps qu'elle a été à lui répondre, les agitations

que ce silence lui a causées et il réclame tout le dédommagement qui lui est dû !

LA COMTESSE

Ah ! ciel ! quel enchaînement de faussetés ! Que les hommes sont haïssables ! Mais comment savez-vous toutes ces choses-là, car vous n'avez pas plus d'expérience dans le monde que moi.

Mme DE RASTARD

Non, mais j'ai été à de bonnes écoles, et je connais sur tout cela des femmes bien instruites, quelques-unes même à leurs dépens. Au reste, ma chère comtesse, on n'a lieu de haïr les hommes que quand on se sent leur dupe, et pour ne point l'être, il n'y a qu'à d'abord les juger, et se conduire ensuite d'après son jugement. Tous les hommes sont des coquins ; cependant il y en a d'aimables, et l'on peut en tirer parti, en se prêtant à eux, et ne s'y abandonnant pas. Il est bien certain que c'est l'amour-propre qui les mène, et que c'est par là qu'on les contient. Voilà donc ce qu'il faut exercer chez eux . c'est ce beau petit amour d'eux-mêmes qu'il faut incessamment tracasser, chiffonner, mortifier, suivant les cas. Pour moi, cette conduite-là ne me coûte rien, et elle m'amuse tout à fait.

LA COMTESSE

Et le chevalier, comment s'en accommode-t-il ?

Mme DE RASTARD

Oh ! il y est tout fait. Il me plaît fort, et je l'aime beaucoup ; mais, lorsqu'il s'avisait, dans les commencements, de vouloir prendre de ces tons qui leur sont communs à tous, je le rangeais d'un coup d'œil.

LA COMTESSE

Il fallait donc qu'il vous craignît, puisque de votre part un coup d'œil suffisait.

Mme DE RASTARD

Savez-vous pourquoi? c'est que je ne l'adressais point à lui, mais à tel ou tel autre, dont je le savais jaloux, dont je ne voulais point, mais qui me servaient fort bien pour le ranger à sa place.

LA COMTESSE

Ma chère amie, il y a bien de la coquetterie dans votre fait.

Mme DE RASTARD

Petite comtesse, une femme se perd sans cela.

LA COMTESSE

Mais avec cela, au contraire, il me semble qu'une femme donne prise sur elle, et je crois qu'on risque beaucoup à distribuer des agaceries à tous ces petits messieurs, quand on sait qu'il ne leur en faut pas davantage pour donner à soupçonner des choses qui ne sont point.

Mme DE RASTARD

Ah! ah!... il y a bon remède. Quand il arrive chez moi de ces messieurs qui, pour un coup de tête, un mot à l'oreille, croient tenir déjà le bout de fil, et se disposent à aller en avant, vous ririez de voir comme je les mène. Je leur sangle une mauvaise plaisanterie qui les terrasse et les anéantit les uns par les autres et les remet à leur place sur-le-champ; et c'est avec ces petites attentions que j'ai sur moi-même que j'exerce mon petit drôle, mon chevalier, que je le conserve au point où je le veux, et que je le garantis de l'insolence ordinaire des hommes qui ne croient pas leur triomphe solide s'ils n'en jouissent en maîtres.

LA COMTESSE

Cela ne me paraît pourtant pas trop mal pensé.

Mme DE RASTARD

Eh! toute cette coquetterie que je vous prêche, croyez-vous qu'elle consiste en des attaques, des agaceries perpé-

tuelles? Non, c'est une pratique grossière, et il n'y a que de sottes femmes qui s'y renferment. La vraie coquetterie, comtesse, est autre chose. C'est l'usage des agréments que l'on a, pour que les hommes s'y prennent et pour en faire ce que l'on veut; car les hommes s'accrochent à un fil, comme des mouches, et les plus petites choses de notre part sont souvent celles qui les tiennent le mieux. Qu'est-ce que Mme de T..., par exemple, a de plus ravissant pour avoir enlevé le marquis de R...? Un sourire agréable, voilà tout, et qui lui prend souvent, parce que la lèvre supérieure se remonte en souriant, que ses dents blanches se découvrent, et qu'en effet cela l'embellit. Mme de C... ne dispose-t-elle pas de qui bon lui semble? Et en vertu de quoi, si ce n'est pas l'attention qu'elle a de faire remarquer ses petites oreilles vermeilles par une mouche qu'elle y met le plus souvent au lieu de pendeloques, ce qui conduit tout naturellement les yeux des hommes sur son cou, qu'elle a fort beau, et sur sa chute d'oreille, dont on fait tant de cas? Elle a raison, et toutes les autres aussi. Il faut jouir de ce qu'on a de joli, et l'on n'en jouit jamais bien que par les yeux des autres. De là vient qu'une femme bien faite, comme vous et moi, je puis le dire, doit s'habiller et se déshabiller devant le monde qu'elle a, tout en ignorant ou faisant semblant d'ignorer que nos femmes de chambre sont pour nous plus charlatanes que nous-mêmes; qu'elles ne passent jamais une chemise aussi juste qu'il le faudrait, pour dérober aux yeux ce qu'elles nous connaissent de beau; qu'elles ne laissent jamais tomber nos jupes à terre sans chiffonner un peu le cotillon qui reste, pour donner à ceux qui regardent une assez vive idée et de la chute des reins et du contour des fesses. Eh! qu'il y a d'hommes à qui cela seul fait tourner la tête! Essayez-en, comtesse, pour vous réjouir seulement, et vous vous en apercevrez.

LA COMTESSE

Non, je ne saurais me rendre familière, ni exciter de semblables tentations.

Mme DE RASTARD

Vraiment, je le crois bien ! Vous ne savez seulement pas vous donner la peine de servir à table. Jerni, si j'avais une petite main aussi blanche, aussi fine, aussi potelée ; un bras aussi beau que celui-là, je vous réponds bien que chez moi, et même ailleurs, personne ne servirait à table que moi : et moins encore avec la fourchette et le couteau qu'avec mes doigts.

LA COMTESSE

Mais, à ce défaut, vous avez de quoi prendre votre revanche de reste, car je ne connais à aucune femme une aussi jolie jambe. Eh ! comment cela se voit-il ?

Mme DE RASTARD

Difficilement. Je ne sais rien affecter ; je finis simplement ma toilette par là. Je tire mes bas, je les rattache ; je me tiens debout devant le monde, et mon valet de chambre me chausse mes souliers, sans jamais compter que cela puisse faire une sensation.

LA COMTESSE

Tous ces agréments naturels sont en effet d'un grand prix, et les femmes qui n'en ont point ont bien quelque raison de nous les envier.

Mme DE RASTARD

Quand on manque de ceux-là, croyez-vous qu'on s'en désespère ? Est-ce qu'il n'y en a pas mille autres qu'on peut se faire, qui suppléent à tout et qui vont au même but ? Ceux, par exemple, qu'on acquiert par les talents ne l'emportent-ils pas, quelquefois, sur ceux que la nature donne ? Pour peu qu'une femme ait le son de la voix joli, ne s'étu-

die-t-elle pas à chanter ? et si elle y fait des progrès, ne chante-t-elle pas volontiers ? Une autre qui sait déclamer ne trouve-t-elle pas le moyen de se faire valoir par là, de se jeter dans des sociétés où la mode est venue de jouer la comédie, et d'y jouer des rôles aimables dont les hommes lui savent tant de gré ? Une autre, une écolière du grand maître de danse, et qui se sent des grâces en dansant, n'est-elle pas toujours toute prête à aller au bal, spectacle si bien imaginé pour nous, puisque, quand même on n'y danse pas, on a toujours le revenant-bon d'une mascarade, d'un déguisement qui donne le droit de se parer comme on veut, de se coiffer de l'air le plus galant, le plus tendre, ou, si on l'aime mieux, le plus lubrique et le plus déterminé, sans que ni mari, ni parents, ni amant même, osent y trouver à redire... Et l'habit d'homme, dont nous ne parlons point, qu'en dites-vous, comtesse ? Vous en avez un, sans doute ?

LA COMTESSE

Quoi ? un habit de cheval ? non, je n'en ai point.

Mme DE RASTARD

Tant pis : il faut vous en faire faire un incessamment. Je vous enverrai le mien, avec mon tailleur : vous verrez comme cela est fait ; cela est charmant.

LA COMTESSE

Moi... je n'aime guère monter à cheval.

Mme DE RASTARD

Ni moi non plus ; mais qu'est-ce que cela fait ? On s'habille toujours, on fait un tour d'allée : c'en est assez pour descendre et pour demeurer le reste du jour dans ce déguisement, dont les hommes sont fous.

LA COMTESSE

Mettez-vous cet habit-là souvent ? vous habillez-vous de la tête aux pieds ?

Mme DE RASTARD

Sans doute : habit, veste et culotte. On en est cent fois plus jolie et plus piquante. Si vous rencontriez Mme de E... dans cet équipage, indolente et langoureuse comme vous la voyez dans son état naturel, vous ne la reconnaîtriez pas du tout ; avec sa taille dégagée, ses cheveux tressés de rubans jaunes, son petit chapeau à plumet retapé, ce n'est plus une femme, c'est un petit garçon, joli à manger et qu'on prendrait pour un petit vicieux, tant elle devient vive et hardie sous ce déguisement.

LA COMTESSE

Mais... l'air résolu qu'on prend sous cet habit ne nous fait-il pas ressembler aux hommes un peu plus que de raison ? et le prétexte de la ressemblance ne leur inspire-t-il pas des manques d'égards et de respect, des familiarités, et peut-être des tentations dont on n'a que faire ?

Mme DE RASTARD

Oui, vous avez raison : ce déguisement-là n'a rien qui leur impose : il semble, au contraire, donner faveur à des badinages qui mettent avec nous les hommes fort à leur aise, et qu'ils pousseraient volontiers jusqu'au bout, pour peu qu'on fût d'humeur à s'y prêter. Je me souviens vraiment que, l'autre jour, le vicomte de F... me surprit chez moi habillée de cette façon ; qu'il hasarda sur cela des manières et des tons de polissonnerie, qu'il se disposait déjà à jouer des mains.

LA COMTESSE

Qu'en arriva-t-il ?

Mme DE RASTARD

Rien... Je lui détachai un soufflet qui le fit revenir à lui-même et je le renvoyai... Et savez-vous pour quoi faire je m'étais mise ainsi ?... Pour recevoir le chevalier, que j'at-

tendais et qui m'aime passionnément dans cette parure-là !

LA COMTESSE

Il joua des mains, celui-là, sans crainte.

Mme DE BASTARD

Vous auriez ri de nous voir battre comme deux écoliers. Il me prit à bras-le-corps ; il me jeta sur une ottomane : je défendais ma culotte ; il me la détacha ; il me la retourna sur mes genoux ; il me prenait par devant, par derrière, il ne savait où se fixer : c'était la plus plaisante scène du monde entier.

LA COMTESSE

Sais-tu que tu es d'un libertinage affreux et que je ne veux point, moi, suivre ton exemple ?

Mme DE BASTARD

Oh ! pour vous, madame la comtesse, cela est fort différent : vous êtes la bienséance même, et une duchesse ou un sopha vous suffit ; aussi vous y voit-on fréquemment et mollement couchée à votre aise, les pieds contre un carreau et des coussins sous la tête... Vous êtes une rusée, une petite reine ! Vous savez qu'un sopha est le trône des femmes ; vous savez ce que c'est de s'y étendre en déshabillé paré, tout de son long, avec un jupon court, le pied passant, la jambe même en évidence ; que d'y faire place au bout à celui qu'on veut bien traiter pour le moment, de façon qu'il s'y assied, qu'il se voit pour ainsi dire à bout touchant, qu'il semble qu'on ait fait la moitié du chemin pour lui, qu'il n'ait plus autre chose à faire que s'enhardir, qu'à allonger le bras, à lever un cotillon et un devant de chemise qui se présente, d'autant que tout cela ne tient à rien et se trouve si facile, si invitant, si prêt à faire, que c'est une occasion prochaine, toute prochaine et si prochaine...

LA COMTESSE

Est-ce que tu as deviné mon aventure avec Montade ?

Mme DE RASTARD

Non, ma petite reine, mais je la comprends bien... Ce fut donc cette situation-là qui décida de vous deux ?

LA COMTESSE

Hélas ! oui : ce fut sur un sopha, où je m'étais précisément mise comme tu dis, sans m'attendre à ce qui m'en devait arriver.

Mme DE RASTARD

Et... il passa donc la main sous la jupe... et sous la chemise ?...

LA COMTESSE

Vraiment, vraiment, tu l'imites fort bien ! tu fais de même.

Mme DE RASTARD

Et... il glissa donc entre vos cuisses une main timide...

LA COMTESSE

Mais la tienne ne l'est pas, car elle chemine toujours.

Mme DE RASTARD

Et... petit à petit, il arriva donc... il arriva...

LA COMTESSE

Effrontée ! tu le tiens !

Mme DE RASTARD

Et... il prit... et... il caressa... et... sans doute... il mit...

LA COMTESSE

Non, ce ne fut pas ce jour-là.

Mme DE RASTARD

Qu'est-ce donc que ceci, Thérèse ? Ce n'est point là le... que vous aviez au couvent ; il n'y avait que du poil follet, du duvet, et je tiens là un toupet, un vrai toupet. Non, ce n'est point là le même, et je parie...

LA COMTESSE

Que tu es folle !... Ne me frotte point, cela m'échauffe.



ZAIRETTE

D'après l'original des *Tableaux des mœurs du temps*,
exécuté sans doute par Bocquet pour M. de La Popelinière.

Mme DE BASTARD

Si c'est le même, convenez qu'on me l'a bien profané.

LA COMTESSE

Ah ! chienne ! tu me chatouilles ; tu me découvres toute… Tu n'y penses pas… Si mes femmes venaient. Je ne veux pas faire de sottises… Ah ! çà… ah ! çà !… laisse-moi donc… Sais-tu que si tu me mets en colère, je me rendrai compte du tien aussi, malgré ta robe et ton panier… Attends… attends !…

Mme DE BASTARD

Tu es la maîtresse : je n'ai rien à craindre, moi ; le mien n'a pas changé… T'y voilà !… tâte, tâte doucement… Là… là… ôte-toi donc !

LA COMTESSE

Cela est bien étrange ! Il n'y a pas plus de poil que sur la main… Ah !… Je gage que tu viens de chez la baigneuse, et que tu t'es fait épiler.

Mme DE BASTARD

Tu l'as deviné ; j'en sors.

LA COMTESSE

Que cela rend la peau fraîche et les fesses dures !…

Mme DE BASTARD

A propos de fesses, Thérèse, qu'avez-vous fait, s'il vous plaît, de celles qui m'ont dépensé, un jour, tous mes beaux brins de lavande ?… Tournez… tournez… ma mignonne…

LA COMTESSE

Oui dà, oui dà… pour me fouetter ? ce n'est plus le temps !

Mme DE BASTARD

Je conviens que j'ai cédé mes droits à d'autres.

LA COMTESSE

Oh ! non, à personne.

Mme DE RASTARD

Comment! donc, petite fille! est-ce que vous comptez avoir la clef de vos fesses?

LA COMTESSE

Oui, sans doute.

Mme DE RASTARD

Mais, Montade, du moins, en a le passe-partout : c'est à Montade à les caresser, à les claquer.

LA COMTESSE

Oh! oui, pour cela d'accord.

Mme DE RASTARD

C'est à lui à promener dessus, tant que bon lui semble, sa main au frais.

LA COMTESSE

Oui, comme tu fais. Je lui passe cela.

Mme DE RASTARD

Et parfois...

LA COMTESSE

Oh! pour cela, non.

Mme DE RASTARD

Comment donc, comtesse, vous ne lui avez pas encore accordé la dernière faveur?

LA COMTESSE

Non certes, je m'y suis toujours opposée.

Mme DE RASTARD

Cela vous tourmentera et lui aussi, ma petite reine; il faut bien que vous fassiez comme les autres. Les hommes sont intraitables avec nous jusqu'à ce qu'ils en soient venus là.

LA COMTESSE

J'aurai pourtant bien de la peine à m'y résoudre!... Oh! çà, mon derrière se gèle. Remets donc ma chemise, que je me réchauffe dans mon lit.

Mme DE RASTARD

Tu as raison, il faut que je te laisse : je ne pourrais pas m'empêcher de faire toutes sortes de folies.

LA COMTESSE

Et pourquoi donc ?

Mme DE RASTARD

Je te dirai que j'ai la tête allumée d'une lecture.

LA COMTESSE

Quoi ? dis donc ce que c'est.

Mme DE RASTARD

D'une brochure qui court et qui nous apprend que toutes, tant que nous sommes, nous ne devons nous regarder que comme des êtres immobiles, des statues de marbre, en comparaison des femmes du Karakatay.

LA COMTESSE

Ma chère amie, apprends-moi ce que c'est ; je veux voir cela.

Mme DE RASTARD

Ce sont deux petits volumes intitulés : *L'histoire de Zaïrette*, première et deuxième partie. J'ai lu la première avant de sortir de chez moi, ce matin ; j'ai lu la seconde dans mon bain, et je l'ai dans ma poche. Le style en est poétique, et la forme en est aussi sérieuse que le fond en est fort.

LA COMTESSE

Laisse-la moi, cette seconde partie ; je veux la lire absolument.

Mme DE RASTARD

La voilà : je te la confie en grand secret, et pour deux heures seulement, parce que je l'ai promise à une autre femme de mes amies pour ce soir. Il faut que tu saches qu'on se l'arrache.

LA COMTESSE

Mais je ne sais point ce que contient la première partie. Porte donc ta complaisance jusqu'au bout ; dis-moi ce que c'est que cette Zaïrette avant d'arriver au second volume.

Mme DE BASTARD

Voici à peu près la première partie : L'auteur commence par établir que Zaïrette est la fille de la fortune et de l'amour, c'est-à-dire d'un homme opulent et d'une actrice de théâtre ; née dans une ville capitale qu'il ne nomme point. Il raconte que cette fille avait reçu dans le couvent toute l'éducation possible dans les premières années de sa vie ; que le père n'ayant ni femme ni enfant, d'ailleurs ayant atteint déjà un certain âge, la retira à treize ans pour s'en faire une compagnie, ce qui ne manqua pas d'arriver au delà même de ses espérances. Cette fille, dit l'auteur, était déjà grande et assez formée, d'une taille légère et fine, et d'un visage extrêmement vif et piquant. Son père ne pouvait s'en séparer. Le bruit de sa beauté, les agréments d'une maison ouverte attirèrent chez lui les filles du voisinage, des femmes de tout état et beaucoup d'hommes à leur suite. On engagea le père à la commettre aux soins de quelques-unes de ces femmes, qui lui faisaient volontiers fréquenter les spectacles et ne servaient qu'à augmenter la réputation de sa figure. Une chose singulière, c'est que cette fille, suivant l'auteur, était environnée de plusieurs jeunes gens fort aimables de la ville, mais qu'elle était garantie de leurs poursuites par le peu de goût qu'elle avait rapporté du couvent pour les hommes et par l'amour violent qu'avaient pour elle plusieurs des filles et des femmes qui passaient les journées avec elles. Il paraît, nous dit l'auteur, qu'elles faisaient presque toutes l'objet de son badinage et de son plaisir. Et l'écrivain la représente en cet état chez son père jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Mais

alors un petit seigneur génois trouva le moyen de s'introduire dans la maison et de s'insinuer auprès de Zaïrette. Il en devint éperdûment amoureux ; il lui proposa de l'épouser ; on en parla au père, qui ne le voulut point. Le Génois ne laissait pas de conserver ses entrées dans la maison, d'y continuer ses assiduités avec Zaïrette, de lui inspirer le goût d'un voyage en Italie. Elle s'en fit des images si vives que sa tête s'en échauffa, au point que peu à peu ce goût l'emporta jusqu'à s'ennuyer de sa patrie et à désirer d'en sortir. Le Génois prit son temps, tint un équipage tout prêt, et par une belle nuit l'enleva. Ils se trouvèrent en peu de jours au bout du royaume et dans un port où ils s'embarquèrent pour passer en Italie. Dès le second jour de leur navigation, ils furent aperçus par un vaisseau d'Alger, qui les aborda. Ils étaient sans défense : ils furent pris et mis en esclavage. Le capitaine du vaisseau, voyant une fille d'une si rare beauté, conçut le dessein de la faire servir à sa fortune ; il la mena à Alexandrie, de là au Caire, où il la présenta au vieux pacha qui y commandait. Il lui en demanda dix mille sequins, et le pacha les lui compta. Mais ce fut dans le même motif de s'en défaire pour une bien plus grosse somme. Il y avait au Caire, dit l'auteur, un capitaine de vaisseau indien qui était venu pour faire emplette d'esclaves pour l'empereur de Karakatay. Ce marchand lui paya le prix de Zaïrette en un diamant d'une grosseur monstrueuse. Il embarqua Zaïrette avec cinq ou six autres filles esclaves de différents pays, mais qui toutes regardaient cette belle fille d'Europe comme leur reine, autant par l'excellence de sa figure que par les attentions extraordinaires qu'on avait pour elle. L'auteur ne néglige pas de remarquer que, pendant tout le cours de leur voyage, Zaïrette, qui était encore dans un âge où on ne doute de rien, s'amusait et se réjouissait de tout. Il nou-

assure que les esclaves qui étaient auprès d'elle et qui la dévoraient de caresses et de baisers, lui rendaient la vie fort douce et fort joyeuse. Ce fut d'elles qu'elle apprit la langue arabe pendant tout le cours du voyage. Elle était devenue familière avec ces filles étrangères, comme si elles se fussent vues et aimées de tout temps. Le vaisseau arriva à je ne sais quel port de la mer Rouge, d'où ce même marchand la fit transporter, par distinction, dans un chariot fait exprès pour elle. Elle arriva, après plusieurs jours de marche, dans le fameux empire de Karakatay, au sérail de l'empereur Moufhack, suivie des mêmes esclaves, qui ne l'avaient point quittée. C'est à peu près là ce que contient la première partie de l'histoire de Zaïrette. Voici la seconde. Je ne vous en dis pas davantage. Demeurez dans votre lit ; ne laissez entrer personne ; lisez-la toute seule, et me la renvoyez cachetée. Ce soir, je compte vous revoir ; vous m'en direz des nouvelles !

HISTOIRE

DE

ZAIRETTE

Deuxième partie

On a vu par quelles aventures la jeune Zaïrette avait été transportée de la capitale de France dans l'Empire de Karakatay : il reste à rendre compte de la manière dont elle fit son entrée dans le sérail de l'empereur Moufhack.

Dès le moment de son arrivée, elle fut conduite par trois eunuques noirs et trois vieilles femmes dans un appartement bas, vaste et beau. Les eunuques s'emparèrent des portes et y demeurèrent. Les trois femmes suivirent Zaïrette comme leur maîtresse et se tinrent près d'elle attachées à son service. Elle avait besoin de repos. Elle se coucha.

Le lendemain, son premier soin fut de parler de l'empereur, de s'informer de la manière dont elle serait reçue, de savoir quels étaient les usages de ce sérail, et ce qu'elle devait penser de son esclavage. Une Française, jeune et jolie, est confiante partout. Zaïrette n'attendait que le moment d'être présentée devant son maître ; mais ce moment n'arriva point et la journée se passa sans qu'elle pût s'instruire d'aucune chose, parce que les femmes qui la servaient n'avaient jamais vu ni l'intérieur du sérail, ni la personne même de l'empereur. Le jour suivant se passa comme le premier. Zaïrette, toute remplie de sa situation, commençait à s'inquiéter ; mais enfin, considérant de quelle conséquence il était pour elle de conserver ses grâces et

sa beauté, elle ne s'occupa plus que de rafraîchissants, de bains et de parures : les femmes qui la servaient lui offraient des robes à choisir : elle en changeait à tous les instants, et six jours se passèrent ainsi.

Le septième jour enfin, une heure avant le coucher du soleil, au moment même que, sortant du bain, elle venait de mettre, par hasard, une robe légère, ouverte à la française, avec un simple corset blanc, un jupon de même, et qu'elle n'avait d'autre coiffure que ses cheveux bouclés, un eunuque parut et lui fit signe de sortir. Là se trouva un palanquin porté par deux autres esclaves. Zaïrette s'y plaça ; le palanquin suivit. Elle traversa dans cet équipage deux grandes cours et plusieurs galeries sans qu'il se trouvât personne sur son passage. Elle arriva enfin dans un grand cabinet où elle se trouva seule et se sentit d'abord fort agitée, croyant que dans le moment l'empereur allait s'y rendre ; mais il n'y parut point. Ce fut une grande femme, d'une beauté majestueuse, coiffée à la grecque et vêtue d'une grande robe blanche, telle qu'on nous peint les prêtres de Diane, qui vint.

La présence de cette dame, ou plus encore la dignité de son maintien, imposa d'abord à la jeune Zaïrette et l'intimida. La dame s'en aperçut ; elle lui lança un regard de bienveillance et lui adressa ces paroles : « Jeune étrangère, venez m'écouter, et qu'une sainte joie vous réveille et vous rassure, approchez-vous de moi, levez les yeux, abandonnez vos regards sur tout ce qui vous environne. La splendeur de ce palais vous apprend que vous êtes chez le roi des rois, et, avant que la nuit commence, vous saurez que votre esclavage vaut ici des sceptres et des couronnes. Reposons-nous sur ces tapis, rangeons ces carreaux et asseyons-nous. »

Zaïrette, tout interdite, s'approcha respectueusement, se mit sur un carreau en face de la dame, qui continua de parler ainsi : « Fille fortunée, vous voilà esclave d'un prince dont l'empire comprend les plus belles régions de la terre, d'un monarque qui, parmi ses sujets, confond des rois sans nombre qui, d'un coup d'œil, élève ou précipite les hommes, et qui n'emploie sa puissance sans bornes que pour suffire à combler leurs vœux. Le grand Moufhack, ma fille, vous possède aujourd'hui et vous êtes une des roses dont il veut orner ses jardins. Votre éclat s'est fait jour jusqu'à son trône. Je n'en suis pas sur-

prise : la tendresse de vos yeux, la finesse de vos traits, la souplesse et l'élégance de votre structure justifient tout ce qu'on en dit. On ne connaît rien dans le séjour de Karakatay qui vous ressemble. Vous avez paru aux yeux de l'empereur, sur le portrait qu'il a de vous, une beauté d'un genre nouveau dont il n'a pas de modèle, lui qui en possède mille dans ce sérail, mille beautés de son choix que ce prince a rassemblées de tous les pays, de toutes les tailles, de toutes les couleurs pour jouir avec elles d'un loisir délicieux, pour remplir ses goûts, ses caprices, et jusqu'aux fantaisies les plus étranges; par l'espèce de plaisir que chacune lui donne, et que la valeur de son tempérament lui renouvelle chaque jour.

« L'empereur m'a recommandé, ma fille, de vous annoncer aujourd'hui votre fête. Va, m'a-t-il dit, appelle Zaïrette, mon esclave nouvelle ! Dis-lui qu'à la chute du jour, elle s'apprête à recevoir les assauts de l'empereur d'Orient, parmi les jeux et les exercices du jour. Va l'en instruire et l'y préparer.

« Ces paroles sont sorties de sa bouche, que je révère, et m'ont frappée comme l'éclat des trompettes. Je désirais vous les redire ; j'attendais impatiemment que vous fussiez sortie du bain ; enfin, je vous ai fait venir dans mon appartement pour être seule avec vous et plus secrètement. Nous y sommes, ne craignez rien. Vos eunuques et les miens gardent les portes, j'en ai donné l'ordre... Je l'avoue, ce n'était pas sans raison ; depuis que le Grand Moufhack a parlé, votre présence excite dans ce sérail un murmure général parmi toutes les femmes, mais un murmure qui vous plairait s'il parvenait jusqu'à vous. Elles ne vous ont point encore vue, elles s'en impatientent, elles vous cherchent, elles vous imaginent ; chacune d'elles déjà se représente et se peint votre image d'après le genre de beauté qu'elle aime et le goût particulier qu'elle a ; toutes voudraient être à ma place pour juger dès à présent ce que vous valez... Vous m'entendez, ma fille... Ainsi, que rien ne vous alarme sur le compte de vos rivales. Apprenez qu'il règne ici une intelligence parmi nous, une amitié sûre, presque inconnues dans les autres sérails. Nous n'y connaissons ni l'envie, ni la haine, ni ces tristes passions qui ne causent jamais qu'un malheur commun : nous jouissons toutes de la paix du cœur, et nous la conservons dans le plus vif exercice des sens. Vous saurez cela bientôt, et vous vous en féliciterez vous-même...

« Présentement, nous n'avons à nous occuper que de la fête de ce soir, qui doit commencer une heure après la fin du jour. Vous êtes l'étrangère ; vous y prendrez place, à ce titre, sur les carreaux mêmes de l'empereur, place que les reines de Caboul, de Kasgor, de Nangracus et tant d'autres vous envieraient vainement, parce qu'elle n'appartient point à la pompe des titres, mais uniquement à la beauté. Puissiez-vous, jeune esclave, en être digne longtemps! Je le souhaite avec un soupir profond!... »

Zaïrette, que le premier début de la dame avait d'abord interdite, reprit peu à peu ses sens à ce discours; mais il lui en resta une confusion d'idées qui l'embarrassait encore davantage. Elle y entrevoyait cependant un avenir agréable et, selon l'apparence, un plaisir prochain. Elle désirait fort d'en être mieux instruite et de savoir quelle était la dame qui l'instruisait et dont le maintien lui inspirait toujours beaucoup de respect.

« Vous êtes, madame, lui dit-elle d'une voix timide, sans doute une princesse dans ce palais? » — « Vous voyez, en effet, lui répondit la dame, une femme que le ciel semblait avoir fait naître pour régner et dont le destin n'a voulu faire qu'une esclave comme vous. Je dois le jour au roi d'Hayacan, dont le fleuve Indus arrose les campagnes; j'aurais tout le temps de vous faire son histoire et la mienne; il me suffit aujourd'hui de vous dire que, depuis que le Grand Moufhack vit et règne en paix dans l'État sublime où le ciel l'a placé, je me suis vue attachée par mon état au destin de ce prince; que j'ai été quelquefois moins son esclave, sous le nom de Kalibeka, que sa compagne, et que quelquefois, de ses compagnes, je me suis vue la plus aimée et la plus heureuse. J'ai passé près de lui des jours d'or et de soie qui auraient mérité d'être filés plus lentement; mais il faut que tout passe, que tout se succède : la plus belle fleur se fane et tombe à la fin ; les fruits de la terre ont leur saison; la lumière du jour a son temps. Je ne suis plus de la classe brillante des femmes qui font les délices du prince : je vis dans ce sérail, retirée, j'y jouis de moi-même, de ma liberté et d'un loisir qui m'est cher; car si le hâle du temps a terni ma beauté, il n'a point fait d'impression sur mon cœur; mon zèle pour Moufhack est le même, et j'ai la douceur encore de le servir et de sentir au fond de mon âme les voluptés que

je lui procure par le ministère des jeunes esclaves que j'instruis comme vous et que je mets au point et à même de me remplacer. Voilà, ajouta-t-elle, jeune étrangère, les desseins que j'ai sur ce qui vous regarde, et c'est ce qu'il faut que je fasse avant la fin du jour, suivant l'ordre du souverain. »

Zaïrette, à ces mots, connaissant l'état et le nom de la dame et voyant de quoi il s'agissait dans cet entretien, commença à lui parler avec un peu plus d'assurance : elle lui fit son histoire, telle que nous l'avons racontée; elle l'instruisit des mœurs, des usages de la nation française ; elle l'entretint de la liberté qu'ont les femmes dans son pays, de l'usage qu'elles en font, de la vie qu'on y mène et des amusements qu'on s'y fait, et enfin de l'étrange destinée qui l'avait fait passer dans le sérail de Karakatay ; et c'est sur quoi Kadibeka l'interrompit et lui dit : « Ma fille, ne vous trompez pas : la fortune sans doute l'avait ainsi déterminé. Votre aventure était écrite sur la table de lumière; Babas, surnommé Fargani, le plus éclairé de nos Genethliaques, l'annonça ces jours passés à l'empereur, en lui disant que son bonheur n'était point aussi grand qu'il devait l'être par un événement rare et qu'il voyait prochain. On aurait pu, poursuivit-elle, vous annoncer la même chose en France, et parmi les plaisirs même qui vous flattaient le plus et dont vous avez eu tant de peine à vous séparer. Levez les yeux, dit-elle ; voyez, ma fille, où vous êtes! Dans un pays que les astres chérissent, et que le génie de l'abondance protège incessamment. Vous avez quitté une région peuplée d'hommes sans foi, noircis de vices, en horreur à vous-même : vous voilà garantie de leur funeste société. Celle de jeunes filles comme vous faisait tous vos plaisirs, tous vos amusements : vous verrez ici quatre cents filles, turques, grecques, esclavones, géorgiennes, toutes étincelantes du feu de leur jeune âge et de l'ardeur de votre tempérament; vous en verrez deux cents autres du pays de Kachemire, belles comme Fatmé et délicieuses comme des houris... Vous aimez les danses et les chants; oh! ma fille! quelle est votre fortune! Les brunes de Sérendib, les blanches du royaume de Tangut effaceront bientôt de votre souvenir les jeux et les divertissements de votre pays ; vous jugerez s'il est des voix plus amoureuses et plus insinuantes, et s'il est possible de les imiter avec des instruments plus doux et plus harmonieux. Je ne vous parle point d

la merveille des danses : tout ce que j'en pourrais dire serait autant au-dessous que les danses de vos pays dont vous faites tant de cas. Ce que je vois, c'est que vos spectacles représentent vos mœurs ; qu'ils ne peuvent exposer à vos yeux que les vices de vos caractères, que la tristesse de votre état, que des inconstances, des infidélités, des trahisons ! et qu'y a-t-il de plus honteux que de se rechercher soi-même dans de pareils ouvrages ?

« Nos divertissements sont des tableaux de nos mœurs aussi ; mais, grâce à la loi, la vie que nous menons n'est et ne peut être qu'une volupté de l'esprit, qui jamais ne s'altère, parce qu'une lascivité continuelle en est l'âme et le soutien, et qu'en cela nous remplissons nos devoirs et notre étude. Jugez de ce que nous pouvons faire en représentant des choses dont nous avons le cœur rempli. Vos jeux appartiennent à tout un profane public et sont assujettis à des égards, à des retenues que ce public demande. Quelle différence ! Les nôtres n'ont jamais pour objet qu'un homme seul ; chacune des femmes qui l'environnent se regarde comme seule avec lui : chacune d'elles croit ne valoir qu'une partie de son plaisir : toutes y concourent et se concertent comme si toutes n'étaient qu'une ; et si la présence de l'empereur seul ne suffit pas pour les exciter, elles puisent dans leur lascivité même un amour mutuel, une chaleur qui n'est que plus vive, qui toujours les anime en secret et souvent les transporte encore plus. »

A ces mots, Zaïrette se sentit émue de joie autant que d'étonnement de se trouver dans un palais peuplé d'un si grand nombre de jeunes femmes, plus aimables et plus vives les unes que les autres, assez bien nées pour s'entr'aimer et pour se donner entre elles des jouissances sans fin avec lesquelles on peut si bien s'affranchir du joug des hommes et se passer de leurs secours.

Zaïrette était née avec ce penchant, et le commerce de quelques femmes de France le lui avait conservé. Elle le dit à Kalibeka qui reprit son discours ainsi :

« Oui, ma fille, c'est ici l'occupation la plus commune. Vous ignorez encore où vous êtes. Apprenez que nous vivons dans le sérail de l'Orient le plus nombreux, le plus superbe et le plus libre. Vous ne connaissez point l'immensité de ce palais ; vous concevez bien moins encore l'étendue des jardins qui l'en-

tourent : l'enceinte des plus grandes villes ne doit point s'y comparer; l'œil n'en aperçoit point les bornes : on y est en effet enfermé, mais on y passe la vie sans le savoir; et si on y pensait, on s'en féliciterait. Chaque esclave est ici logée comme une fille de souverain peut l'être ailleurs; elle a dans son appartement sa chambre de bains, ses cabinets de parfums et son ruisseau d'eau vive. L'empereur donne audience publique deux jours de la semaine; il choisit un troisième jour pour faire lancer ses léopards sur des gazelles; il emploie trois autres jours dans une espèce de recueillement qui lui donne la douceur de se rapprocher de lui-même; personne, alors, ne pénètre jusqu'à lui; tout son cercle est réduit à quatre de ses femmes, qu'il nomme alternativement et auxquelles il envoie l'ordre avant midi.

Pendant tout ce temps, les filles du sérail sont libres, se visitent et s'assemblent, font leurs exercices de chant et de danses, font résonner les cymbales et les harpes, ou recherchent dans leurs miroirs des positions de corps nouvelles, des attitudes amoureuses et lubriques qui puissent arrêter les regards de l'empereur ou attirer ceux de leurs prétendues rivales, pour qui souvent elles prennent tous ces soins...

« Lorsque ces jeunes filles s'assemblent dans leurs divers appartements, quelques eunuques noirs sont à la porte en dehors; elles n'ont avec elles, en dedans, que des femmes comme moi, d'un âge presque mûr pour les accompagner; pour contenir, autant qu'il se peut, leur bouillante jeunesse; pour leur faire prendre haleine après les exercices et les inviter au repos, ou du moins à des amusements plus doux où le corps se rafraîchit et se délasse et où l'esprit seul demeure agréablement occupé.

« Voilà, ma fille, comment on remplit ici les six premiers jours de la semaine, en attendant la fête du septième, dans laquelle vous allez être honorée comme nouvelle et étrangère. Mais enfin, continua Kalibeka, le temps s'écoule, le soleil se dérobe : il vous reste à prendre le dernier bain de parfums. Il est temps de vous instruire des usages du sérail et de l'étiquette que vous devez observer tantôt... Ma fille, écoutez-moi ! »

Alors Kalibeka respira un moment, et, pendant ce temps, elle considéra Zaïrette de la tête aux pieds et lui porta des regards qui exprimaient plus que des paroles... Zaïrette les

entendit ; mais, par respect, elle baissa les yeux et n'osa y répondre. Elle pria seulement Kalibeka de l'instruire de l'étiquette, et enfin Kalibeka, rompant majestueusement le silence, reprit son discours ainsi :

« Ne parlons plus des pompes et des fêtes du plus grand des empereurs : réfléchissons combien il est plus grand dans ses luxures !... Méditez sur cela, ma fille, regardez-vous dès ce moment comme une fleur toujours prête à être cueillie, comme une source d'eau vive et pure qui doit servir tantôt à désaltérer votre maître, à le refroidir, à apaiser les ardeurs et les fougues de son tempérament : voilà l'objet de toutes les femmes de son sérail ; voilà leur principe ; toutes se conduisent là-dessus, vous en verrez des preuves sensibles, et voici comment la fête se passera :

« Je vous mènerai, suivie de vos eunuques, dans un cabinet obscur ; nous y serons enfermées un instant. Le Grand Mouflhack paraîtra, précédé de douze eunuques, portant des torches de cire parfumée. Il s'approchera de vous, vous vous prosternerez ; il vous relèvera aussitôt. Une porte s'ouvrira ; les douze eunuques passeront ; vous me quitterez et passerez après les eunuques, immédiatement devant l'empereur. Vous vous trouverez d'abord dans une galerie dont la magnificence pourra plaire à vos yeux, si vous la considérez : j'en doute, parce que votre oreille aussitôt sera frappée d'un bruit étrange de tambours, de hautbois et de trompettes. Vous suivrez votre marche jusqu'au milieu de la galerie. Vous trouverez là deux carreaux, pour l'empereur et pour vous. Vous vous assiérez près de lui, pour entendre cette harmonie presque terrible ; vous en serez l'un et l'autre violemment émus, et c'est là l'effet qu'elle doit faire, pour disposer les sens à ce qui suit... L'empereur enfin se lèvera : les eunuques demeureront. Vous le suivrez seule dans une grande salle carrée, dont les murs blancs sont incrustés de jaspe et dont le plafond, de bleu céleste, soutient un globe de cristal taillé à mille faces, que les lumières des bougies font briller comme un soleil. L'empereur passera sans s'arrêter ; une grande porte s'ouvrira : vous vous trouverez avec lui, ma fille, dans la première salle des actes.

« Cette salle est ovale ; ses murs sont tapissés de guirlandes de fleurs ; elles se présentent sous la main et font respirer le doux air du printemps. La voûte en est argentée et éblouissante

de lumière. Un tapis précieux couvre tout le parquet, et là, seront cinquante jeunes filles, la gorge nue, assises et rangées en ovale sur des coussins de velours bleu ; les unes coiffées et vêtues jusqu'à la ceinture à la grecque, d'autres à la persane ou à la géorgienne, mais toutes sans caleçons et la plupart en robes très amples de diverses couleurs qui leur tombent sur les pieds, des babouches bordées de perles, et des bas blancs garnis de toutes couleurs.

« Aussitôt que l'empereur Mouflhack paraîtra, toutes se lèveront, et, d'une souplesse admirable, prendront mille attitudes différentes, sans quitter leurs places, et lui diront à peu près ceci : grand Mouflhack, mon maître et mon amant, es-tu vaillant comme on le dit? Viens m'assiéger; viens forcer les portes étroites du petit séjour qui t'attend. Viens me débarrasser d'une étoffe qui me couvre et qui me gêne : je n'ai pas la force de la lever moi-même, mais ta main luxurieuse, du seul toucher, m'en séparera... L'empereur répondra : Mes femmes, je ne puis; j'ai une femme nouvelle qui, peut-être, s'en offenserait... Là-dessus, ma fille, vous répondrez : Seigneur, je suis la plus petite de vos esclaves; je ne suis ici que pour servir mon maître ou ses esclaves favorites; je lèverai pour vous leurs robes, leurs jupes et leurs chemises, s'il le faut... Après quelques discours semblables, ma fille, écoutez ceci... Mais, pour mieux vous le faire entendre, ôtez cette robe et je vais faire comme vous ferez... »

Zaïrette ne se le fit pas dire deux fois; elle ôta promptement sa robe. Il ne lui restait qu'un léger jupon et son corset blanc, qu'elle entr'ouvrit pour découvrir son sein. En cet état, elle s'approcha devant Kalibeka, qui reprit la parole. « Vous vous mettrez en marche, dit-elle, et précéderez l'empereur. Vous parcourrez tout l'ovale de la salle avec lui, et ce sera vous qui lèverez la robe, la jupe et la chemise des cinquante femmes, l'une après l'autre et chacune à son tour, et voici comment... Tenez-vous, continua Kalibeka, tenez-vous, ô belle tige de cyprès! tenez-vous droite devant moi. Vous trouverez, au bord des jupes et des chemises, de petits anneaux d'or; il doit y en avoir tout autour; vous prendrez ensemble la jupe et la chemise; vous les lèverez l'une avec l'autre jusqu'aux épaules, où vous trouverez deux boutons de perles : vous y attacherez les petits anneaux comme je fais... »

En effet, Kalibeka se baissa ; elle prit le jupon blanc de Zaïrette, qui se tenait debout, et sa chemise; elle les leva, elle les roula et lui en fit une espèce de ceinture qu'elle arrêta sur ses hanches. Alors elle mit un genou en terre pour considérer plus attentivement la blancheur et le contour du ventre de Zaïrette, la rondeur de ses cuisses et surtout l'ouverture et l'entrée du corridor d'amour...

« Vous attacherez, lui dit-elle, ma fille, à peu près de cette manière la jupe et la chemise des cinquante femmes l'une après l'autre, et successivement; puis vous vous rapprocherez plus près d'elles et vous en recevrez pour remercîment un baiser semblable à celui-ci.

« Ce baiser, ce fut Kalibeka qui le donna à Zaïrette : elle avait toujours un genou en terre; mais sans se déplacer, elle attira Zaïrette, elle la serra dans ses bras, elle promena sa langue sur son sein, elle termina sur sa bouche ce baiser, qui dura si longtemps que Zaïrette en perdait la respiration.

Kalibeka se releva et continua d'instruire Zaïrette...

« Toutes les femmes, reprit-elle, resteront debout en cet état, en attendant la visite du Grand Moufhack... Vous, alors, ma fille, prendrez place avec elles, c'est-à-dire la dernière et au bout du rang. Peu après toutes les cinquante ne manqueront pas de s'offrir à vous rendre le même service; mais l'empereur le permettra à une seule, et celle-ci viendra vous joindre, attachera sur vos belles épaules ou sur vos hanches votre jupe et votre chemise roulées, et mettra au grand jour l'albâtre de ces cuisses, les saphirs de ces veines, et ce rubis céleste qu'elles environnent. Vous donnerez après le baiser de remercîment... Eh ! comment le donnerez-vous ? » s'écria-t-elle.

Zaïrette, qui n'avait d'autres vues alors que d'acquérir le suffrage et la protection de Kalibeka, crut bien faire de lui rendre à elle-même le baiser qu'elle en avait reçu; elle s'y hasarda : elle sauta à son cou, et Kalibeka en parut satisfaite.

« Madame, lui dit-elle après, de grâce, achevez de m'instruire : resterons-nous longtemps dans cet état, à demi nues les unes devant les autres? » — « Je ne sais, ma fille, repartit Kalibeka. La volonté de l'empereur en décidera. Vous le verrez, poursuivit-elle, venir à vous comme aux autres, faire dix fois son tour, vous caresser toutes, vous exciter, vous chatouiller, vous pincer, s'asseoir sur vos coussins, vis-à-vis de vous, et

vous remarquerez une formalité dans ce cas : c'est que la maîtresse du coussin doit aussitôt tomber à genoux, pour se mettre à portée de préluder d'avance... Peu après, vous verrez Moufhack se lever brusquement : quatre petites portes s'ouvriront : trois des femmes qu'il aura nommées s'y jetteront précipitamment; Moufhack passera par la quatrième ; vous l'y suivrez, pendant que la grande porte s'ouvrira de même, par où tout le reste disparaîtra... »

« Comment! madame, reprit vivement Zaïrette, je me trouverai donc tout à coup livrée à lui, que je ne connais point, que je n'ai jamais vu ! Au moins donnez-moi quelque idée de sa personne, que je puisse m'en faire une image, pour éviter un embarras dont je ne serais pas maîtresse, et qui pourrait lui déplaire. » — Rassurez-vous, ma fille, répondit Kalibeka, vous verrez un héros, dans le brillant de son âge, dont le visage est brun, la taille noble et leste, dont les yeux étincellent et dont les regards dévorent le plaisir.

« Vous suivrez, continua-t-elle, Moufhack, et vous vous trouverez dans un petit cabinet à la mauresque, dont le plancher n'est autre qu'un matelas de coton couvert de velours pourpre avec des coussins de même, de toutes les formes. » — « Madame, lui dit Zaïrette, l'empereur viendra donc s'asseoir sur mon coussin?... « — « Oui, ma fille, répondit Kalibeka... » — « Il paraîtra donc devant moi le sceptre en main?... » — « Peut-être, ma fille, reprit Kalibeka... Les choses de la vie les plus extrêmes se touchent. Il y a moins de distance qu'on ne croit d'un sceptre redoutable à un chalumeau de berger; le grand Moufhack éprouve souvent de ces métamorphoses, et il n'en murmure pas. »

Zaïrette se représentait bien ce que c'était que ce prétendu sceptre redoutable que l'empereur pouvait tenir dans la main, mais il ne lui était pas aussi facile de se faire une idée juste du chalumeau. Elle n'osait s'en expliquer, de peur de blesser la modestie de Kalibeka ; elle désirait pourtant de tout savoir. Kalibeka comprit sa peine et lui dit : « Ma fille, quand le grand Moufhack met en évidence son sceptre, il règne alors, il commande; c'est à son esclave d'obéir et de se soumettre. Quand, au contraire, il tient ce sceptre en réserve, c'est à vous à le chercher où il peut être, quelque difficulté qu'il y oppose : il est de votre devoir de vous en saisir, de vous en rendre maî-

tresse. Peut-être vous arrivera-t-il, en le découvrant, de n'y voir, de n'y reconnaître qu'un jouet propre à l'amusement d'un enfant. Dans ce cas, vous devenez l'enfant, ma fille; vous devez vous en faire un jouet à vous-même; vous devez le tenir, le serrer, le presser, ou badiner légèrement autour avec les doigts de la main droite... »

« Vous me demandez, ma fille, quel sera le sort des trois autres femmes qu'il aura nommées comme vous : il sera tout égal au vôtre. L'empereur choisit toujours quatre jouissances dans cette première salle. C'est par cette raison qu'il vous quittera peu après et que, pour s'y disposer, il passera de ce cabinet dans un autre, où il se renfermera seul, pour y prendre un demi-bain... » — « Et moi, madame, interrompit Zaïrette, que deviendrai-je?... » — On vous en fera prendre un de même, répondit Kalibeka; on vous rafraîchira d'essences nouvelles, et il se trouvera là deux femmes domestiques à cet effet. »

Zaïrette avait toujours le devant de son jupon et le devant de sa chemise roulés sur les hanches. Elle avait eu tout le devant de son joli corps nu pendant ce discours; mais alors, Kalibeka déroula le jupon et la chemise, les rabattit et les remit dans leur état ordinaire; après quoi, Kalibeka respira un moment. Ce moment fut long pour Zaïrette; elle était dans l'impatience de tout savoir. Quelque respect que lui imposât le sérieux de Kalibeka, elle rompit le silence et la supplia de l'instruire de la suite...

« Vous reviendrez, ma fille, lui dit Kalibeka, dans la première salle des actes : l'empereur y arrivera pour vous conduire et vous installer dans la seconde, qui suit.

« Cette seconde salle est aussi vaste que la première, mais elle est ronde; un tapis de satin bleu couvre les carreaux du plancher; il règne tout autour un divan; ce divan est plus élevé que nos sophas ordinaires; il est haut de trois pieds et large de quatre : un tapis matelassé du même satin bleu le couvre et le garnit jusqu'à terre; on peut s'y asseoir comme on peut s'y coucher. Autour de ce divan sont rangés en niches, dans le mur, des urnes, des vases de toutes les formes : c'est ce que la Chine et le Japon ont jamais eu de plus précieux. Le mur de la salle est revêtu de porcelaines à fond blanc, où sont représentées en bleu toutes sortes de fruits et d'animaux. Un dôme

s'élève, au milieu de cette salle, revêtu de carreaux de porcelaine et blanc comme l'air; tout y est radieux par les lampes et les bougies, qui répandent en se consumant le parfum exquis qu'on leur a donné.

« Vous serez surprise, ma fille, poursuivit Kalibeka, à l'entrée de cette salle : vous y verrez cinquante jeunes garçons qui viendront environner le Grand Moufhack et vous; leur beauté, leur taille fine et leste vous intéresseront!... les uns ayant le demi-turban sur la tête; d'autres la tête et le front bandés d'une seule toile légère brodée d'or; d'autres coiffés de leurs cheveux en grosses tresses ou en boucles retenues par des nœuds de rubans; tous ayant le triple esclavage de perles au cou, de petites vestes, couleur de rose, justes et faites exprès pour accompagner la beauté des épaules et la chute des reins; presque tous des ceintures blanches autour d'eux, et tous des caleçons de satin bleu, justes comme leurs vestes, et embrassant leurs cuisses de près. »

A ce début, Zaïrette fut interdite et embarrassée : elle ne pouvait comprendre à quoi étaient destinés ces cinquante jeunes garçons : elle n'osait se persuader que ce fût pour l'usage des femmes, et toute autre idée la révoltait. Elle en témoigna de l'inquiétude, mais Kalibeka reprit son sérieux et continua :

« Attendez, ma fille, lui dit-elle; écoutez-moi. Voici ce que cette folle jeunesse viendra dire à l'empereur : O Moufhack! le plus grand des hommes, peux-tu suffire à tout ce qu'il nous faut? Nous sommes un groupe de jeunes garçons déterminés à te combattre. La renommée de ta luxure, qui remplit l'univers, excite notre courage et nous rassemble ici, pour te prouver que nous ne craignons pas tes assauts...

« A quoi l'empereur leur répondra : Mes fils, il faut, malgré moi, que je vous refuse. Voici ma nouvelle femme, elle dispose de mes volontés; et vous ma fille, poursuivit Kalibeka, vous répliquerez : O grand monarque! Je suis la dernière et la plus humble de vos esclaves; je n'ambitionne que votre plaisir. Si ces jeunes gens s'offrent à vous, ne les refusez pas : ils sont si beaux, si vifs et si lascifs!... Et vous ajouterez à cela, ma fille, ce que leurs charmes vous inspireront en effet... Non, répliquera l'empereur, je n'en ferai rien : je l'ai juré... Vous verrez, ma fille, alors les jeunes garçons redoubler leur

attaques et leurs emportements, et après bien des refus lui dire : Moufhack, ne viole point ta parole sacrée ; accorde-nous seulement la faveur du bouquet de myrte ou de jonc... Et si tu ne veux pas encore nous faire cette faveur, ordonne du moins à ton esclave nouvelle de prendre ce soin... L'empereur répondra : Mes fils, je consens que ma nouvelle femme vous donne ce soulagement... Aussitôt, mon enfant, poursuivit Kalibeka, vous verrez les cinquante jeunes gens s'arranger à trois pas l'un de l'autre, en cercle autour de ce divan matelassé, sur lequel ils s'étendront de la ceinture en haut, les pieds posés à terre et le derrière tourné. Vous ne perdrez pas de temps ; vous les servirez l'un après l'autre comme les femmes de la première salle... »

Zaïrette ne put écouter tranquillement ce discours : son cœur s'y soulevait ; elle était prête à perdre le respect et à faire éclater son indignation. Kalibeka ne la laissa pas plus longtemps dans cet état ; elle lui jeta un regard de bienveillance et reprit la parole : « Ma fille, lui dit-elle, que vos alarmes cessent. Écoutez-moi... Vous devez savoir que la plupart des princes d'Orient ne sont que trop sujets à la détestable manie des garçons ; c'est ce qui cause le malheur de leurs femmes et qui engendre dans les sérails bien des troubles et souvent bien des désordres. Le judicieux Moufhack en a connu les conséquences : il a juré en notre présence qu'une telle indignité n'entrerait jamais dans son cœur, et c'est en reconnaissance de ce serment inviolable que nous avons institué la cérémonie de la seconde salle des actes, et qu'un nombre de jeunes femmes s'y présentent sous ce déguisement, qui leur plaît à elles-mêmes beaucoup.

« Rassurez-vous donc, ma fille, poursuivi Kalibeka, et sachez que ces prétendus garçons sont de jeunes femmes comme vous ; les unes de Cachemire, d'autres de Lahore, d'autres de ma patrie, belles, en effet, et vives comme je viens de vous les dépeindre. »

A ces paroles Zaïrette reprit toute sa sérénité : une douce joie se répandit sur son visage et en ranima les couleurs. Elle pria Kalibeka de lui pardonner une inquiétude et une impatience qu'elle n'avait pu surmonter ; elle s'en excusa sur son ignorance, qui ne lui avait pas permis d'imaginer des usages aussi étranges pour elle et aussi singuliers pour tout le monde.

Elle prit la main de Kalibeka, elle la baisa et lui demanda avec empressement quelle serait la suite de cette cérémonie.

Kalibeka continua son instruction en ces termes : « Aussitôt, ma fille, que vous aurez bien déshabillé les fesses de la première femme, vous en ferez autant à la seconde, à la troisième et de suite à la ronde à toutes les cinquante, jusqu'à la dernière. Cette cérémonie ne sera pas plus tôt faite qu'il en faudra recommencer une autre. Elle vous y assisteront toutes, avec une voix tendre et touchante, ou avec des cris perçants et tumultueux. Venez à moi, vous dira l'une : non, vous dira l'autre, ma sœur, c'est à moi, mon derrière a été le premier découvert. Venez voir le mien ! s'écriera une autre ; voyez comme il se présente ; il a froid, ma sœur ; venez à mon secours !... Alors, ma fille, poursuivit Kalibeka, et pendant toutes ces clameurs, vous ramasserez des filets de lavande ou des branches de larix, de thym ou d'autres branches et racines choisies pour cet usage, que vous trouverez partout sous vos pas répandues à cet effet ; vous en composerez une espèce de verge ou de bouquet, et vous retournerez aussitôt à la première fille du côté gauche qui vous attendra... Vous passerez d'abord trois fois la main sur ses fesses, puis vous en donnerez trois petits coups ; elle vous en demandera ; vous continuerez, vous redoublerez, vous flatterez les deux fesses également ; vous appliquerez tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre ; de temps en temps, vous donnerez fort, et quand son derrière aura pris la couleur de la rose, vous le baiserez et irez à la seconde femme en faire autant, et de suite à toutes les autres, sans aucun égard pour celles qui voudraient vous arrêter... Il en est dont la blancheur vous paraîtra longtemps la même et qui vous exciteront à redoubler de vitesse pour mettre leurs fesses au point de couleur qu'il faut ; il en est d'autres qui vous embarrasseront par la vivacité de leurs mouvements. Vous verrez ce qu'elles savent faire, quoiqu'elles paraissent à demi couchées sur le matelas du divan ; vous verrez avec quel feu elles bondissent et s'élèvent par mille caracoles pour offrir toujours le derrière d'une manière nouvelle, pour lui donner des phases et des aspects différents. Vous en trouverez de ces femmes que vous caresserez plus fort et plus vite que vous ne voudrez, qui par leurs discours lubriques, leurs attitudes et l'agitation qu'elles se donnent, exciteront malgré vous le bouquet de

verges que vous aurez dans la main et vous feront tomber vous-même dans une espèce d'emportement qui ressemblera fort au leur. Et c'est alors que le grand Moufhack vous remplacera, les visitera toutes, la verge à la main, et parviendra peut-être à les apaiser...

« Aussitôt après, ma fille, poursuivit Kalibeka, trois de ces femmes viendront à vous et vous diront : Ma chère sœur, nous voudrions vous rendre une partie du bien que vous nous avez fait... Vos fesses de nacre n'ont-elles point besoin de nous? Votre cul d'ivoire, n'est-il point incommodé du froid? »

« Comment, madame, s'écria Zaïrette tout étonnée, on troussera mon derrière aussi? Quoi! il faudra que je le montre à tout le monde!... Encore, dit-elle, si c'était en particulier!... » — « N'importe, ma fille, reprit gravement Kalibeka, l'étiquette veut que vous répondiez à ces femmes ainsi : Oui, mes frères, je suis bien aise que vous vouliez me servir; j'en ai besoin et mon derrière a froid... Tout de suite, vous vous tournerez, vous vous appuierez sur les matelas du divan; elles lèveront promptement votre jupe et votre chemise, qu'elles attacheront, pour manifester aux yeux de l'empereur le plus beau cul que le sérail ait peut-être vu luire depuis longtemps, pour le flatter avec la simple branche ou le bouquet entier, pour l'exciter à des positions et à des mouvements qui puissent servir encore à l'embellir davantage. Je ne doute pas qu'il n'y ait déjà de grandes dispositions, mais comme il faut que je m'en assure, approchez-vous de moi, ma fille. »

Comme Zaïrette obéit à ces mots, elle s'approcha; elle comprit aussitôt l'intention de Kalibeka; elle lui tourna le dos et se tint debout. Kalibeka alors mit un genou en terre, prit le jupon blanc et la chemise de Zaïrette par derrière, comme elle avait déjà fait par devant, les roula l'un dans l'autre, lui découvrit les cuisses, les fesses et même la chute des reins, d'autant plus aisément que Zaïrette, par complaisance, tenait elle-même son jupon et sa chemise roulés tout le plus haut qu'il était possible.

Kalibeka fut saisie de la finesse, de l'élégance, des grâces de cette partie du corps de Zaïrette; elle resta un genou en terre pour s'en rassasier de plus près; elle considéra ces fesses longtemps sans proférer une seule parole; puis, tendant les bras : « O croupe de houri! s'écria-t-elle; ô fesses plus blanches que

la cime du mont Imaüs! pommes de cristal, est-il écrit que vous serez froides, impassibles et sans mouvements, pendant que vous exciterez l'impatience de la main qui vous tiendra? Cela ne se peut, poursuivit-elle. Essayons. Recevez, ô charmantes fesses! mes doigts comme des branches de myrte, et toute ma main comme un bouquet qui vous flattera mieux qu'un autre et plus encore à mon gré. »

Kalibeka alors passa le bras droit sous le ventre de Zaïrette, qui était d'une taille très fine. Elle s'en trouva enveloppée et sentit sa main sur sa chute de reins. Kalibeka, de son autre main, fit un frottement très vif sur les cuisses et sur les fesses de Zaïrette, entrecoupé par de petites claques légères, dont elle ne laissa pas de se sentir émue; en sorte que, soit par ce sentiment, soit par condescendance, Zaïrette agitait son petit cul avec assez d'enjouement; et Kalibeka continuait toujours en disant: « Non! non! fesses précieuses! vous n'êtes point insensibles, toutes glacées que vous êtes. Je sens déjà, sous ma main, de petits trémoussements semblables au sourire des joues, qui me sont d'un grand augure: vous êtes pleines de vie et de sentiment: vous pourriez déjà prétendre aux plus grands honneurs dans les jeux qui se feront tantôt. »

A ces mots, Kalibeka se releva et reprit son maintien ordinaire. « Eh bien! madame, reprit Zaïrette en souriant, que deviendrai-je en cet état? » — « A l'instant, ma fille, répondit Kalibeka, vous verrez quatre petites portes s'ouvrir, comme dans la première salle: trois filles y entreront et l'empereur passera par la quatrième. Vous l'y suivrez, dans un petit cabinet rond, bâti d'un bois odoriférant. » — « Et à quel traitement, madame, repartit Zaïrette, dois-je m'attendre dans ce cabinet? »

« Il est de votre devoir, ma fille, répondit Kalibeka, de vous présenter à lui comme vous voilà. Vous ferez plus: vous verrez des verges accrochées tout autour du mur: vous en prendrez une, vous la lui offrirez pour qu'il vous fasse la faveur qu'il aura faite aux autres; vous lui présenterez votre derrière debout; s'il ne vous dit rien, vous vous mettrez à ses genoux, toujours les fesses bien découvertes; s'il ne vous parle point encore, vous vous coucherez sur le ventre et ferez jouer vos belles jambes en l'air. Peut-être arrivera-t-il que tout cela ne le touchera point; alors, ma fille, il faut emprunter toute

l'apparence de la colère ; il faut vous venger de ses mépris ; vous devez vous relever dans le moment, l'attaquer, le combattre, le renverser sur un carreau, détacher sa culotte, découvrir son derrière sans ménagement, tomber dessus, la verge en main, jusqu'à ce qu'il se réveille. Cela ne tardera pas, ma fille : l'empereur rendu à lui-même, vous saisira, vous enlèvera dans ses bras et vous renversera sur les carreaux à votre tour... Je me tais sur le reste qui dépendra de son caprice ou de son goût.

Tout ce discours fit à Zaïrette une impression profonde ; elle en demeura rêveuse un moment. Elle cherchait à se rendre raison d'une cérémonie si singulière ; elle ne concevait point comment l'empereur, si bien à portée de posséder une femme de son goût, ne jouissait pas d'elle en effet de la manière la plus prompte et la plus décisive ; elle n'imaginait pas ce qui avait pu donner lieu à ces exercices de verges, ni quelle utilité on en devait tirer. Elle le comprenait d'autant moins qu'elle ne croyait les verges propres qu'à corriger des enfants, comme elle l'avait elle-même éprouvé dans sa jeunesse première. Zaïrette ignorait alors qu'il n'est point de vigueur, mâle ou femelle, qui puisse se conserver dans l'ardeur du premier feu ; qu'il est dans l'un et l'autre sexe des tempéraments naturellement tièdes ; qu'il en est d'autres qu'un exercice continu fatigue et endort à la fin et qu'on ne peut réveiller avec succès qu'autant qu'on emprunte de pareils secours. Kalibeka l'instruisit à fond de toutes ces choses, qui lui parurent bien nouvelles ; mais elle étonna encore plus Zaïrette, lorsqu'elle voulut lui persuader que ce dernier état est de tous le plus à désirer, en ce qu'il ne permet que des jouissances en quelque manière pénibles et douteuses, d'où naît toujours une irritation de désirs et par conséquent une supériorité de plaisir.

Zaïrette n'avait jamais fait ces réflexions, qui ne se présentent pas, en effet, à tout le monde. Elle convint qu'on pouvait les appliquer aux hommes ; mais comme elle jugeait du tempérament vif des femmes par le sien, elle avait peine à croire que son sexe pût tomber dans le cas d'avoir besoin de semblables moyens.

« Madame, dit-elle à Kalibeka, permettez-moi de vous demander si les femmes se déterminent aussi facilement que les hommes à employer ces sortes d'expédients. » — « Oui, ma

fille, répondit Kalibeka : elles en font bientôt les premières épreuves ; successivement ce devient un usage, et le besoin s'ensuit immédiatement après. » — « Le besoin ! s'écria Zaïrette étonnée. » — « Hélas ! ma fille, reprit Kalibeka, tout se suit dans la nature, tout se lie et tout se tient. Si l'on voit les besoins engendrer les habitudes, on voit de même les habitudes engendrer des besoins... » — « Madame, ces sortes de besoins ne m'entrent point dans la tête, à moins que vous n'ayez la bonté de me dire si vous avez par vous-même quelque expérience là-dessus. » — « Oui, ma fille, répondit Kalibeka. Je suis entrée à quinze ans dans ce sérail ; j'en ai plus de trente, et vous devez vous en rapporter à moi. » — « Mais, madame, reprit Zaïrette, vous représentiez donc aussi, dans cette seconde salle des actes ? » — « Ma fille, lui dit Kalibeka, je pourrais y reparaître encore, puisque je suis honoraire dans toutes les salles. » — « Mais, reprit-elle, madame, si l'habitude fait naître en vous le besoin, comment le besoin ne vous est-il pas resté ?... »

A ces mots, Kalibeka releva la tête et lui dit : « Petite étrangère, vous me manquez de respect ! » Zaïrette lui demanda pardon de cette indiscrétion ; elle lui jura qu'elle n'avait pas cru lui déplaire et que c'était de sa part une simple curiosité. « Non, non, reprit Kalibeka, d'un ton plus animé, vous voulez développer des secrets que je renferme. » Zaïrette protesta que ce n'était point sa pensée. « Non, non, poursuivit Kalibeka, vous voulez savoir si l'usage de la seconde salle me plaît, si j'en aime l'exercice : je vous vois prête à me proposer d'en faire une répétition. » Zaïrette était toute craintive et tout embarrassée. « Petite étrangère, poursuivit-elle, vous affectez une humble contenance, mais vos regards décèlent votre audace, et je sens que si je vous mettais à même, je ne pourrais m'en garantir : je le sens, je le vois, dit-elle avec colère, et il faut que je vous châtie ! »

A l'instant Kalibeka tira de dessous sa robe une longue verge de joncs, et du bras droit prit et enleva par la ceinture Zaïrette, de qui le jupon et la chemise étaient encore en état. Mais du même mouvement, Kalibeka la remit à terre, lui donna la verge qu'elle avait dans la main, et lui dit : « Jeune fille, voyons si je ne me trompe point. Essayons jusqu'où peut aller votre témérité. » Tout de suite, Kalibeka se voila le visage, se jeta sur un lit, s'y coucha sur le ventre et ne parla plus.

Zaïrette fut d'abord troublée de cette démarche et se trouva un moment inquiète sur le parti qu'elle avait à prendre : d'un côté, le respect qu'elle avait pour cette dame et la peur de lui déplaire lui causaient de vraies alarmes ; d'autre part, la grande verge que cette dame lui avait remise, le discours équivoque, cette dame elle-même couchée sur le ventre, tout lui servait de preuve que Kalibeka s'attendait à l'exercice de cette verge et qu'elle le demandait... Zaïrette prit son parti : elle s'approcha du lit et lui dit en souriant : « Madame, savez-vous qu'on ne tourne jamais le dos à quelqu'un sans lui présenter le derrière ? Savez-vous, madame, continua-t-elle, que je suis à même du vôtre, qu'il ne tient qu'à moi de le découvrir, de le voir, et que j'en suis toute tentée ? » Kalibeka ne répondit rien. Ce fut un bon signe pour Zaïrette : elle s'enhardit ; elle troussa son grand manteau, qui traînait à terre, elle le replia et le rangea sur le lit et par-dessus sa tête. « Madame, reprit-elle, voilà votre grand manteau troussé : je pourrais bien en faire autant de cette jupe... » A toutes ces propositions, Kalibeka ne faisait point de réponse et paraissait seulement occuper sous elle ses deux mains. Zaïrette leva cette jupe. « Madame, dit-elle, voilà de plus votre jupe sur votre tête. » A cela, point de réponse encore. Elle leva la dernière jupe de même, en sorte qu'il ne restait que la chemise. Zaïrette, pour lors, passa sa petite main par-dessous, fut trouver les fesses de Kalibeka, qu'elle sentit très fraîches ; elle les caressa, les mania ; elle les frotta et leur donna un assez grand nombre de claques à peu près comme celles qu'elle venait elle-même d'avoir. Enfin elle leva la chemise tout à fait et découvrit entièrement son cul, qui lui parut d'une couleur brune, mais ferme et charnu et dans de belles proportions. Aussitôt, elle y appliqua quelques coups légers de sa verge et Kalibeka se réveilla, pour ainsi dire, alors de son assoupissement : elle se mit tout à coup dans un mouvement extraordinaire, qui fit tomber, malgré les précautions de Zaïrette, ses jupes et sa chemise. Zaïrette s'en impatienta : elle les retroussa sur les reins de Kalibeka ; elle monta sur le lit et se mit sur sa croupe, et de cette éminence elle vergeta un moment les fesses de Kalibeka. Mais cette dame, d'un coup de cul, l'éleva bientôt en l'air et la fit tomber au pied du lit. Zaïrette devint une petite furieuse : elle lui assembla les deux cuisses, elle lui rapprocha les deux

genoux et se mit à cheval sur ses gras de jambes, elle fouetta le cul de Kalibeka beaucoup plus à son aise et de toutes ses petites forces. Pendant tous ces mouvements, Kalibeka parlait, mais semblait parler à elle-même et trop bas pour qu'on pût l'entendre. Il lui échappa un grand soupir : « O Mahomet, s'écria-t-elle tout à coup, permets-tu qu'on traite ainsi des fesses de souveraine ! Que tout un cul de la fille du roi de l'Inde soit à la merci d'une fille d'Europe ! » Zaïrette continuait cependant et fouettait avec courage, lorsqu'enfin Kalibeka fit deux ou trois grands soupirs consécutifs et lui dit : « Suffit, suffit ; ce n'est pas là mon compte ! » Zaïrette se leva bien vite ; Kalibeka se releva de même aussi promptement et passa dans un cabinet, ayant toujours le visage voilé.

Zaïrette se trouvant seule, cette verge à la main, encore tout agitée de ce qui venait de se passer, en demeura étourdie un instant ; puis tout à coup, il lui prit un éclat de rire qu'elle eut bien de la peine à retenir. En effet, lorsqu'elle se représentait toute cette scène, lorsqu'elle rapprochait sous le même coup d'œil la dignité de cette dame, la gravité de son discours et le comique de ses procédés, elle était en droit, en qualité de Française, de regarder le mélange de toutes ces contradictions comme une véritable folie. Zaïrette en jugeait à la manière de son pays, où l'on sait que le langage du plaisir n'est autre chose qu'un froid et puéril enjouement, où toutes les affections lascives ont des mesures, où la luxure elle-même n'est jamais qu'une action simple, uniforme et légère, telle que l'inspire un sentiment frivole qui naît et se dissipe comme une vapeur. Elle ignorait que tout tire son caractère de l'instinct d'une nation ; qu'en d'autres climats que l'ardeur du soleil dévore, la luxure règne comme la soif et la faim ; que tout la réveille, que tout l'irrite ; qu'il n'est point d'appétits fantasques qu'elle ne suggère, point d'épreuves ni d'inventions imaginables qu'elle n'admette pour s'apaiser.

Zaïrette n'étant point en état de faire ces réflexions n'en faisait aucune. Elle devint seulement, après quelques moments, curieuse de savoir ce que la dame pouvait faire dans ce cabinet ; elle prit garde que la porte n'en était tout à fait fermée ; elle y regarda et vit un spectacle qui lui parut nouveau.

Kalibeka était toute nue, debout entre les cuisses d'une jeune négresse, qui s'était assise sur un carreau et de chaque main

lui empoignait le bas de la jambe, pendant qu'elle avait le visage collé, ou sur son ventre, ou sur ses cuisses, et lui léchait incessamment, et avec un air d'avidité, toute cette partie du devant de son corps. Zaïrette, en même temps, aperçut deux autres négresses beaucoup plus petites ; elles étaient debout derrière elle, embrassaient ses genoux et promenaient leurs langues, avec une prestesse admirable et à l'envi l'une de l'autre, le long de ses cuisses, sur ses fesses et sur tout le contour de son cul, qui, parmi ces figures noires, paraissait d'une blancheur extrême et d'une grande beauté.

Zaïrette fit beaucoup attention à cette nouvelle cérémonie, qui l'occupa et la réjouit un instant. Kalibeka, entre ces négresses, se remuait, s'agitait ou pirouettait incessamment...

Tout cet exercice avait été entrecoupé de paroles de part et d'autre si vives, même de quelques cris si souvent répétés, qu'on eût cru entendre une querelle, si l'on n'eût pas vu que ce n'était qu'un jeu. Mais alors il y eut un profond silence, et qui dura quelques moments. Kalibeka se réveilla enfin comme d'un sommeil ; elle se releva, soutenue par ses négresses, et se plongea dans un bain. Les trois jeunes négresses se retirèrent : il en vint une autre qui l'étuva et la parfuma avec une promptitude et une adresse extraordinaires.

Kalibeka sortit du bain. Zaïrette comprit qu'on allait l'habiller ; elle revint et se rapprocha du lit où cette dame l'avait laissée. Elle allait s'y asseoir, lorsqu'elle y remarqua un instrument que la dame avait oublié d'emporter avec elle ; elle crut d'abord que c'était une espèce de fruit du pays, étant pointu par un bout, où elle voyait la forme d'un bouton de rose vermeil ; mais elle le prit et se détrompa quand elle le vit couvert de velours de la même couleur. Elle mesura ; il était plus long que sa main. Elle l'empoigna ; c'est tout ce qu'elle put faire. Elle le sentit assez ferme du toucher, sans être dur ; elle prit garde à deux petites boules qui tenaient à l'autre bout ; elle les pressa de la main tout de même, et alors elle fut assez surprise de voir qu'autant de fois qu'elle pressait il jaillissait, par la pointe de ce bouton de rose, un filet d'eau d'une odeur douce et agréable. Zaïrette comprit d'abord l'usage auquel ce petit instrument était destiné... et dans le moment même elle entendit la porte s'ouvrir et vit Kalibeka paraître.

Zaïrette abandonna cet instrument, se remit à terre et vint

lui dire : « Ah! madame, dans ce moment-ci j'aurais un bon besoin de quelques négresses autour de moi ; que je serais heureuse si on voulait me les accorder ! » — « Ma fille, répondit Kalibeka avec hauteur, votre demande est inconsidérée ; on n'obtient cet équipage que du Grand Moufhack lui-même : c'est une récompense qu'il donne et qu'il faut mériter par ses services. »

Zaïrette fut bien étonnée de l'extrême froideur dont Kalibeka accompagna sa réponse. Cette dame, vêtue et coiffée d'une tout autre manière que le moment d'auparavant, paraissait elle-même une tout autre personne. Zaïrette ne pouvait se persuader que cette dame, si sérieuse et si recueillie, fût la même qui, un instant avant, l'avait excitée à lui trousser le derrière et à lui donner des coups de verges sur les fesses. « Madame, lui dit-elle, à ce sérieux je ne reconnais point Kalibeka qui était là tantôt couchée sur ce lit. » — « C'est à cela même, répondit-elle, que vous devez la reconnaître. » — « Mais, reprit Zaïrette, est-ce bien vous qui me présentiez tantôt les fesses de si bonne grâce, qui m'ont donné tant de peine pour les tenir et tant de plaisir à les fouetter ? » — « Je ne sais, cela peut être, répondit Kalibeka : il est en nous des effervescences lubriques où l'âme se trouble... La qualité de nos tempéraments nous rend sujettes à ces espèces de fièvres semblables à de vrais délires, où l'esprit s'égare, se confond et se perd ; mais ce sont des accès qui passent, et la raison, qui n'a point eu de part à ce qui a eu lieu en son absence, reprend bientôt son empire et rétablit nos sens dans l'ordre et dans leur premier état.

« Revenons à votre instruction, ma fille, continua Kalibeka... Je vous ai laissée dans le cabinet rond de la seconde salle des actes ; je vous y ai laissée avec le Grand Moufhack et à sa merci ; car vous y serez soumise à ses caprices : mais ce ne sera que pour quelques moments ; vous le verrez bientôt après disparaître ; il ira de suite, et suivant l'usage, dans les trois autres cabinets, où seront les trois autres jeunes filles, préparées comme vous à tout événement. Pendant ce temps, une femme viendra vous joindre, vous fera prendre un demi-bain et vous donnera de nouveaux parfums ; et c'est ainsi que se doit faire votre installation dans la seconde salle des actes.

« Enfin, le Grand Moufhack se rendra près de vous et vous fera passer dans la salle des chants. L'architecture en est semblable à la précédente ; c'est une rotonde égale, mais les ornements en sont différents. Un amphithéâtre à trois degrés en fait le tour. Au-dessus de cet amphithéâtre règne un entablement d'où s'élève un mur plus blanc que les neiges, et ce mur est à demi masqué par un grand nombre de colonnes incrustées d'or en lames et parsemées de cornalines, de jacinthes et de topazes d'une énorme grosseur; les étoiles ne jettent pas un éclat plus vif ni plus varié.

« Vous y serez surprise, ma fille, d'un doux saisissement, mais qui redoublera bientôt à l'aspect de cet amphithéâtre à trois rangs, sur lequel vous verrez placées deux cents filles, l'image du ciel, toutes vêtues et coiffées d'une richesse et d'un goût sans pareil ; vous vous sentirez bientôt entraînée vers elles : vous vous avancerez en effet, pour voir et considérer de près la galanterie de leurs parures, la beauté de leurs visages et la tendresse de leurs regards. Vous les verrez tourner ou poser lascivement une tête ornée de fleurs mêlées à des guirlandes de diamants ou couverte de bouquets de plumes de toutes couleurs assorties d'émeraudes et de rubis, une gorge d'albâtre découverte, que plusieurs cordons de perles et de saphirs sembleront caresser en s'y jouant. Leurs robes d'or, d'argent ou de soie, relevées de mille pierreries, vous paraîtront étincelantes; et chacune, en effet, ferait la richesse d'un vaste royaume. »

Zaïrette, qui n'avait jamais ouï parler d'une magnificence pareille, fut saisie d'une espèce d'éblouissement à ce discours. Elle avoua franchement à Kalibeka que tout le faste des princes d'Europe n'en donnait pas la plus petite idée, et elle se confondait en admiration, lorsque Kalibeka reprit la parole et lui dit : « Ma fille, que penserez-vous donc lorsque ces anges feront entendre des voix célestes, soutenues de l'harmonie de leurs divers instruments ? Que deviendrez-vous, ma fille, lorsque tout à coup un chœur de fées frappera les airs et la voûte du nom qui vous sera alors donné, et qui doit vous rester, du nom de Nurmehall, de Niourgiaham, de Rauchenara, que sais-je ? Plus elles trouveront de beauté et de grâces en vous, plus elles chanteront et moins elles détermineront le nom seul que vous devez porter. Voilà quel sera le début du concert.

« Vous entendrez après ces charmantes filles chanter les vertus, la gloire et les amours de leur souverain ; vous les verrez s'accompagner d'instruments militaires ou champêtres, mais surtout de plus de cinquante harpes semblables à celle de David, dont l'harmonie sourde est si tendre et si douce qu'elle semble échapper à l'oreille pour pénétrer plus tendrement les cœurs et répandre sur tous les sens sa mollesse et sa volupté. Elle excitera dans les vôtres de ces émotions que vous ne sentîtes jamais. Cependant, ma fille, continua Kalibeka, vous prendrez garde au dernier rang de l'amphithéâtre, et vous irez y occuper une place qui vous y attendra.

« Le trône de l'empereur est au milieu du cercle ; c'est une espèce de sopha peu élevé, couvert de velours pourpre et d'où pendent deux houpes de perles. Au-dessus du dossier est un globe d'or d'où partent mille rayons, et qui est couvert de diamants aurore ; ce soleil est si radieux, que les regards ne peuvent le soutenir. Au pied du trône est un paon d'or dont les yeux sont de rubis et le plumage du cou de semence de perles. L'empereur y est assis, s'y repose et y jouit de tout cet enchantement. Ce spectacle est regardé comme un repos, en effet, et un délassement pour lui ; la lubricité n'y devrait pas être admise, mais elle n'a point de porte fermée chez l'empereur de Karakatay, et tout ce qu'il peut faire est d'observer certaines formalités...

« Il est sur ce trône, au milieu de cette salle, comme l'astre du jour au centre de l'univers, environné de ces jeunes fées semblables aux étoiles du firmament. Leurs regards fondent sur lui ; leurs chants assiègent son âme ; tout le saisit, le retient et l'arrête dans un état délicieux et pénible où il ne saurait se contenir longtemps. Aussi, voit-on qu'il en sort bientôt et qu'il ne craint pas de fouler aux pieds toute règle, quand les talents, quand la beauté de quelqu'une de ces admirables filles le séduit et le décide.

« A l'instant il l'appelle et lui déclare hautement qu'il veut l'entendre de près. Elle se lève, elle descend et vient, toujours chantant, se placer sur le trône même, où se trouve un coussin pour elle, à côté de l'empereur. Là elle continue de se faire entendre, comme si, en effet, elle n'y était que pour chanter ; mais la perfide sait ajouter à cela des accents si lascifs et si doux, des attaques légères du bras, de l'épaule ou du pied ; elle

sait regarder son maître avec des yeux si pleins de désirs et de feu, que peu après il succombe toujours.

« Alors le paon qui est au pied du trône en ferme l'entrée : un seul ressort développe sa queue, l'étale et masque le trône comme un nuage, et, si l'on y jette les yeux, on ne voit plus qu'une gerbe de plumes apparentes, chargées de pierreries de toutes couleurs et qui représentent avec un éclat éblouissant les plumes naturelles de cet oiseau et leur admirable variété.

« Le Grand Moufhack ne peut s'éclipser plus longtemps sous le nuage qui le couvre. La jeune chanteuse se lève tout à coup, se met devant lui, sa harpe ou son luth à la main. Moufhack lève au plus tôt sa robe, sa chemise, lui met les fesses nues, et en cet état la fait asseoir sur ses genoux. Il jouit ainsi de ce qu'il peut et comme d'un plaisir qu'il dérobe et qui n'est pas pour lui le moins grand. Il est gênant, du moins pour la jeune fille : d'un côté, l'empereur l'occupe et l'inquiète, et, de l'autre, on est attentif à l'écouter, parce que rien ne la dispense de suivre les chœurs et les récits, soit en chantant, soit en accompagnant de l'instrument qu'elle a. C'est la règle, c'est un égard et une bienséance qui sont dus à l'assemblée de cette salle. »

On peut comprendre l'impression que firent toutes ces images dans la tête de Zaïrette, l'agitation qu'elles lui donnèrent et l'impatience où elle était de participer à ces fêtes, et on peut juger combien elle avait déjà tous ses sens disposés à en jouir dès le soir même. Aussi n'interrompit-elle Kalibeka que pour la prier d'achever au plus tôt de l'instruire.

« Cette scène, reprit-elle, ma fille, dure quelques instants; on en apprend bientôt la fin par un cri plaintif et discordant de la jeune chanteuse, et qui donne lieu à un événement dont on est frappé la première fois : c'est qu'au moment même l'harmonie cesse, les lumières s'éteignent; tout à coup, on tombe dans une profonde obscurité et tout le monde se retire. » — « Et moi, madame? » reprit Zaïrette... — « Et vous, ma fille, répliqua la dame, vous demeurez en votre place sans inquiétude, et, peu après, l'empereur de Karakatay vous enverra quérir, par une esclave messagère qui viendra vous tirer par la main de cette salle obscure et solitaire, pour vous faire passer dans un grand vestibule, où vous demeurerez seule jusqu'à ce qu'il s'y soit rendu... » — « Mais, madame, reprit Zaïrette, quelles parures me fournira-t-on pour pouvoir me présenter dans toutes

ces salles parmi des femmes vêtues et ornées de tant de sortes de goûts et avec autant de magnificence? » — « Ma fille répartit doucement Kalibeka, toutes réflexions faites, la nature y a pourvu : n'ayez recours qu'à elle. D'ailleurs, il est convenable qu'une femme nouvelle, inconnue à son maître, se présente dénuée de tout faste étranger... Il ne vous faut, ma fille, continua-t-elle, ni coiffure, ni robe; vous avez de jeunes cheveux en boucles : mêlez-y quelques fleurs; votre taille est fine et légère; ne la couvrez que d'un corset blanc qui l'accompagne bien juste; votre gorge, vos globules de tétons font le charme des yeux : découvrez-les comme étant prêts à faire le charme de la main. Tout votre corps, de la ceinture aux pieds, est d'un éclat si vif et si piquant, qu'il ne faut le vêtir ou plutôt l'ombrer que d'un simple jupon blanc fort court... Tel est, ma fille, l'habillement de l'occasion prochaine. » — « Et m'y voilà ! madame, s'écria Zaïrette; je suis donc toute prête à partir. » — « Oui, ma fille, reprit la dame, il ne nous faut plus qu'un moment d'entretien. » — « Eh bien! madame, s'écria Zaïrette encore, je me crois dans ce grand vestibule toute seule; apprenez-moi, de grâce, ce que je vais devenir... »

« Jeune fille, lui dit Kalibeka, vous verrez bientôt paraître le Grand Moufhack. Il passera sans s'arrêter : vous le suivrez selon l'ordinaire. Vous vous trouverez seule avec lui dans un corridor fort étroit et fort long : on ne peut y passer qu'en défilant l'un après l'autre; il n'est pas d'ailleurs fort clair. Cependant, vous verrez l'empereur y marcher à grands pas, et incontinent, ma fille, vous vous attacherez immédiatement à lui, de peur qu'il ne vous échappe et ne vous devance; et, pour plus de sûreté, vous ferez sagement, en marchant sur ses pas, de passer vos bras autour de lui et vos mains dans la ceinture de sa culotte.

« Cependant, vous remarquerez que peu à peu ce corridor s'élargit et qu'il aboutit à un beau salon, en demi-lune fort éclairé. On y voit régner des gradins tout autour, et sur ces gradins, une profusion sans égale de rafraîchissements, de fruits, de liqueurs et de vins de toute espèce, de tout ce que les terres de Chiros, de Casbin, de Candahar et de Kachemir produisent de plus exquis.

« Cette demi-lune paraît terminée par un rideau de toile d'argent qui fait face et vous arrête; mais le Grand Moufhack fera un signe de la main, le rideau disparaîtra, et tout à coup vous

vous trouverez dans la quatrième salle des actes : c'est celle des jeux.

« Cette salle est une galerie assez longue et dont la voûte est fort élevée ; elle est, d'un bout à l'autre et depuis le pied du mur jusqu'à la corniche, revêtue de glaces avec des encadrements de bois d'aloès, de cèdre ou de santal. Au fond de la salle est une estrade de deux pieds de hauteur, couverte d'un satin vert : c'est là que se font les danses et que le trône de l'empereur est placé. Plus de la moitié de ce grand lieu est couverte du même satin, sur lequel on marche si mollement qu'on pourrait le faire sur un sopha, et toute cette étendue en effet n'en est qu'un. L'inconvénient qu'on y trouve est qu'on ne marche pas d'un pied ferme ; mais ce qui dissipe toute frayeur, c'est que les chutes y sont douces. »

On jugera bien qu'à ce discours, Zaïrette s'attendait à de nouvelles scènes non moins curieuses que les premières. En effet, elle était assise sur son coussin, en face et très près de Kalibeka, qu'elle n'avait garde d'interrompre, ses coudes sur ses genoux, ses mains sous le menton, comme inclinée devant toutes ces merveilles, la regardant fixement, dévorant ses paroles avec un transport qui l'agitait de la tête aux pieds. Kalibeka ne voulut pas rendre son état plus pénible, et elle acheva ainsi son instruction :

« Ma fille, dit-elle, attendez-vous à voir toutes les femmes de cette salle coiffées, vêtues et déguisées suivant le caprice qui leur aura pris. Vous en verrez qui auront une demi-veste de coton blanche comme le lys, avec une jupe légère et de couleur vive, des babouches garnies de perles et de rubans qui leur envelopperont le pied, couvriront le bas de la jambe et laisseront le reste nu ; d'autres avec des robes traînantes ; d'autres avec la chemise seulement et la jupe de toile claire au travers de laquelle tout s'aperçoit et s'embellit dans un jour plus tendre et plus obscur ; d'autres enfin à peu près semblables aux prétendus jeunes garçons de la seconde salle et qui porteront le caleçon de satin de toutes les couleurs. Telle est la liberté de cette salle, ma fille, et voici la cérémonie qui s'y observe :

« Dès le pas de la porte, vous trouverez cinquante filles rangées en haie pour aligner votre passage, vingt-cinq d'un côté et autant de l'autre.

« La première de chaque rang qui sera près de la porte

paraîtra debout, la gorge ornée de rubans et de pierreries, le sein presque nu. La seconde sera posée sur ses mains, le corps en haut, droit comme un pin, ses pieds folâtrant en l'air, et offrira tout le devant, où le Grand Moufhack verra fort à la portée de lui la porte vermeille du trésor qu'elle a. Ce sont les filles de Lahore et de Serendib, qui savent se tenir dans ces attitudes et dont la souplesse est admirable, autant que leur lascivité... La troisième femme de chaque rang se présente sur ses pieds, comme la première, et la quatrième paraîtra, comme la seconde, posée sur ses mains, tournée du côté contraire, en sorte qu'à celle-ci comme à l'autre, et ainsi de suite jusqu'au bout des rangs alternativement, on verra des chemises et des jupes renversées tombant à terre, des cuisses et des fesses élevées en l'air et s'y jouant avec des mouvements hardis et des positions toujours nouvelles.

Votre marche sera précédée de tambours et de timbales, et voici ce qui y servira : six filles, négresses de Pembo, de grande taille et de forte stature, défileront deux à deux. Elles seront uniformes et vêtues d'une longue toile de coton mouchetée de mille couleurs, avec une ceinture de réseau d'or, la tête ornée de feuilles de palmier. Mais elles auront une écharpe d'une étoffe d'or très ample et très épaisse, qui, partant de l'épaule droite, sera attachée sur la hanche gauche et s'y terminera. Chacune de ces négresses aura une autre fille soutenue sur sa hanche par cette écharpe, qui la tiendra en l'air ou la soulèvera du moins par le milieu du corps, la tête tournée du côté de la porte, pour être portée à reculons, et suivra la marche en cet état. C'est ainsi que chaque négresse aura une fille attachée à son côté, dont elle ne verra que le derrière nu ; et comme il se trouvera posé sous la main et à la bienséance de la négresse, elle le claquera avec méthode et battra dessus une espèce de marche avec beaucoup d'art. On voit toujours avec une espèce de satisfaction nouvelle ces six négresses claquer ensemble six jeunes culs pendant à leur coté, et se concerter aussi bien. Il est vrai qu'on y met en jeu de jeunes filles de Serendib ou des bords du Gange : elles sont un peu basanées, mais elles sont infiniment bien faites, leurs fesses sont de la dureté du porphyre, et les négresses qui savent appliquer dessus une main habile en tirent des sons clairs qui ont beaucoup d'éclat.

« Après les tambours marchent les timbales, et le timbalier est une jeune fille de la même nation, qu'on voit portée sur le cou de sa petite camarade, assise sur ses épaules, les pieds passés par devant, et précédée de trois grandes noires de Congo qui doivent former le groupe et représenter les timbales. Voici leur position : la première en tête, fière et ferme sur ses pieds, porte autour d'elle une large ceinture de soie ; la seconde derrière elle tient des deux mains cette ceinture, y pose et appuie son front, lève le cul en haut et établit ses pieds sur les épaules de la troisième négresse, qui suit. C'est ainsi que la seconde, ayant la tête basse et le cul élevé bien haut, présente la timbale au timbalier et qu'il s'en élève deux pareilles à ses côtés; et toujours il arrive que la jeune espiègle rend bien sur les timbales tous les coups de tambour qui éclatent sur les fesses de ses compatriotes, d'autant qu'elle a beau jeu : le derrière de ces grandes négresses est semblable à un gros carreau de velours; leurs fesses ne sont pas molles, mais elles sont grosses et charnues, et la petite timbalière, qui tombe dessus à pleine main et de toutes ses forces, et qui en tire des sons plus sourds, les multiplie cependant avec une grâce et une prestesse qui ne laisse rien à désirer.

« O belle Fanguy ! s'écria Kalibeka, vous voilà donc à l'entrée de cette salle, marchant à la suite de l'empereur de Karakatay, entre les deux files qui forment votre passage... Ce n'est pas tout. A peine aurez-vous fait quelques pas que vous trouverez un arc de triomphe par-dessous lequel il faudra passer... Au bout de ces deux files sont deux de ces grandes négresses, nues de la tête aux pieds, mais toutes couvertes de perles enfilées du même cordon, qui, par mille tours et retours, leur ceint les bras, le corps, les cuisses et jusqu'aux genoux.

« Ce sont là les deux colonnes sur lesquelles l'arc est posé. On y voit, non sans désirs, une fille de Kachemir, dont la peau, plus blanche et plus fine que la porcelaine, fixe les regards un temps. Elle est plantée entre ces deux négresses, sur leurs épaules, faisant face à l'empereur, droite comme une tige de canne à sucre, et se balançant de même, comme invitée par le mouvement de l'air, mais bien plutôt pour varier les positions d'une molle volupté. Elle est nue : deux gros rubis brillent sur les deux boutons de son sein; tout le reste de son corps est couvert d'un cordon d'émeraudes qui l'environne et ne cache

que trop sa beauté. C'est ainsi que, le pied gauche sur une des colonnes, le pied droit sur l'autre, elle a ses cuisses tout ouvertes et forme une voûte céleste sous laquelle le Grand Moufhack s'arrête et qu'il a beaucoup de peine à quitter.

« Tout ce spectacle s'évanouit et se confond parmi la foule. L'empereur continue sa marche ; il arrive au fond de la salle ; il s'y asseoit sur un carreau de velours vert, et ce carreau devient tout à coup un trône, non de diamants ni de rubis ; il est bien plus précieux : deux jeunes filles de Tiflis, masquées, la gorge couverte, vêtues jusqu'à la ceinture, et toutes nues de la ceinture en bas, posant la tête et les mains sur le mur, à la hauteur du carreau, qu'elles accompagnent des épaules, des reins et de la croupe, en se rangeant chacune de son côté comme un bras de fauteuil. Leurs derrières, leurs cuisses et leurs jambes nues, en face de la porte d'entrée, représentent les pieds de devant ; et comme ces prétendus pieds de fauteuil sont des jambes fines, des cuisses moulées, des fesses en boules d'ivoire, on est toujours incertain que la main du Grand Moufhack y puisse reposer... Mais ce n'est point là divertissement entier. Vous verrez une fille grecque se glisser subitement derrière l'empereur, les pieds posés sur une saillie de lambris, le dos contre le mur, les cuisses nues, un peu écartées, pour ajouter à ce fauteuil une espèce de dossier, sur lequel le monarque ne manquera pas d'asseoir sa tête et de l'y laisser séjourner un peu, pendant que deux autres filles de Lahore, vêtues de même jusqu'à la ceinture seulement, paraîtront élevées sur les bras du fauteuil ou sur les épaules des deux Georgiennes, se tenant la main avec celles qui forment le dossier, rapprochant leurs trois têtes et formant ainsi l'impériale du trône, en se donnant mille baisers.

« De là, vous verrez sur l'estrade cinquante danseuses partir, au son d'une harmonie vive, comme autant d'oiseaux échappés de la volière, embellis de plumages différents, mais animés d'une même gaîté et transportés d'un même amour, tous en l'air, tous voltigeant, par ordre ou confusément, les uns parmi les autres, avec des enthousiasmes et des élancements de luxure qu'ils iront porter à tous les cœurs.

« Cette sorte de confusion n'est qu'un début et qui dure peu d'instants : des symphonies mélodieuses se font entendre, elles animent des fêtes champêtres et des danses qui viennent

peindre des passions plus douces et plus légères. Quelquefois c'est la représentation de deux bergers, habitant les bords de l'Euphrate : ils apparaissent sur la scène ensemble, et chantent séparément leurs amourettes sur des musettes ou des hautbois. A peine ont-ils commencé que, du fond de l'estrade, on voit se glisser une bergère, innocente et timide, qui, pourtant attirée par des sons harmonieux, semble s'être échappée des mains de ceux qui la gouvernent, pour venir voir et jouir de ce qu'elle entend. Déjà le mouvement de l'air qui se joue excite et anime ses pas; déjà les deux bergers la partagent; elle veut être à chacun d'eux et à tous deux à la fois; elle les devance, les suit, les environne, s'approche de l'un désirant l'autre, pirouette, voltige, et s'enchante elle-même jusqu'à l'épuisement.

« Souvent, ce n'est point cette scène; c'en est une aussi expressive et aussi piquante. C'est un rendez-vous, où la bergère arrive la première et donne à ses pas et à ses mouvements un sentiment d'inquiétude et de colère, Son amant arrive et vole à elle; mais il n'en reçoit d'abord qu'un regard sévère. Elle veut le punir, elle le fuit; il se lance après, il la ramène; elle se tourne et retourne et le trouve toujours sur ses pas; il l'embarrasse, il la fléchit, il lui saisit une main; elle le regarde et lui tend l'autre. Ils se tiennent, ils se serrent, ils croient alors être en faute tous les deux; ils se pardonnent et semblent ne disparaître que pour aller ensemble cacher leurs plaisirs aux yeux de l'univers.

« Plus souvent encore, c'est l'image ou la représentation d'un héros redoutable, dont la vaillance surmonte l'effort des hommes et le pouvoir des génies. On y voit tout un chœur de fées se rassembler, essayer leurs enchantements contre lui, venir, sous les formes les plus aimables et les plus touchantes, l'attaquer, l'environner, la guirlande de fleurs à la main; combattre son insensibilité par des chants remplis de noblesse et d'amour; et l'on s'étonne de voir leurs charmes inutiles, quand tout à coup on est frappé de l'éclat d'une fée nouvelle qui semble avoir percé la nue et s'être lancée dans la foule, où d'abord les regards fondent sur elle, où elle fixe tout. Elle aperçoit l'ennemi terrible; il se présente avec de fiers regards, que cette jeune fée ose à peine confondre parmi la douceur des siens. Encouragée pourtant par une harmonie nouvelle, elle

s'expose, elle développe à dessein ses bras timides et fait quelques pas jusqu'à lui. Mais quelle révolution! Elle est venue pour surprendre un cœur obstiné : on la croirait déjà presque surprise elle-même, presque atteinte du feu qu'elle allait porter. A la voir, on le juge du moins; on l'imagine de même. Un sentiment l'emporte, un autre la retient. Elle s'avance incertaine et s'approche, puis elle s'éloigne et va chercher, dans l'ombre des distances, à livrer librement son cœur aux mouvements qui l'agitent. C'est là qu'elle cède son état, qu'elle se voit, qu'elle se considère, qu'elle se recherche, et rend compte des grâces et des beautés qui sont en elle, toutes naissant les unes des autres, dans la mollesse de ses attitudes, et toutes vivant de l'âme de ses regards. Cette ivresse la ramène et la rapproche; le héros n'y résiste plus. En effet, les armes lui tombent des mains : tant d'amour et de beauté le transportent et le ravissent...

« C'est ainsi que le triomphe se partage, que la jeune fée paraît jouissante de ses propres soupirs et de ceux du héros qu'elle aime, voltigeant autour de lui, se multipliant à ses yeux sous des aspects toujours plus enchanteurs, où il semble en effet que ce soit un corps céleste accompagné d'ailes invisibles qui le soutiennent, le soulèvent et laissent poser à peine sur terre la pointe du pied. Le miracle est fait : le héros se prosterne; il adore.,.

« Mais l'empereur de Karakatay se trouve si fort ému de cette situation qu'à l'instant même le charme cesse! la jeune fée quitte le prétendu héros, qui n'est qu'une femme comme elle, et vole à lui comme un léger oiseau et se rabat sur ses genoux. Le grand Moufhack veut la retenir; son trone disparaît. La jeune fée reste seule; elle tombe assise sur lui; elle l'embrasse de ses cuisses, et lui donne l'avant goût d'une jouissance qu'on ne peut comparer à rien. Je dis l'avant-goût : en effet, il n'a point de jouissance complète, parce qu'il est très important de le bien exciter. Aussi l'instant d'après voit-on toujours la jeune fugitive s'échapper de ses mains et aller se confondre parmi les chœurs des danses. Aussi remarque-t-on de même le monarque allumé la suivre à pas précipités; et il est bientôt près de l'atteindre, lorsque, pour se garantir et se sauver, elle prend enfin un dernier parti, c'est de s'élancer par derrière sur deux filles esclavonnes, d'appuyer son sein sur leurs épaules, se-

bras autour de leur cou, de les rapprocher l'une de l'autre assez pour recevoir tout à la fois de chacune d'elles un baiser. Son corps en cet état est suspendu, et les jambes flottantes; mais deux grandes femmes tartares sont là toutes prêtes à lui faire un appui de leurs mains, et elle ne manque pas d'y poser ses pieds, demeurant en cet état comme en sûreté et au-dessus des atteintes de l'empereur, qu'elle ne voit plus derrière elle. Mais le grand Moufhack y est et n'a besoin que d'être élevé de même pour former son attaque. En effet, sur-le-champ on voit se présenter à chacun de ses côtés ces vigoureuses négresses, ayant l'une l'écharpe sur l'épaule droite terminée sur la hanche gauche; l'autre, l'écharpe sur l'épaule gauche aboutissant à la hanche droite. Le monarque ne perd pas de temps entre ces deux femmes : il passe un pied, puis un autre, dans ces deux écharpes comme sur de forts étriers; il s'élève ferme sur cet appui à la hauteur de la jeune fée, qui ne paraît pas se douter qu'il soit si près d'elle, parce qu'elle n'en voit rien; mais il la joint, il la trousse, il lui met toute sa belle croupe au grand air : il saisit ses cuisses, entre lesquelles il passe et qu'il soutient sur ses côtés, avec sa force incomparable, ainsi que ses jambes et ses pieds, qui folâtrent autour de lui, sur ses épaules et sur ses reins, pendant que cette jeune fée s'appuie sans peine et sans efforts sur le cou des deux esclavonnes, qu'elle tient ensemble embrassées, parce qu'alors elle est liée au Grand Moufhack par la ceinture et par le reste du corps, formant avec lui une espèce d'édifice cintré d'autant plus solide que Moufhalk y met la clef de voûte, que les deux esclavonnes et les deux négresses en sont les colonnes et les arcs-boutants.

« C'est ainsi que l'empereur vainqueur jouira de la conquête tout à l'heure et sera porté en triomphe jusqu'au milieu de la salle parmi les danses, les sauts et l'acclamation générale de toutes les charmantes filles qui l'environnent. »

A ce tableau, Zaïrette ne put s'empêcher d'interrompre Kalibeka, en levant les bras au ciel et en se prosternant devant toutes ces merveilles. Mais Kalibeka la remit et continua son discours.

« Ne vous éblouissez point, ma fille, lui dit-elle; toute cette gloire n'aura pas de durée et sera bientôt l'image des pompes et des grandeurs d'ici-bas, qui sont toujours passagères. Le triomphe de Moufhack s'évanouira : vous verrez tout cet admi-

rable édifice ébranlé ; les colonnes tressaillir, la clef de voûte se déplacer, la voûte même se disjoindre et se partager, tout l'édifice, enfin, crouler, fondre et se renverser...

« Dès ce moment, toute la salle ne sera plus qu'une subversion totale, qu'un abîme, qu'un chaos. Le Grand Moufhack, après sa chute, paraîtra roulant par terre, presque accablé sous l'effort des filles qui l'attaqueront, néanmoins combattant avec valeur, renversant les unes, troussant les autres, culbutant parmi toutes ; de ses mains arrachant des jupes, des chemises, des caleçons, mordant des fesses brunes, claquant des fesses blanches, pendant que deux cents mains fondront sur lui à coups pressés, le claqueront lui-même, briseront sa ceinture, partageront sa culotte, lui pinceront les reins, lui chatouilleront la plante des pieds, mais d'une manière insupportable, qui épuisera enfin son courage et sa vigueur et le forcera d'abandonner son sceptre entre les mains de la plus brave de ces filles, de demeurer immobile sous elle, et de s'avouer hautement défait et vaincu. »

« Et moi, madame, s'écria vivement Zaïrette, que deviendrai-je pendant ce terrible combat ? » — « Vous en aurez d'autres, ma fille, à soutenir, lui répondit froidement Kalibeka. Ce sera une jeune beauté de Lahore, embrassant et serrant la Géorgienne, lui lançant une langue de feu, qui vous dira : Ma sœur, je ne jouis de mon amante qu'à moitié : j'embrasse, je possède tout le devant qu'elle a, et je ne vois point dans les glaces des murs ses fesses, que j'aime autant que les deux astres du ciel... Troussez-la, vous dira-t-elle, que je la voie de partout... Vous n'y manquerez pas, ma fille, et la charmante Géorgienne en sera ravie et vous dira peut-être même : Ma sœur, où est la branche de myrte ? Donnez promptement à mon derrière la couleur de la rose, pour qu'il soit encore plus beau aux yeux de mon amante... Aussitôt, ma fille, vous satisferez la Géorgienne, et comme la fille de Lahore vous en demandera sans doute autant, vous découvrirez son derrière de même et lui donnerez la couleur de la rose, aussi vive qu'elle voudra. Vous serez peut-être obligée d'en faire autant à trois ou quatre Grecques qui s'embrasseront de si près qu'elles sembleront ne former qu'une tige ; autant encore à des filles de Kachemir, que vous verrez se donner des baisers où elles perdront la respiration. Quelques-unes seront vêtues en garçons, comme les

femmes de la seconde salle, et vous prieront de détacher leurs caleçons et de ranimer leurs fesses, ce que vous ferez d'abord. Il pourra bien arriver, ma fille, que pendant que vous y serez occupée, vous vous sentirez saisie vous-même et troussée dans l'instant, chatouillée par devant du doigt d'une Grecque, caressée par derrière des deux mains d'une fille de Lahore ou de Serendib, qui de force ou de gré vous exciteront à vous défendre pour vous attaquer plus vivement ; qui vous paraîtront tantôt plus faibles que vous, tantôt plus fortes, et, enfin, vous abattront sur le satin du plancher, où, de la tête aux pieds, vous serez dévorée par elles de caresses et de baisers. Et votre jouissance ne leur suffira point : elles se rouleront d'un bout de la salle à l'autre avec vous, mais ce sera pour tirer la robe et le pied de tout ce qui se rencontrera ; elles en feront tomber d'autres parmi lesquelles vous vous mêlerez, que vous trousserez, claquerez et caresserez vous-même avec un égal transport ; ces autres en feront tomber de nouvelles encore, que l'esprit de luxure enflammera tout autant...

« C'est ainsi que toutes renversées, culbutées, couchées, on ne verra sur le champ de bataille que des visages célestes, des yeux de feu, des épaules et des gorges d'ivoire, des cuisses d'albâtre, des fesses de rose, agitées par les transports inouïs d'une lubricité furieuse, qui bondiront pêle-mêle et rouleront tumultueusement les unes sur les autres, comme peuvent faire les flots d'une mer en courroux... » — « Ma mère ! ma mère ! s'écria deux fois Zaïrette, je n'y tiens plus : je cours m'y préparer !

TABLE DES MATIÈRES

L'Œuvre de Fr. Delicado (La Lozana Andalusa) .	12	fr.
L'Œuvre du Seigneur de Brantôme	12	»
L'Œuvre de Pigault-Lebrun	12	»
L'Œuvre de Pétrone	12	»
L'Œuvre de Casanova de Seingalt	12	»
L'Œuvre priapique des Anciens et des Modernes.	12	»
L'Œuvre de Boccace Florentin (I).	12	»
L'Œuvre poétique de Charles Beaudelaire. . . .	12	»
L'Œuvre des Conteurs espagnols	12	»
L'Œuvre badine d'Alexis Piron.	12	»
L'Œuvre badine de l'Abbé de Grécourt	12	»
L'Œuvre amoureuse de Lucien	12	»
L'Œuvre galante des Conteurs français.	12	»
L'Œuvre de Choderlos de Laclos (Les Liaisons dangereuses) (épuisé)		
L'Œuvre des Conteurs allemands (Mémoires d'une Chanteuse)	12	»
L'Œuvre des Conteurs anglais (La Vénus indienne).	12	»

Le Coffret du Bibliophile

Jolis volumes in-18 carré tirés sur papier d'Arches (exemplaires numérotés).

Les Anandrynes (Confession de Mlle Sapho) . . .	9	fr.
Le Petit Neveu de Grécourt.	9	»
Anecdotes pour l'histoire secrète des Ebugors. .	9	»
Julie philosophe (Histoire d'une citoyenne active et libertine), 2 vol.	18	»
Correspondance de Mme Gourdan, dite « la Comtesse »	9	»
Portefeuille d'un Talon Rouge. — La Journée amoureuse	9	»
Les Canevas de la Pâris (Histoire de l'hôtel du Roule)	9	»
Souvenirs d'une cocodette (1870)	9	»
Le Zoppino. Texte italien et traduction française.	9	»
La Belle Alsacienne (1801)	9	»
Lettres amoureuses d'un Frère à son élève (1878).	9	»
Poèmes luxurieux du divin Arétin (Tariffa delle Puttane di Venegia)	9	»
Correspondance d'Eulalie ou *Tableau du Libertinage de Paris* (1785), 2 vol.	18	»
Le Parnasse satyrique du XVIIIe siècle.	9	»

La Galerie des femmes, par J.-E. de Jouy . . . . 9 »
Zoloé et ses deux Acolytes, par le Marquis de Sade . . . . 9 »
De Sodomia, par le P. Sinistrari d'Ameno. Texte latin et traduction française . . . . 9 »
Le Canapé couleur de feu, par Fougeret de Montbron . . . . 9 »
Le Souper des Petits Maîtres . . . . 9 »
Cadenas et Ceintures de chasteté . . . . 9 »
Les Dévotions de Mme de Bethzamooth . . . . 9 »
La Raffaella . . . . 9 »
Contes de Jos. Vasselier . . . . 9 »
Histoire de Mlle Brion . . . . 9 »
La Philosophie des Courtisanes . . . . 9 »
Les Sonnettes . . . . 9 »
Nouvelles de Firenzuola . . . . 9 »
Lucina sine concubitu . . . . 9 »
Point de lendemain . . . . 9 »
Mémoires d'une Femme de chambre . . . . . . 9 »
Ma Vie de garçon . . . . 9 »
Anthologie érotique d'Amarou . . . . 9 »
La Beauté du Sein des Femmes . . . . 9 »
Tendres Epigrammes de Cydno la Lesbienne . 9 »
Divan d'amour du Chérif Soliman . . . . 9 »

Chroniques Libertines

Recueil des « indiscrétions » les plus suggestives des chroniqueurs, des pamphlétaires, des libellistes, des chansonniers, à travers les siècles.

Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal, par H. Fleischmann 7 50
La vie libertine de Mlle Clairon, dite « Frétillon » 7 50
Les Amours de la Reine Margot, par J. Hervez . 7 50
Mémoires libertins de la Comtesse Valois de la Mothe (Affaire du Collier) 7 50
Marie-Antoinette libertine, par H. Fleischmann . 7 50
Chronique scandaleuse et Chronique arétine au XVIIIe siècle 7 50



